

Ces Elèves (qui) Nous Elèvent

Recueil et Florilège

2018 – 2021

➤ Emmanuel BERGON, « Derrière les éclipses... »	4
➤ Lucie BELLONE, « Avoir du mordant »	6
➤ Jean-Christophe GARY, « Portrait mosaïque »	7
➤ Sébastien ROME, « Le jour où je suis devenu enseignant »	9
➤ Romain PESONEL, « Celle qui reste debout. Envers et contre tout. »	11
➤ Claire JOST, « La franchise, un aiguillon salutaire »	12
➤ Muriel BORD, « Des graines semées »	13
➤ Marie LUCAS, « La classe, ce lieu/ce lien qui nous protège »	14
➤ Sandrine ROY, « Tranches de vie de classe illustrant l'inclusion »	15
➤ Nancy VERNIER BOUCHACOURT, « Emily »	16
➤ MOERII MAHANORA, « A l'écoute »	18
➤ Martine TOULZA, « Comme une nuée de grues célestes »	20
➤ Diane VAN BUTSELE, « Dialogue intérieur »	23
➤ Jérémie SAUVAGE, « Élever et être élevé : les deux faces d'une même pièce »	28
➤ Dominique POMPOUGNAC, « No Varina »	30
➤ Emmanuelle CABROL, « Ensemble s'élever »	31
➤ Fabien DAMOND, « Un air de rien »	34
➤ Patrice LUCHET, « Sous pression »	36
➤ Claire PAVY, « Lucas like a rolling stone »	41
➤ Joëlle WINTREBERT, « Des élèves médiocres ? »	42
➤ Marie GOLA, « Je est un autre »	43
➤ Loïc JOURDAN, « C'est grave »	45
➤ Federica DE MICHELE, « L'apprenti-migrant: toucher un rêve du bout des doigts »	47
➤ Frédéric MIQUEL, « Enquête auprès de 49 étudiants en Master 2 FLE »	49
➤ Hélène LEVASSEUR, « Le théâtre pour grandir »	53
➤ Muriel MENUET, « Des bonbons sur la porte »	55
➤ Helena NEIRA, « La bonne distance »	59
➤ Michel ICHE, « Rodolphe et les logotypes »	62
➤ Jean-Pierre DELORME, « La bienveillance et l'évaluation »	65
➤ Marc ROSENZWEIG, « J'ai eu 20 en SVT !!! »	66
➤ Isabelle MIMOUNI, « C'est le moment de faire l'appel »	67
➤ Stéphanie RUBIO, « Ce qu'on apprend par la pratique artistique »	71
➤ Suzanne BULTHEEL, « Le temps de la responsabilité »	72
➤ Enquête auprès de 15 enseignants (professeurs des écoles et professeurs de lettres) et de 2 formateurs	73
➤ Philippe IBARS, « Des clous dans la bouche »	75
➤ Asifa BERGON RAZACK, « De père inconnu »	78
➤ Viviane YOUX, « Atmosphère agitée »	80
➤ Marc WETZEL, « Élevants élèves ? »	82
➤ Suzanne JULLIARD AGIE, « Témoignage, année 56 : les sixièmes et la débutante »	85
➤ Anthony SEGURA, « Elevator's blues »	89

➤ Enseignants Cité scolaire Comte de Foix, Andorre-la-Vieille (Principauté d'Andorre).....	93
➤ Catherine SPARFEL, « L'enseignement en lycée pro : un émerveillement réciproque ! ».....	96
➤ Béatrice MILZ, « A part... ».....	100
➤ Carine DISERVI, « Une oasis dans le désert ».....	101
➤ Marwa ZITOUN, « Oui, mes élèves m'élèvent »	103
➤ Akiko MURAYAMA, « Quand on prend un pinceau, on est égaux ».....	104
➤ Pascale BRULIN, « L'enfant magicien ».....	107
➤ Janine TEISSON, « Tribulations d'une enseignante-écrivaine en Afrique ».....	109
➤ Catherine RAUCY, « Itinéraire d'une élève et d'une amie ».....	112
➤ Sophie REDDET, « Comment mes élèves m'ont appris à être sophrologue »	113
➤ Malaury MASSA, « A la rencontre de l'autre »	115
➤ Nisa FIOGERE / Régine HUNZINGER (Régine JOSEPHINE), « Baptiste, 3 ans. Sur les chemins heureux et patients de l'école »	116
➤ Anne-Catherine MOURGUE, « Un autiste comme les autres »	121
➤ Myriam GAUJOUX, « Épiphanies didactiques ».....	122
➤ Stamatina FOUTRI, « La classe est un endroit qui peut nous donner accès à notre âme et au monde ».....	126
➤ Fatimazohra ELYOUBI, « Enseigner avec bonheur ».....	128
➤ Quatre professeurs du lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes, « Leçons d'admiration et d'humilité ».....	131
➤ V.H., A.T., C.H., « La confiance réciproque ».....	133
➤ Frédéric MIQUEL, Enquête en Master 2 sur ce que les apprenants peuvent apporter à leurs professeurs de FLE/FLS.....	134
➤ Emilie Hammel HUILLIER, « Fin de semaine »	136
➤ Christophe Borrás, « Ces élèves qui nous élèvent ? »	137
➤ Michaëlla ALARCON, « Hana No Michi, le chemin des fleurs »	140
➤ Isabelle THIERRY, « Quand l'élève devient l'enseignant de son prof ».....	146
➤ Martine TOULZA, « Se séparer pour mieux s'élever ? »	147
➤ Serge ALBOHAIR, « Des enfants pas comme les autres, peut-être supérieurs même ».....	150
➤ Franck Le Cars, « Tous les élèves du monde ».....	152
➤ Corinne NEUHART, « Le sourire de Sisyphe »	154
➤ Christian DAUCH, « A MES ÉLÈVES »	156
➤ Chrysta PELISSIER, « Compétences transversales dans le Bachelor Universitaire de Technologie »	158
➤ Christian BELIN, « Métaphysique de l'enseignement ».....	160
➤ Aline ESPANA-PROULX, « Sur les rails »	162
➤ Michèle FOSSARD, « Merci ».....	165
➤ Enquête auprès de 46 étudiants de M2 FLE (de diverses nationalités)	166
➤ Anne-Pierre GAVILLET DE PENEY, « Un matin de novembre »	167
➤ Virginie DUFFAUD, À Léa, Tess, Elsa, Fanny, Guillaume, Manon, Alexandre, Adrien et tous les autres.....	169
➤ Héléna ULAS, « Un voyage pédagogique vers soi »	170
➤ Jean-Louis DENIZOT, « Du vrai travail »	171

➤ Marion RILHAC, « Quand l'élève nous pousse à l'analyse et la diffusion de nos pratiques... »	
173	
➤ Gilles ROUMIEUX, « Touche pas à mon professeur ».....	176
➤ Timothy AUGÉ, « Elève à professeur : une leçon de vie ».....	178
➤ Myrtille FRECHET, « Réserve aux initiés »	180
➤ Emma RUSSO, « Tous les chemins mènent à ... »	181
➤ Matias REQUIN, « Une relation saine »	182
➤ Sarah-Louna DARNON, « Le dérapage salvateur »	183
➤ Thierry VINCENT, Classe inversée	185
➤ Jacques JOGUET, « Récréation, point de départ ».....	186

➤ **Emmanuel BERGON, « Derrière les éclipses... »**

Texte hommage à Matiah Eckhard, jeune poète et musicien disparu prématurément.

Matiah avait 17 ans quand je l'ai connu ; il était en première S au lycée Jean Jaurès de St Clément de Rivière près de Montpellier. J'étais son professeur de français. Cette année- là, j'avais choisi de commencer mon programme par la poésie, ce « vaste jardin sans fruit défendu » comme l'écrit Victor Hugo dans sa préface des Orientales. J'étais bien loin de savoir que je ferais une rencontre aussi essentielle que bouleversante, me marquant à tout jamais. Mais il est des pressentiments comme des intuitions. Dans la fulgurance de ces regards qui deviennent des visions, comme si l'intelligence faisait un excès de vitesse, j'eus la chance de voir et de comprendre que ce jeune homme de 17 ans était déjà ailleurs, plus loin que nous, toujours debout et en avant. Pour la première fois de ma vie, il m'était donné d'approcher un élève qui bizarrement était aussi un poète, un jeune poète au cœur pur, un vrai, de ceux qui tournés vers le soleil, apprivoisent les ombres, vibrant d'intelligence et de sensibilité. Je mesurais ma chance et je me disais que la maladie ne ferait que déployer et renforcer le génie d'un jeune garçon qui n'avait pas de temps à perdre. C'est chez lui que je le rencontrais pour la première fois, dans son salon. Il bénéficiait de cours à domicile durant toute la durée des traitements. Je me souviens d'un jeune garçon souriant et doux, impatient de reprendre le cours d'une vie normale et soucieux de réussir son bac de français. Moi, professeur de français, j'étais tout simplement attendu. Un détail retint immédiatement mon attention ; sa chambre était habitée par un immense piano à queue qui occupait tout l'espace. C'était, avec le lit et une petite étagère sur laquelle étaient posés quelques livres, le seul meuble de son espace d'intimité. Le piano, ce compagnon des longues solitudes, cette passion ardente des nuits sans feu, cet autre essentiel qui était aussi sa joie. Ce fut entre nous le point de départ d'échanges sans trêve. Chaque leçon était nourrissante pour lui comme pour moi et les mots avaient le poids de l'âme. Curieux, il aimait en quelque sorte « plonger au fond des gouffres pour y trouver de l'inconnu ». Et si je reconnaissais en Matiah l'âme du poète qui porte sur ses frêles épaules le soleil noir de la mélancolie, lui, gardait toujours l'humilité de ceux qui l'ignorent. La source jaillissant d'étoiles était encore souterraine, mais ce n'était qu'une affaire de mois en attendant les grands siècles. Pour l'heure, il avait soif d'apprendre. Au fil de nos rencontres, nous parlions littérature et poésie, nous parlions des livres, de tous les livres, de ceux principalement qu'on enseigne aux élèves de cet âge pour les préparer à l'examen. Et mes cours prenaient souvent le tour de rencontres au sommet.

De pensées vagabondes en voyages littéraires, les frères Karamazov pouvaient accoster l'intrigante Lol V Stein ou la puissante Marquise de Merteuil. Et les Justes de Camus côtoyaient dans ces heureuses leçons les personnages brisés de Beckett qui ont toujours un « increvable désir de vivre ». De son bac de français, je ne sus pas grand-chose d'ailleurs, rien d'autre que l'effet qu'il avait su produire sur son examinatrice. « Je suis fan de toi » lui avait - elle dit. Il racontait cela avec un petit sourire, comme en s'excusant d'avoir pu donner de lui cette image à quelqu'un de sérieux qui était là pour faire sérieusement son travail. Mais on n'est pas sérieux quand on a 17 ans. En quelques minutes, Matiah était capable de vous transporter dans la substance du vivant, dans cet espace de bleu et de sang où il n'y a plus de mensonges ni de rôles à tenir, en ces jardins de

fulgurances où la chair chaude des mots se mêle au royaume des idées. Je ne sus que bien plus tard d'ailleurs qu'il avait obtenu les notes de 19 et de 20 à ses épreuves de français, c'est dire à quel point l'essentiel était ailleurs. Comment ne pas témoigner alors de nos conversations sur Albert Camus, au moment où l'écrivain avait compris qu'il ne serait ni gardien de but ni professeur de philosophie, au moment où il sut que la tuberculose allait peser sur sa destinée ? Comment parler de l'intensité de nos échanges à propos du bonheur quand la maladie faisait sourdement son œuvre, au rythme des flux et des reflux ? Et pourtant, parler des ombres, c'était possible avec Matiah, avec l'élégance et la pudeur de ceux qui cherchent le soleil. De la maladie, nous ne parlions jamais. Du mot, nous n'évoquions que les tropiques, et tous ces horizons lointains qui se teintaient toujours de bleu et d'étoiles. Les ruines de Tipasa étaient à côté de nous et la mort n'existait pas. Seul le bonheur d'être au monde et d'apprécier chaque instant. Ah, Nathanaël ! Les sensations, les vibrations, les énergies, toujours, aux arcs en ciel des espérances ! Matiah n'avait de cesse de boire à la source du monde, et ce faisant, devenait source lui - même. Pas une des conversations que j'ai eues avec lui ne nous tenait éloignés des nourritures terrestres et célestes, de la source intarissable de la vie et de l'Amour.

Lointains chants sacrés d'où je suis né est sans doute le souvenir de ces vies où l'Etre et le Monde étaient réconciliés, de ces vies qui peut - être avaient déjà fait l'expérience de la mort et qui sont venues jusqu'à nous pour nous en livrer le secret. C'est pour cette raison que la vie de Matiah ne peut être une ellipse de silence. Sa poésie est une parole vent debout qui vous élève au-delà de vous - même et qui vous révèle sa part de conscience et de vérité. Si le corps était de plus en plus fatigué, l'esprit travaillait courageusement à cette part de détachement et de sublimation qui rendent toute chose supportable. J'ai vu de loin ce travail s'opérer comme une expérience d'abandon et de don, unique et mystique, rejoignant sans nul doute l'inspiration poétique. Matiah avait été très tôt nourri et bercé à la poésie, mais aux langues également et à leurs musiques, à celles des mots et des rythmes, à celles des cultures méditerranéennes et hébraïques. La poésie était pour lui un vaste jardin de réconciliations et d'harmonies, la poésie comme refuge et comme parole, lieu clos de nos imaginaires et de nos langues déployées, espace profond et ouvert sur nos intimités brûlantes et frémissantes de beauté. L'avenir, il y croyait, dans la réconciliation et l'unité retrouvées. Et ses doigts, jusqu'au bout, n'ont cessé de voltiger sur le clavier des sources claires.

Dans un texto daté du 5 septembre 2013 (le dernier que j'ai reçu), voici ce qu'il m'écrivait :

« Je découvre la beauté de cette conscience du Tout et du Rien, la beauté de la conscience et de ce qu'elle n'est pas, enfin tout cela me semble n'être qu'un long poème qui ne s'achèvera qu'avec le soleil. »

Derrière les éclipses, le soleil est toujours levant, brûlant à l'unisson de nos visions.

A Grabels, le 20 octobre 2014

Mise à jour : juin 2018

➤ **Lucie BELLONE, « Avoir du mordant »**

Texte sur une élève dont la remarque lancée avec légèreté a modifié l'approche pédagogique de son jeune professeur, à l'époque.

Elancée, regard vif et bleu, un carré blond faussement sage, A*** toisait ses camarades au plus près de leurs visages afin d'en imposer, en Gavroche féminin, qui aurait volontiers adopté le langage fleuri d'une Zazie. C'est en toute décontraction et franchise qu'elle vivait son année de Cinquième dans un collège près de Cambrai.

Une année d'enseignement derrière moi, à mille deux-cents kilomètres de distance de mon ancien lieu de vie, étrangère au ch'ti et perdue dans un paysage de briques rouges, je faisais mes armes face à cette classe problématique à plus d'un titre : moins de vingt-cinq élèves, oui...mais des élèves fragilisés et rendus méfiants par des situations familiales et sociales difficiles, enfermés dans un quotidien terne et étroit. La seule distraction sur leur route était le supermarché situé à quelques dizaines de mètres de l'établissement scolaire. J'étais loin des préoccupations pédagogiques d'un Fénelon chargé d'instruire le dauphin. Trop souvent, comme beaucoup de jeunes professeurs, je haussais le ton, de ma voix aiguë, signe de mon impatience ou pire, de mon impuissance. Je menaçais aussi de sanctionner, cherchais toutes les astuces possibles pour recadrer et motiver simultanément mes élèves. Je tâtonnais, je m'enthousiasmais et retombais aussi sec dans un questionnement en boucle. Les élèves, bienveillants envers moi, ne manquaient pas de m'indiquer quelques méthodes qu'appliquaient des collègues plus expérimentés et appréciés. Je m'y essayais avec plus ou moins de succès.

A*** parlait sans arrêt avec ses camarades, en gesticulant, lorsqu'elle attendait dans la cour que l'un des professeurs vienne tous les chercher. Une fois, je l'ai entendue lancer à qui voulait l'entendre : « Mme Bellone, elle aboie beaucoup mais ne mord jamais ! ». Sans le savoir, cette jeune fille experte en métaphores m'avait donné une clef à accrocher à mon trousseau presque vide de professeur débutant. Rien ne sert de lever le ton, menacer et s'énerver. Il suffit de tenir ses promesses, comme nous l'apprenons lorsque nous sommes enfants.

Avec calme et discipline. Incarner la stabilité qui manque tant à certains de nos élèves et qu'ils recherchent auprès des premiers adultes qu'ils côtoient quotidiennement en dehors de la sphère familiale. Encore aujourd'hui, après seize ans d'expérience, quand je dois m'exécuter et châtier, ne serait-ce que par une petite observation écrite, un élève, j'ai une pensée pour A*** et sa belle formule. Je fais honneur à mon nom de famille et à la célèbre maxime « Si vis pacem, para bellum. » Je n'aboie plus, trop fatigant pour la voix ! Avec la plus grande sérénité, je donne des directives et préfère me taire que de contribuer à un brouhaha néfaste aux apprentissages. Je laisse des classes penser que dans l'année scolaire j'ai donné beaucoup d'heures de retenue même si je n'en ai donné aucune. Je prends ainsi le temps de me consacrer à ce que je préfère, échanger des connaissances avec mes élèves.

Mise à jour : janvier 2019.

➤ **Jean-Christophe GARY, « Portrait mosaïque ».**

Récit en moins de cinq mille caractères et quelques visages... ou le contraire !

L'élève qui m'a élevé ? Voilà des semaines que je ressasse cette question sans réussir à extraire un visage de la somme de ceux qui, chacun à sa manière, m'ont élevé et continuent de le faire. Je pense au puzzle géant qu'une amie a affiché dans son salon. Des centaines de portraits miniatures qui ensemble dessinent le visage de Bouddha. Le sourire de Shakyamuni dans toute sa sagesse et son immuable bienveillance. Voici le portrait-robot de cet. te élève qui m'élève. Tout élève m'élève car si je ne m'élève pas, moi, à leur contact, comment espérer partager l'amour d'apprendre, de prendre, de s'approprier le savoir, de s'élever sur les épaules des géants qui ont construit le socle de notre humanité contemporaine ?

Parmi ces mille-et-un visages, je trouve, comme tiré au hasard d'une vieille caisse à jouets, celui d'Arnaud. J'étais encore stagiaire ; ce dernier m'avait offert fin juin une enveloppe contenant un stylo rouge et une copie, sur laquelle j'avais annoté en début d'année : « Merci de faire un peu plus attention à ton orthographe ; sinon, je serai obligé de te faire payer un stylo rouge ! » Scripta manent. Il m'a appris qu'un élève qui s'élève n'oublie jamais, que le moindre détail est signifiant, qu'il peut contribuer à une relation comme il peut l'entraver. Nous sommes comme ces arbres qui grandissent et dont l'écorce garde le souvenir des événements passés. Arnaud m'a appris par là-même que l'humour est partage ; que si nous en usons, les jeunes n'en sont pas dépourvu — cet humour est source de créativité. La créativité, comme expression de l'individu dans la richesse de sa différence.

Non loin de là, au hasard de la mosaïque, je croise deux nouveaux visages. Lise et Emma étaient en 4e, à l'époque. Elles avaient préparé un exposé sur les Labdacides. L'exposé commence. Scolaire. Terriblement scolaire. Terriblement ennuyeux. Les titres défilent mortellement par l'entremise d'un vidéoprojecteur souffreteux, doublés d'une voix monocorde. On verse dans le funeste sans la saveur de l'oraison. Déception de constater que deux esprits si pétillants d'ordinaire tombent dans l'écueil de ce type de présentation. Soudain, une lueur. Au fil d'une liste qui s'étale comme une généalogie trop longue, entre « Les liens entre Labdacos et Dionysos » et « La tradition des oracles dans l'Antiquité », je surprends un « L'influence des Labdacides sur le basket-ball américain ». Le sourire me revient. Dans la classe, cependant, l'atonie persiste — le dunk est passé inaperçu. Quelques secondes plus tard, Lise interpelle sa comparse : « T'as pas l'impression qu'on ennueie tout le monde ? » – l'autre acquiesce. Elles se lèvent de concert, enfilent des draps qu'elles avaient dissimulés et se mettent à jouer les grandes scènes de l'histoire de la famille d'Oedipe, la tragédie déroule son fil et les rires éclatent. Rire de soulagement, rire de délivrance... rire cathartique au fil de la danse macabre. L'humour né de l'amour de partager, de replacer le jeu au coeur de nos apprentissages. Merci à vous, Lise, Emma. Merci Oedipe et toute la clique.

Comment ne pas clore en triptyque avec cette image de Tony, jeune élève gitan, terreur du collège, électron fou de son quartier, racontant mi-gitan mi-français l'histoire de la Marieta – celle-là même qui avait déterré un mort pour faire croire qu'elle avait acheté de la viande au marché alors qu'elle avait dépensé l'argent pour faire un tour de manège – ... sur les genoux de sa maman, qui ne manquait pas une occasion pour corriger la narration fluctuante et finissait par raconter à son tour ?

C'était lors des réunions hebdomadaires que j'organisais dans le « quartier gitan » de Millas, constatant que le taux de fréquentation des enfants était proportionnel à l'implication des parents. Moments de parole et d'écoute, moments de rires et de sourires partagés qui nous disent qu'il peut être joyeux d'apprendre, peut-être même à l'école. Ces rencontres m'ont élevé en ce sens qu'elles démontraient, à chaque instant, que l'éducation se construit sur une relation affective – si je restais l'enseignant, j'en devenais tout-de-même une personne de confiance, maillon d'une chaîne dont la famille n'est pas exclue. Et le respect s'instaurait, durablement.

Je demandais un jour à un ami, sous forme de boutade : « Si les anges existent, comment les reconnaître ? » Il m'a répondu spontanément, dans un grand sourire : « L'humour ». De l'humour à l'amour, il y a si peu, sur le trapèze de nos sons. Ce n'est sans doute pas pour rien.

Ce portrait-mosaïque dont je n'ai extrait que trois scènes, chaque jour changeant, toujours croissant, arbore un doux sourire. Il n'oublie pas les peurs, les souffrances, les peines innombrables que nous ne pouvons pas occulter. Mais il n'oublie pas non plus de sourire car ce qui l'anime, à n'en pas douter, c'est l'amour d'un métier enraciné dans le vivant.

Mise à jour : juin 2018.

➤ **Sébastien ROME, « Le jour où je suis devenu enseignant »**

On devient enseignant avec un concours et un 1er poste. Mais on devient aussi enseignant en prenant une place face aux élèves.

Qu'est-ce qu'être un enseignant ? À cette question, il y a une foule de pédagogues et de non-pédagogues qui ont répondu. Il y a aussi, dans le secret de la relation humaine de ce métier de liens, une façon de devenir enseignant, qui est une manière d'être humain.

M. s'agite sur sa chaise. Enfin, quand elle est assise sur sa chaise. Ce n'est pas ce qui me dérange, tant que l'on est dans le travail mais M. a une capacité hors norme d'agacer... surtout ses camarades. Un petit mot de travers au voisin, sans être méchante, un stylo bougé en passant, une grimace. Les élèves de la classe sont plutôt sympas mais au bout d'un moment ils se fatiguent de voir M. ne jamais se fatiguer. Je cherche mille solutions pour l'aider à fixer un peu son attention. Signal visuel et sonore avant chaque consigne, « contrat » où l'enfant note les fois où elle se lève pour prendre conscience de sa perte de temps, sans évoquer les séances de relaxation de 2 minutes à chaque entrée de classe (4 fois par jour) pour tout le monde. Les acquis de l'enfant sont faibles même si parfois elle surprend... rarement tout de même.

Bien évidemment, je m'interroge. D'autres avis que le mien ne sont-ils pas nécessaires ? Un bilan avec la psychologue scolaire me semble incontournable. Je vois régulièrement la mère qui a appris le français il y a peu et qui s'investit fortement dans la scolarité de ses enfants. Le père ne veut pas venir à l'école. J'insiste pour le voir. J'ai le sentiment qu'une part de la problématique vient peut-être de ce côté-là. J'insiste encore. Je finis par croiser le père. J'engage la conversation dans la rue. Le ton monte rapidement du côté du père. Sa fille n'est pas folle, on ne l'enverra pas dans un établissement pour fous, je dois arrêter de la mettre de côté, tout le monde la rejette, si je ne sais pas la gérer je n'ai qu'à la punir... Les larmes lui montent aux yeux, les mots se mélangent, il s'en va. J'ai passé tout mon temps à lui dire que je ne voulais que parler avec lui mais le dialogue était impossible.

Le lendemain, sa sœur vient me voir. Elle est infirmière, certainement celle sur qui on s'appuie quand les situations, les papiers, sont complexes. Là encore, l'enfant est mise de côté, sous-estimée... Le père est passé par un institut de type Instituts Thérapeutiques, Éducatifs et Pédagogiques (ITEP). Il y a la crainte de voir l'enfant mise au ban. Et là je fais le lien : je lui dis « je sais comment cela s'est passé pour votre génération quand vous êtes arrivés à Lodève (ce sont des Harkis). Je connais des histoires où les enseignants mettaient les enfants de côté, où la mairie ne donnait pas de cadeau à Noël à ces petits (est-ce vrai ou pas, je ne sais pas, mais on me l'a raconté et l'important, à ce moment-là, c'était de se tenir à ce qui se dit, se ressent, et pas ce qui est vrai, en partie ou totalement). A ce moment précis, le regard de celle qui allait devenir mon interlocutrice change. Je savais, je prenais en compte. Je montre alors les cahiers, ceux de M. et ceux d'autres enfants. Je dis ce que j'ai mis en place pour l'enfant, elle est d'accord avec moi : il faut agir de concert pour aider l'enfant. Elle en parlera au père qui par la suite me fera absolument confiance... sans jamais venir à l'école.

Cela faisait plusieurs années que j'étais instit et j'avais pu vivre déjà de nombreux aspects de la profession. Ce père de famille m'était familier, il pouvait avoir les traits de mon père, ouvrier comme lui et, disons-le, un peu rustre. Je me sentais proche de lui. Pourtant, j'étais pour lui tout ce qu'il y a de plus hautain, de plus accusateur, de plus stigmatisant dans la société. J'étais celui qui le renvoyait aux souvenirs de ses humiliations scolaires d'enfance et aux angoisses mêlées d'espoir d'ascension sociale pour ses propres enfants. J'étais celui à qui il confiait son enfant sans avoir aucune prise sur ce qu'il se passait. Celui qui éloignait son enfant de lui, de son univers culturel. Bref, je n'étais plus un enfant d'ouvrier de verrerie mais j'étais un prof.

Platon parle de réminiscence, se (re)souvenir de ce que l'on sait déjà et que l'on va saisir avec les mains de l'âme dans le ciel des idées ; et ces mains qui m'ont élevé, un jour anodin, dans une école, étaient calleuses.

Mise à jour : juillet 2018.

➤ **Romain PESONEL, « Celle qui reste debout. Envers et contre tout. »**

Prise de conscience sur l'autorité sans violence.

A mes débuts.

Après l'IUFM, encore épaulé par mon tuteur dont c'est la dernière année avant la retraite, c'est ma première année avec ces élèves qui ne me connaissent pas et que je ne connais pas.

Je suis en classe devant une élève qui refuse de s'asseoir et déambule nonchalante entre les tables. Je lui dis de regagner sa table... Elle m'ignore. J'ai toujours détesté cela.

Mon égo est mis en jeu. Les autres élèves s'en amusent. Elle me tient tête. Je hausse le ton en criant pour faire valoir mon autorité, comme j'ai vu mon père ou mes professeurs le faire... Rien n'y fait! Je suis stupéfait. Provocation ultime, elle se moque de moi! Je suis totalement désemparé! Je me sens impuissant et ridiculisé.

Alerté par mes cris mon tuteur entre par la porte qui relie nos deux classes.

Il va vers l'élève en question qui l'accompagne alors tranquillement dans sa classe. Il savait comment s'y prendre. Sans crier. Après le cours il vient m'expliquer pourquoi hausser le ton, crier sur cette élève n'a aucun effet.

"Chez elle, elle se fait frapper."

J'ai alors compris que face à la violence des coups qu'elle avait subis, mes mots, mon ton, mes cris n'atteignaient pas cette élève. Blindée. Avec elle, mon autorité ne pouvait pas être imposée, seulement acceptée.

Sans violence.

Depuis, quand un élève refuse, j'essaye doucement de comprendre ce qu'il se passe, ce qu'il tente indirectement de me dire. Sans violence.

Mise à jour : septembre 2018.

➤ **Claire JOST, « La franchise, un aiguillon salutaire »**

Comment mes élèves de ZEP m'ont lancé des signaux inattendus et salutaires, dont je me souviens de nombreuses années après.

Je suis régulièrement émerveillée par la finesse et la créativité des élèves avec lesquels j'ai la joie de passer plusieurs heures chaque semaine en cours de littérature allemande. Ces éclairs d'intelligence, ce sont des cadeaux que je reçois avec gratitude. Ils nourrissent ma réflexion et ma sensibilité; ils alimentent ma joie d'exercer ce métier en dépit des moments de déconvenue qui en font également partie.

Pourtant, les phrases d'élèves qui m'ont le plus émue sont celles que j'attendais le moins. Elles remontent à mes années en collège de ZEP et furent prononcées par ceux qui, refusant de se plier aux règles, me confrontèrent avec leur franchise brute. Comme j'aimerais les revoir un jour pour leur dire que je me souviens d'eux et, contrairement à leur ressenti, combien ils m'ont aidée!

Un jour de grève à l'école élémentaire, j'avais emmené mes deux filles au collège pour la journée car leurs maîtresses étaient grévistes, et leur avais conseillé d'apporter de la lecture pour s'occuper, ce qui fit sensation auprès de mes collégiens. Cette année-là, j'étais professeur principal d'une classe de cinquième très turbulente, qui me poussait à mobiliser toute mon énergie pour essayer de canaliser la leur... C'était loin de me réussir à chaque fois. Leur franchise me bousculait en permanence, c'était la classe avec laquelle j'avais le plus de difficultés. Ce mardi-là, ouf, je n'avais pas cours avec eux. Quelle ne fut pas ma surprise, en croisant dans l'escalier celui qui me donnait le plus de fil à retordre, de l'entendre me dire, blessé : "Madame, et nous, pourquoi vous ne nous avez pas présenté vos enfants ?" Il s'est éloigné, fâché, sans vouloir entendre l'explication. J'ai senti à ce moment à la fois un intérêt que je ne soupçonnais pas pour la personne que je suis au-delà de mon rôle de professeur, et en même temps, une immense demande d'affection. Une autre fois, alors que je demandais à mes élèves ce que pouvait ressentir le personnage dont il était question dans le texte que nous étudions, l'un d'eux me lança: "Mais je ne sais pas, moi, je ne suis pas lui!", me faisant prendre conscience de l'inanité de ma question à ses yeux et, ainsi, de la nécessité de partir d'autre chose que de mes propres évidences. Je me suis bien souvent rendu compte, depuis, que ce qui est évident pour moi ne l'est pas d'emblée pour l'autre, et à quel point l'écoute, la patience et la tolérance sont nécessaires à l'entente.

Enseigner, ce n'était donc pas seulement essayer de transmettre ce qui me passionne à des jeunes qui ne l'ont pas demandé, mais aussi recevoir d'eux des signaux, des réactions, des conseils qui m'aident à avancer, à m'élever. Quelle chance!

Mise à jour : octobre 2018.

➤ **Muriel BORD, « Des graines semées »**

Parfois ce que l'on sème germe bien plus tard...

Une année, j'ai eu un élève en classe de Ce2 au comportement particulièrement difficile, très violent envers les autres. Son histoire personnelle venait perturber sa relation aux autres et à l'apprentissage.

Toute l'année, moi-même en difficulté avec lui du fait de son comportement, j'ai testé toutes les pistes dont je disposais à l'époque pour tenter de l'apaiser. Sans succès.

En fin d'année, croyant sincèrement ne pas y être arrivée je lui ai offert le dernier jour de classe le livre de Dominique de Saint Mars et Serge Bloch "Violence NON!" avec comme dédicace "Pour Duncan, J'ai l'espoir que ce petit livre te fasse réfléchir. La violence est une énergie négative qui ne t'amènera que chagrin et douleur. Je te souhaite de trouver l'énergie positive qui existe en toi pour proposer des relations plus vivantes et amicales aux autres. Ton institutrice de CE2."

Et je lui ai dit que j'étais désolée de ne pas être arrivée à apaiser son comportement.

Puis deux ans ont passé.

A la fin du CM2 pour lui, il est revenu me voir avec le livre qu'il m'a rendu. J'étais surprise. Il m'a dit qu'il n'en avait plus besoin et qu'il me le rendait. Ce n'est que par la suite que j'ai vu écrit sous ma dédicace "Merci j'ai bien compris la leçon".

En fait il m'avait fait un beau cadeau car son message signifiait que l'on sème parfois des graines qui ne germeront que plus tard et qu'il y a toujours de l'espoir.

J'ai toujours gardé ce livre.

Mise à jour : octobre 2018.

➤ **Marie LUCAS, « La classe, ce lieu/ce lien qui nous protège »**

La confiance, le respect et l'entraide entre professeurs et élèves, et entre élèves, facilitent les apprentissages

Lou est une belle jeune fille, une brindille, un mélange de douceur et de faiblesses à peine masquées par un grand sourire. Ses résultats scolaires sont préoccupants pour le professeur principal que je suis, en particulier en ce mois de janvier où l'année de seconde est suffisamment entamée pour ouvrir quelques premières pistes dans le labyrinthe de l'orientation qui perd nombre de nos nouveaux lycéens.

Je convoque Lou en entretien individuel, comme j'en ai l'habitude avec les élèves qui me paraissent fragiles sur le plan scolaire ou personnel. Le moment semble venu de faire un bilan. L'exercice est devenu un rituel depuis le nombre d'années que j'exerce. Questions ouvertes pour aider l'élève à réfléchir et à progresser, comme le veut la formation que les professeurs principaux ont reçue au sein de l'établissement. Posture de guide, d'adulte référent, de professeur expérimenté. Rien de plus classique a priori.

Pourtant ce soir-là, c'est la catastrophe. Je m'effondre en larmes. Je suis bouleversée par le récit de Lou. Sa maladie, celle de son père, de sa sœur, le bébé perdu à la naissance... Je la découvre dans sa personne, dans le chaos de sa vie personnelle. Mes larmes brouillent les repères. Je ne suis plus le maître. Elle n'est plus l'élève. Il est évident que j'ai défailli dans mon rôle. Elle me reconforte par cette métaphore qui résonne encore à mon oreille d'enseignante de Lettres : « Ne vous inquiétez pas. On peut briser un crayon, seul. Mais on ne peut pas briser plusieurs crayons ensemble. » Elle m'indique avec délicatesse qu'elle tiendra, qu'elle est là en ce moment pour me rassurer comme je le suis pour elle depuis le début de l'année scolaire, que désormais nous sommes au moins deux. Et nous serons bientôt plus que cela pour affronter les vicissitudes de cette année de seconde si particulière, pour Lou et pour d'autres élèves de cette même Seconde 1. Je réalise enfin concrètement l'importance du groupe classe, l'importance de la relation de confiance qu'élèves et maîtres se portent mutuellement, l'importance du respect et de l'attention aux autres que les élèves développent entre eux au sein de la classe, pour que les apprentissages puissent avoir lieu, sereinement. Les crayons peuvent alors se mettre en marche ensemble, s'agiter, rayer sans crainte, raconter sans être jugés... La classe, comme une parenthèse au milieu des tracasseries de la vie. C'est bien cela qui fait de chaque année scolaire une véritable aventure, engageante et humaine.

Mise à jour : janvier 2019.

➤ **Sandrine ROY, « Tranches de vie de classe illustrant l'inclusion »**

Après une expérience de professeur contractuel que je qualifierais de réussie mais frustrante au regard du peu de temps que je pouvais accorder aux élèves en difficulté, me voici AVS en CUI. AVS CUI : deux acronymes barbares (comme tous d'ailleurs !) pour évoquer "mon plus beau métier du monde" : j'accompagne des élèves en situation de handicap.

Ainsi, G***, diagnostiqué TDAH (Troubles du Déficit de l'Attention avec Hyperactivité) et TSA (Troubles du Spectre Autistique) est par ailleurs entravé dans sa progression et son rythme de travail par une recherche poussée de la perfection ("j'aime le travail bien fait"), notamment dans l'écriture qui demeure une souffrance pour lui. Mais, alors que nous, adultes, perdons temps et énergie en plaintes et revendications parfois stériles ou dérisoires, nul ne l'a jamais entendu, lui, se plaindre. Parfois, il s'irrite : "ma main n'écrit pas ce que je veux" mais reprend ses efforts et sans perdre courage... vingt fois sur le métier remet son ouvrage. Il est, me semble-t-il, un exemple de persévérance et de courage.

Pour ne pas gêner les professeurs, nous sommes convenus de quelques codes : "TINA" (There Is No Alternative) signifie, par exemple, qu'il est grand temps de se focaliser sur l'activité en cours, "Don't chipote" de mettre un terme aux hésitations comme « ce A est-il parfait ? Le trait qui souligne le titre est-il parfaitement aligné sur ce dernier ? ». Mais, le jour où lui me surprend à vouloir reprendre un trait maladroitement tracé, et me lance en clin d'œil « Don't chipote », alors, je pense en moi-même que nous sommes sur le bon chemin et reste interdite devant une telle prise de recul. Et lorsque, du haut de ses 12 ans, G*** me confie : « Mme... ne pensait pas ce qu'elle disait quand elle a trouvé mon dessin "très beau" ; ses yeux n'ont pas regardé ma feuille », il conforte en moi les vertus de l'authenticité et de la sincérité.

Mais ces élèves en situation de handicap n'élèvent pas seulement les adultes que nous sommes. Que dire de ces cours presque magistraux d'Histoire qui perdent peut-être un peu de leur superbe lors des interruptions intempestives de M*** (diagnostiqué TSA et aux connaissances encyclopédiques en Histoire) mais qui constituent un excellent cas pratique d'EMC : c'est bien dans ce cadre-là que les autres élèves, ceux aux cerveaux "neuro-typiques", prennent conscience qu'une situation de handicap ne doit pas être systématiquement associée à un déficit intellectuel. C'est bien aussi en cours de Mathématiques que les regards changent sur ces élèves "accompagnés" lorsqu'ils sont les premiers à résoudre le problème, et que les habituels "premiers de la classe" découvrent que l'inclusion des uns peut rimer avec l'émulation de tous. Et ces moments de grâce où la classe fait silence, un vrai silence de cathédrale, où chacun retient sa respiration, s'immobilise pour permettre à A***, hypersensible aux nombreux DYS, d'achever sa prise de parole sereinement, sans fondre en larmes.

Ainsi donc ces élèves élèvent aussi leurs camarades, les incitant à ne pas porter de jugements trop hâtifs sur les autres et à accepter la ou les différence(s)... à faire société en somme. Il faut de tout pour faire un monde, dit l'adage.

Convenons qu'en matière d'élèves, il les faut tous !

Ensemble !

Mise à jour : octobre 2018

➤ **Nancy VERNIER BOUCHACOURT, « Emily ».**

Des élèves qui nous font avancer dans nos pratiques.

Emily D. ...

Souvenir d'une élève parmi tant d'autres qui ont marqué ma mémoire. Il y a ces souvenirs que l'on conserve précieusement, comme des photos de classe, des récits, des poèmes. Et puis il y a ces petits mots offerts par des élèves qui témoignent de leur sympathie pour l'enseignant ou de leur attrait pour la matière. La relecture de ces mots au cours des années d'enseignement fait réapparaître l'élève, une ambiance de classe, un sujet d'écriture.

Ce sont des mots touchants, sincères que les jeunes nous offrent et qui flattent notre ego ou nous réconfortent lorsque le doute s'immisce. Et puis, il y a d'autres mots qui marquent, des mots d'élèves parfois cinglants qui touchent d'une toute autre façon.

Je revois cette jeune fille blonde, de taille moyenne, qui portait des lunettes. Elle était en 4ème et se montrait mature, sérieuse dans son travail. Elle avait un caractère bien trempé, et se laissait rarement impressionner par les élèves qui voulaient en imposer. Elle s'exprimait avec aisance, n'hésitant pas à se rebeller quand elle était face à une injustice trop criante.

J'étais alors une jeune enseignante qui venait d'être affectée dans cet établissement du Val d'Oise. Je me rappelle que je plaçais régulièrement les élèves en situation d'écriture, m'appuyant sur les instructions officielles ; je mettais alors un point d'honneur à justifier la note par des commentaires détaillés sur les objectifs qui n'avaient pas été atteints, suggérant même des pistes de correction.

Et toute fière d'avoir rempli la mission de l'enseignante irréprochable, confortée par l'idée que j'avais accompli cette tâche consciencieusement, je tendis ce jour-là la rédaction notée 10/20 à Emily D.

Qu'attendais-je vraiment ? Un « merci madame pour vos remarques constructives ? » Je vis alors le visage d'Emily se décomposer, et des larmes poindre. Je ne comprenais pas... La demi-page de commentaires n'allait-elle pas l'aider à progresser ? Et puis quoi, ne se rendait-elle pas compte que j'avais passé du temps sur sa copie pour dégager les points qui devaient être améliorés ?

La voyant abattue, je lui dis brusquement :

- Lis bien les commentaires Emily. Ils te permettront de comprendre ta note. Ne t'inquiète pas, tu vas progresser. Tu n'as pas fait de hors-sujet, mais la description que tu proposes doit être développée. Sinon, pour le reste, cela fonctionne.

- Heureusement que vous le dites ! Car quand on lit vos commentaires, on a l'impression que rien ne va. Et tout ce rouge... on se dit que tout est bon à mettre à la poubelle ! C'est décourageant...

Je restai sans voix. Je ne relevai pas la sècheresse du ton qui aurait pu être prise pour de l'insolence, ou de l'effronterie. Au contraire, je me rendis compte à quel point sa remarque sonnait d'une justesse cinglante et traduisait surtout son découragement. J'étais passée à côté de l'essentiel : valoriser, encourager pour que l'élève soit en confiance et accepte d'améliorer sa production. Accorder de la valeur au devoir, c'est ce que j'avais involontairement omis, pensant qu'il allait de soi que tout le reste était acquis, maîtrisé. Tous les commentaires écrits en rouge me sont alors apparus d'une violence sans nom, comme l'empreinte d'une gifle qui sanctionne, et signe l'échec.

Emily avait dit ce qu'elle ressentait, ne cherchant pas à provoquer l'enseignant, ni à le déstabiliser. Cela avait été dit dans un souffle...elle pleurait. Je me sentis désarmée et responsable. Je reconnus face à la classe qu'Emily avait tout à fait raison et que désormais, je commencerais par relever les points positifs de la copie. Devenu adulte, on évoque souvent des souvenirs d'enseignants qui ont marqué les mémoires. Enseignants passionnés, originaux, décalés, charismatiques... Les enseignants gardent eux aussi en mémoire ces élèves qui les ont bousculés, questionnés, fait avancer dans leurs pratiques.

Mise à jour : octobre 2018.

➤ MOERII MAHANORA, « A l'écoute »

Tendre l'oreille et être attentif au discours d'un élève peut nous apporter beaucoup. Au collège de Taaone, Polynésie Française.

Le matin, je franchis le portail de mon collège, le sourire aux lèvres. Ce sourire m'est rendu au centuple. « Bonjour Madame! » est une phrase que j'entends une bonne cinquantaine de fois avant d'atteindre la salle des professeurs. Je n'hésite pas à m'arrêter et à discuter, non pas des cours mais plutôt de ce qui s'est passé la veille, du weekend à venir ou encore de sujets aussi vastes que l'amitié.

Mais les choses ne furent pas toujours ainsi. Lors de mon année de stage, je m'étais mis en tête qu'être proche des élèves pourrait porter préjudice à mon statut de professeur. Je suis là pour leur apprendre des choses, me disais-je, ils doivent m'écouter! J'effectuais religieusement mes cours au millimètre près sans me soucier des paramètres externes. Pourquoi m'écouteraient-ils? Qu'est-ce qu'ils y gagneraient? Mais de fil en aiguille, peu à peu, j'apprenais et commençais à partager. Les élèves se sentaient écoutés, et de plus en plus appréciés pour ce qu'ils étaient. Mes cours passaient de mieux en mieux car j'avais changé de position.

Et je crois aujourd'hui que ce changement, je le dois à un élève. Ce dernier ne manquait pas une occasion pour faire le clown, amuser la galerie, bavarder ou même dormir en classe. Je n'avais de cesse de le réprimander jusqu'au jour où, au détour d'une discussion moralisatrice sur son comportement, il se livra.

Il avait seize ans, et était déjà père d'une petite fille de deux ans! Seize ans, et la lourde responsabilité de s'occuper d'un enfant! S'il dormait sur sa table d'écolier, c'est que sa fille était malade et ne s'arrêtait pas de pleurer. S'il faisait le clown, c'était pour oublier sa situation familiale qui n'était pas gaie. S'il jouait en cours, c'était simplement pour s'aérer l'esprit. Lui, à l'école, voulait redevenir un enfant. Et moi, en le forçant à mettre la casquette de l'élève modèle, je lui demandais encore une fois d'être responsable. Le traiter comme un enfant que l'on reprend sans cesse n'était donc pas la solution. Je devais lui laisser plus d'espace, plus d'autonomie et de temps pour lui permettre de révéler sa vraie nature. Infiniment touchée par le récit de cette vie, et même si l'année était déjà bien entamée, je décidai finalement de ne plus lui « tomber dessus ». Il était temps. Il changea de lui-même!

Aujourd'hui, et sans doute grâce à lui, je suis beaucoup plus attentive à ces élèves perturbateurs. J'essaie de comprendre. Je tolère ce que je ne tolérerai pas avec un autre élève. Je prends le temps de discuter. J'explique. Une centaine de fois, et de différentes manières s'il le faut. Pour eux, je n'ai aucune limite. Je ne laisse pas les autres de côté mais je me tourne plus facilement vers eux afin de créer des liens, et de les aider à se construire aussi bien en tant qu'élève qu'en tant que personne à part entière. Je crois même que du jour où j'ai arrêté de croire que le manque de travail chez un jeune est toujours lié au manque de motivation, l'ensemble de mes relations avec les élèves a changé : ne plus être enfermée dans ma seule vision des choses ou dans mes certitudes, rester au contact et à l'écoute, adapter mon rôle aux situations particulières. Il s'agit aussi bien d'aider les élèves à comprendre le monde par les textes étudiés en classe qu'à ne voir peut-être d'abord en eux

que des enfants, ne demandant qu'à être respectés au sein de leur collège, appréciés et écoutés par leurs professeurs. Je ne dis pas que tous les élèves ressemblent à celui qui m'a aidé à évoluer, j'exprime juste l'importance des échanges et de l'adaptation dans notre métier. Si nos élèves s'adaptent à nos manières de faire, il est aussi de notre devoir de nous adapter à eux. Beaucoup d'élèves portent de lourds fardeaux sur leurs épaules ; il ne faut pas le sous-estimer.

Puisse alors cet élève être remercié. Grâce à lui, et jusqu'à aujourd'hui, j'aime mon métier et suis fière d'être professeure!

Mise à jour : novembre 2018.

➤ **Martine TOULZA, « Comme une nuée de grues célestes »**

Portrait de mes élèves en jeunes apprentis de la vie ou comment s'élever tous ensemble...

Atelier poésie. « C'était un vieux copain / C'était un bon copain ». G a neuf ans. Il joue au petit mec dans sa marinière rayée de bleu. Son père, alcoolique, tient une discothèque. G a choisi Desnos. Derrière le bar, il suffit de pousser une porte pour entrer dans la pièce où il dort.

La deuxième guerre mondiale est au programme des CM2. Nous en parlons. Les CE2 qui ont un autre travail à faire, ouvrent grand leurs oreilles. On rentre de récré. Deux inséparables de huit ans, aux yeux pétants de vie, s'avancent : « Maîtresse, on a fait Auschwitz en sable ! » m'annoncent-elles en désignant le bac à sable, l'air du devoir de mémoire accompli. Je les imagine, épaule contre épaule, pétrissant le sable et discutant, là, de l'emplacement des quais d'arrivée et des douches, là-bas des fours crématoires. Je pense à ceux qui n'ont plus jamais joué dans un bac à sable.

Magnifique après-midi ensoleillée. Je profite de la présence de deux stagiaires pour lancer la fabrication de clepsydres. Nous nous installons avec tout notre matériel. Chacun sait ce qu'il doit faire. Tout le monde s'affaire dans l'échange et l'entraide, calmement. L. lève la tête, arrête de remplir sa clepsydre et dit : « Ça oui, c'est du bonheur d'école ! ».

Atelier poésie. V. dont la maman est morte peu après sa naissance a rencontré Salah Stétié : « La chatte est là, elle regarde le monde avec tristesse / Ma mère est morte en ayant l'air étonné » nous dit-elle avec une grande douceur.

Effervescence soudaine, c'est l'heure d'aller à la bibliothèque ! Des tractations secrètes et parfois musclées commencent pour savoir qui échangera avec qui. Une fois l'échange fait, un coussin dans la main, chacun s'installe dans un coin et ne bougera bientôt plus que les yeux. Je savoure l'instant, et me plonge moi-même dans la lecture avec un petit groupe.

Nous entreprenons la graduation des clepsydres et réfléchissons à la nécessité du zéro et de la place qu'il doit occuper le long de nos bouteilles. Nous mesurons leur temps d'écoulement. M., en échec scolaire, a conçu un ingénieux système de double goulot et sa clepsydre est de loin la plus lente à s'écouler. Le voilà très demandé pour expliquer comment il s'y est pris.

J'ai acheté un livre de géométrie du nombre d'or. Succès immédiat avec la construction d'une croix de Malte qu'ils déclinent à l'infini. Nous avons continué avec les étoiles à cinq branches. Bientôt, les étoiles à sept branches. A., un an de plus en CM2, subjuguée par la beauté des tracés, devient celle vers qui on se tourne pour avoir de l'aide. Elle prend de l'assurance, elle qui pense qu'elle ne doit la progression de ses notes qu'à ma bonté personnelle.

Atelier poésie. Elles ont choisi : « La jeune fille de dix-sept ans » d'Ana Paula Inacio. Elles s'y sont mises à trois, le poème est long. En écho l'une de l'autre, elles disent leur poème en se tressant les cheveux.

On lit, il dessine. On écrit, il lit. On écoute, il parle. On joue, il triche. On se regroupe, il s'isole. On rit, il fait la tête. On se presse, il traîne. On range, il sort son matériel. On aime, lui non. On n'aime pas, lui... Je le gronde, il ricane. Je le punis, il hausse les épaules. On l'appelle, il s'en fout. Il dérange, il transgresse, il boude, il trépigne, il résiste, il insulte, il frappe, il fait mal, il a mal, il est mal. On me dit : « Ah ! C'est toi qui l'as cette année ! » - comme si j'avais attrapé une maladie

grave. Inlassablement j'interviens, je lui parle, je lui explique ce qu'il sait déjà bien sûr, je négocie, je sanctionne, je demande à voir ses parents, je régule la vie du groupe pour prévenir les rejets, je le contiens fermement dans un cadre, je me contiens tout aussi fermement face à lui. Il mobilise mon attention, mon énergie, il m'arrive d'en rêver la nuit. Il crisse sous nos dents comme un grain de sable. En novembre, vers 17h, les baies vitrées de ma classe reçoivent les lueurs sanguines du couchant. Nous nous installons sur nos tables tournées vers l'ouest, nous éteignons la lumière, nous nous taisons. Lui aussi.

Atelier poésie. J'ai acheté une « Anthologie de la poésie russe pour les enfants ». Une page en cyrillique, une page en français. Au bout de quelques semaines, emprunté et réemprunté, le livre perd ses pages. La perte paraît rendre les regards un peu tristes. J'en rachète un et je répare le vieux comme on l'appelle maintenant.

Il y a peu d'années encore, elle traînait son sentiment d'abandon et sa maigre silhouette dans la cour. Bien que ne l'ayant jamais eue en classe, j'avais noué un contact avec elle. Je l'aimais bien avec ses airs de grande qui a déjà vécu, son attente de quelque chose ou de quelqu'un. Elle est partie au collège sans filet et sans trop rien dans la tête. La voilà près de basculer. Elle insulte, cogne, rackette, et pas que...Un jour, je la rencontre habillée by skinhead. Elle est seule. Je m'arrête. Je l'appelle. Elle me sourit.

Atelier poésie. D., dysphasique, se lève pour dire le poème qu'il a choisi : « J'ai perdu la moussière : j'ai geigné la pirafe » de Luc Bérimont. Nous retenons tous notre respiration jusqu'à la fin. Mais c'est le triomphe. Dans les jours qui suivent, D. se défera du raclement nerveux de sa gorge qui scandait nos journées de classe.

Mon amie F. est professeure d'arabe. Elle arrive avec un livre de contes, « L'ogresse » de Nacer Kemir, traduit en français mais calligraphié en arabe. Aussitôt, mes élèves se passionnent pour tous ces signes qui semblent s'entortiller dans tous les sens et qui se lisent de droite à gauche. Certains se répètent. Que veulent dire tous ces points ? L'écriture mystérieuse semble obéir à des règles. Lesquelles ? Des élèves évoquent le supplice d'une dictée en arabe. Aussitôt l'estime monte en flèche pour tous ces enfants qui subissent un sort si cruel !

Et la dictée en français ? Je vole d'abord au secours des noyés corps et biens. Je lance des bouées de sauvetage : je ne compte que les mots justes en vert. Stupéfaction de ces élèves quand ils voient des îlots verts au milieu de la carte des naufrages. Ils savent donc écrire des mots sans erreur d'orthographe ! Ils relèvent la tête, la reconquête peut commencer.

Atelier poésie. « Bandit voyou voleur chenapan, c'est la chasse à l'enfant ». R., grand gaillard de CM2, placé déplacé replacé de famille d'accueil en famille d'accueil, et qui pour une fois finira l'année dans la classe où il a commencé. R. vibre de toutes les fibres de son corps en projetant hors de lui la violence du poème de Prévert.

Origamis ou la géométrie dans les doigts. Après bien des pliages, nous sommes prêts. Je raconte l'histoire de Sadako Sasaki, petite fille d'Hiroshima qui a plié mille grues pour que son vœu de guérison se réalise. La grue se dit sturu en japonais. La grue pliée oristuru. Une guirlande de mille oristuru comme celles que les enfants accrochent au monument de la Paix dans le parc d'Hiroshima, se dit zenbazuru. Aussitôt naît le projet de plier ensemble une zenbazuru multicolore pour un vœu

de Paix dans le monde. Quelques semaines plus tard, ils se baladent, l'air heureux, et le nez en l'air dans la cour où la guirlande est suspendue, chacun cherchant à repérer les grues qu'il a pliées. Sur les ailes d'une grue sur dix, ils ont écrit : « Oh, nuées de grues célestes / Protégez mon enfant de vos ailes ».

Je range soigneusement, dans mon cahier journal, tous leurs dessins, tous leurs mots d'amour. Je ne veux rien en perdre car c'est bien en cultivant le meilleur de nous-mêmes pour le partager que nous nous élevons tous ensemble. C'est ce que m'ont appris mes élèves et je ne les en remercierai jamais assez.

Mise à jour : novembre 2018.

➤ **Diane VAN BUTSELE, « Dialogue intérieur »**

La part de soi

- Alors ça y est, tu te décides enfin à prendre le temps de réfléchir au sujet que l'on t'a soumis : « Ces élèves (qui) nous élèvent » ?

- Comme tu le dis... « enfin ». Mais tu sais, j'y ai déjà réfléchi ; en fait, j'y pense tous les jours, chaque fois que je prépare un cours. Je reconnais que je n'ai pas toujours à l'esprit un élève en particulier, mais un ensemble de situations, d'expériences, faites d'échecs et de réussites, qui me permettent de faire des choix adaptés aux élèves concernés.

- Il y a quand même des noms qui te reviennent souvent... L*, L**, N*, A*...

- Oui... des élèves qui avaient un petit quelque chose en plus.

- Je note que tu dis « en plus » et pas « en moins ».

- Exact. Un petit « dys », un petit « HP », un petit « TDA ou TDAH », un petit... un petit plus qui m'a obligée à m'interroger sur les dispositifs à mettre en place pour adapter mon enseignement. Un petit plus qui m'a amenée à échanger avec les collègues, les familles, les professionnels et qui m'a permis de faire évoluer mes pratiques.

- En réalité, cela concerne presque tous tes élèves ; ils ont tous un petit quelque chose à un moment donné.

- Mais nous ne pouvons pas tous les citer, ni en brosser le portrait. Comment m'y prendre ? De qui parler ? Et si j'en oubliais un ?

- Et voilà ! Tu recommences ! Tu ne peux rien aborder simplement, il faut toujours que tu compliques tout.

- Tu ne te rends pas compte, je voudrais pouvoir être exhaustive et je souhaiterais avoir la capacité de tous me les rappeler. Je ne sais pourquoi ce sujet me réjouit et m'attriste à la fois, « Tout à un coup je ris et je larmoie ».

- Ah, non ! Arrête de t'enflammer ! L**, sors de ce corps ! Allez, concentre-toi un peu ! Tu pourrais peut-être commencer par te souvenir du tout premier élève qui t'a marquée et dans un second temps t'interroger sur ce que les autres t'ont apporté.

- Tu as raison...

- Oui, je sais... j'ai l'habitude.

- Je préfère ne pas relever... Alors, qui es-tu, toi, le premier d'entre tous ? Celui qui a tout déclenché ? Celui qui m'aide à surmonter les difficultés qui se présentent à moi, heu... à toi ou à moi... Bref !

Un visage apparaît, d'abord méconnaissable, le souvenir se précise. Je ne sais pour quelle raison les larmes me montent aux yeux.

- Tu es trop sensible... Continue.

- C'est un visage enfantin, dont le sourire irradie ... une jeune fille aux cheveux longs et blonds comme le soleil. Comme c'est troublant.

- C'est bien... Qu'a-t-elle de particulier ? Pourquoi a-t-elle attiré ton attention ?

- C'est d'abord son parcours que je retiens. Elle est arrivée dans notre collège parisien, en sixième, après avoir passé quelques mois dans deux autres établissements : l'un en Algérie et l'autre dans l'Oise.

- Trois sixièmes la même année, ce n'est pas banal.

- C'est vrai. Elle avait de la personnalité et ne supportait pas l'injustice ; elle allait facilement vers les autres ; elle s'intéressait vraiment à eux.

- C'est plutôt positif.

- En apparence, seulement... En fait, les difficultés ne faisaient que commencer.

- Que veux-tu dire ?

- Et bien, elle avait pris beaucoup de retard dans ses apprentissages, elle était un peu perdue. Alors, forcément, malgré les efforts qu'elle fournissait, les résultats n'étaient pas à la hauteur ; elle a fini par se décourager. Si on ajoute à cela l'entrée dans l'adolescence et un père qui a été obligé de s'absenter pour son travail...

- En effet, cela n'a pas dû être simple. Et sa mère ?

- Elle faisait ce qu'elle pouvait ; elle était douce et compréhensive, mais ne pouvait pas affronter seule ces difficultés. Son niveau a continué de baisser jusqu'à ce que les professeurs proposent le redoublement en quatrième.

- Quel dommage !

- Finalement, les parents n'ont pas accepté. Toute la famille est repartie à l'étranger et le soutien qu'elle a reçu des siens au cours de son année de troisième lui a permis de se remettre sur le droit chemin...

- Oui, enfin, « le droit chemin »... tu es d'accord qu'il n'y en a pas qu'un.

- Pour sa famille, si. Les propos de l'une des personnes de son entourage l'ont beaucoup marquée à l'époque, elle était « la honte de la famille ». Enfin, elle a mis plusieurs années à surmonter ses difficultés, mais elle s'en est sortie. Et tu ne devineras jamais !

- Quoi ?

- Elle est entrée dans l'enseignement, elle est même devenue professeure de français.

- Inimaginable, compte tenu du nombre de fautes qu'elle faisait...

- Qu'en sais-tu ?

- Heu... rien... mais son histoire m'est familière... Alors, c'est elle, la toute première.

- Oui, celle que j'ai présente à l'esprit chaque fois que je rencontre un élève en difficulté. Elle est ma force, c'est elle qui m'oblige à me dépasser, à essayer d'accompagner le plus loin possible ceux qui en ont besoin, même si je n'y parviens pas toujours.

- En effet, elle reste présente. Et les autres, que t'ont-ils apporté ?

- En fait, ils ont pris le relais de cette petite fille ; ils continuent de me montrer le chemin.

- Que veux-tu dire ?

- Chaque jour, j'essaie d'améliorer ce que je fais pour être à la hauteur, pour répondre aux besoins de nos élèves. Je pense que lorsque l'on sait les écouter, ils nous enrichissent, nous « élèvent » constamment : professionnellement mais également humainement.

Ainsi, je continue de suivre des formations que je réinvestis aussitôt dans mes préparations pour leur apporter l'aide la plus efficace possible, sachant que tout ce que je fais pour les uns est bénéfique pour les autres (aménagements divers, plans de travail, dispositif ROLL). Et chaque fois, c'est le même enthousiasme et la même indignation : comment ai-je pu enseigner tant d'années en méconnaissant tous ces savoirs ?

Je me souviens de J*, une petite sixième que j'ai rencontrée au tout début de ma carrière, qui était assez perturbée et qui s'est si vite attachée à moi.

Je me souviens de L*, ma première élève dyslexique ; de L**, ma première élève dysphasique qui a tant progressé au cours de son année scolaire ; de R*, mon premier élève dyspraxique ; de M*, mon premier élève précoce...

Je me souviens des adieux que m'ont faits des élèves de sixième qui, sachant que je ne revenais pas l'année d'après, se sont jetés sur moi en criant : « Câlin collectif ! »

Je me souviens de tous les petits mots de remerciements que j'ai reçus et que j'ai précieusement conservés dans une petite boîte...pour les moments difficiles.

Je me souviens d'un élève qui, soupçonnant ma fatigue de fin de période, avait tenu à me dire que si leurs dictées n'étaient pas corrigées, ce n'était pas grave. Ils attendraient ! Ces paroles réconfortantes m'ont rappelé que la bienveillance que nous leur témoignons est réciproque.

Je pense à M**, élève de quatrième cette année ; je la trouve extraordinaire : talentueuse, généreuse et dotée d'une grande maturité. Elle a malheureusement un parcours compliqué. Sa dysorthographe et sa sensibilité acoustique ont représenté des obstacles dans son épanouissement personnel. Et, alors qu'elle commençait à aller mieux, son père est décédé. Aujourd'hui, il me semble que notre équipe doit être à ses côtés pour l'aider à traverser cette période si difficile de sa vie.

Je pense à M***, un élève autiste, qui est capable de donner le meilleur de lui-même lorsque l'on a compris ce qui lui faisait plaisir. En cinquième, il se passionnait pour le chiffre six. Je me souviens d'une rédaction dans laquelle l'épée d'un chevalier mesurait six mètres... Cela me fait sourire... Cette année, en troisième, il s'intéresse à la météorologie. Il est ainsi parvenu à écrire au théâtre le souvenir d'un jour pluvieux. Et le petit dessin représentant un nuage, que j'ai collé sur sa copie à côté de sa bonne note, lui a procuré une grande satisfaction ; si bien que lorsque j'ai demandé aux élèves d'apprendre leur texte pour jouer ce souvenir devant la classe, lui, qui a tant de mal à retenir autre chose que les chiffres (il est imbattable dans ce domaine), a su mettre en scène, avec l'une de ses camarades, son texte, le jouer, exprimant même des émotions. Mais toutes ces réussites sont le fruit d'une longue collaboration avec les collègues, les familles et les professionnels.

- Tu pointes quelque chose d'important... c'est que tu n'es pas seule et que tout ce que ces élèves t'apportent, tu peux le partager avec d'autres.

- Oui, nous découvrons ensemble nos élèves, le même désir de leur venir en aide nous anime. C'est une aventure collective. Ce sont de très belles rencontres.

- Pourtant, tu sembles contrariée.

- C'est parce qu'ils se succèdent, qu'ils s'en vont tous... et que je n'ai jamais pensé à leur dire merci... Enfin, il m'arrive bien de les remercier, mais jamais pour tout ce qu'ils m'apportent.

- Cela pourrait leur paraître étrange, non ?

- Pour quelle raison ? Nous échangeons souvent sur des sujets variés. Je vais y penser...

- Tu es rêveuse...

- Oui... c'est bon de rêver. De nombreux souvenirs resurgissent à présent, je ne parviens pas les arrêter ; ils se bousculent dans ma tête, ils voudraient tous exister une nouvelle fois. Je ne peux quand même pas les décevoir. Laisse-moi en profiter encore un peu... avant que mes deux petites filles ne me tirent de cette rêverie, ce qui ne saurait tarder d'ailleurs...

- D'accord, mais ne m'oublie pas trop longtemps, moi aussi je veux vivre...

Mise à jour : mai 2019

➤ **Jérémi SAUVAGE, « Élever et être élevé : les deux faces d'une même pièce »**

Trois situations vécues à l'école et à l'université esquissent un renversement pédagogique.

Ma première anecdote concerne l'époque où j'étais professeur des écoles. Je me souviens d'un enfant de CE1 – je vois toujours l'enfant derrière l'élève – Il avait trois frères et sœurs et était le plus anonyme de la fratrie, celui qui ne souriait jamais, le médiocre aux résultats moyens. En mars, à l'occasion du cross inter-écoles dans la garrigue héraultaise, il arriva en tête et remporta le premier prix de sa catégorie. A la suite de cette valorisation unanime, ses notes ont progressé, il s'est épanoui, a basculé du bon côté, comme une fleur qui s'ouvre. Et la transformation de sa personne m'a élevé : elle a justifié la raison d'être de mon métier. J'ai alors regardé autrement tous les élèves « bords », les décrocheurs potentiels dont la problématique est plus psychoculturelle / psychosociale que purement scolaire.

Plus tard, en 2010, alors que je visitais en classe d'application un néo-titulaire, toujours en CE1, je suis au fond de la classe le voisin d'Ahmed qui bavarde, fait le clown, joue aux cartes Pokémons. A la récréation, je m'entretiens avec l'enseignante à propos du plurilinguisme. Le franco-américain-bilingue Christopher est selon elle une réussite, alors qu'Ahmed, catastrophe !, est non lecteur, arabophone non locuteur de l'arabe – littéraire, s'entend – qu'il « baragouine ». Elle tient le discours ordinaire du marché des langues (Bourdieu). Après la récréation, je discute avec Ahmed et lui demande de me lire ses cartes de jeu. J'ai compris – ce qui m'a élevé –, qu'il faudrait donner plus souvent la parole aux élèves, et pas seulement aux enseignants experts, quand on cherche des solutions pédagogiques. Ahmed incarnait ce contre point de vue qui peut nuancer bien des choses et rend la situation plus complexe. La preuve : il regardait et lisait les cartes. Dans la « zone proximale de développement » (Vygotski) et les étayages, pour bien des choses l'enfant peut être l'expert de la situation. C'est très dérangent et pas politiquement correct, à condition d'être autorisé à le dire par l'agent social dominateur. Il faut s'ouvrir à cela. Comme le dit Nathalie Auger dans *Comparons nos langues*, cet enfant était « expert dans sa langue » et expert de savoir-faire. Cela me guide aussi dans l'éducation de mes enfants. En réalité, la relation sociale asymétrique est réversible. Si on accepte cela, s'ouvriront des voies de remédiation pour de nombreux problèmes, notamment avec les élèves des milieux populaires. Cela relativise tout discours académique venu d'en haut, propos d'ailleurs pas forcément tenus par les corps d'inspection. La question est plutôt de savoir comment diffuser dans les classes ces pratiques qui sont déjà partagées entre l'université et l'inspection. C'est généralement l'enseignant qui freine, car ce changement violent déstabilise nombre de représentations. Il en va de même pour la leçon traditionnelle de grammaire ou de mathématiques, plus sécurisante qu'une pédagogie active.

J'éprouve aussi ce constat à l'université, comme enseignant-chercheur. Quand j'ai un étudiant qui m'élève, j'essaie de le garder. A partir du Doctorat, nous sommes dans la voie de la réciprocité. La direction de recherche consiste à donner une orientation, à accompagner, prendre par la main puis la lâcher. C'est alors que l'étudiant me dépasse, me tire vers le haut, lui le spécialiste. L'expertise s'inverse en 3ème année et mes étudiants m'enseignent des résultats obtenus grâce à la méthodologie donnée initialement. Toute situation sociale est prétexte à apprendre. Quand dans l'amphi un étudiant dit ne pas être d'accord avec moi, je grandis non comme enseignant mais

comme personne sociale. Je dois trouver une réponse. Les étudiants qui cherchent vraiment à comprendre forcent à expliciter le discours pédagogique. Il s'agit d'une réciprocité d'action/rétroaction dans les activités, au sens de Leontiev, un enrichissement mutuel permettant à chacun de grandir. Élever et être élevé sont les deux faces d'une même pièce. La condition est d'être disponible et d'appartenir à un système éducatif corrélé à un projet de société ouvert, où l'enseignant n'est pas un dieu vivant (comme en Chine) et où l'enfant n'est pas celui qu'on dresse.

Mise à jour : novembre 2018

➤ **Dominique POMPOUGNAC, « No Varina »**

Les deux promotions qui ont travaillé sur l'œuvre de Valère Novarina dans le cadre d'une option de spécialité théâtre.

Lorsque j'appris que Valère Novarina serait au programme de l'option de spécialité, ma première idée fut que mes collègues du « conseil supérieur des programmes » avaient abusé de substances illicites. Mes préjugés me donnèrent tort durant les deux années qui suivirent. Ces préjugés sont assez répandus chez ceux qui enseignent : combien de fois ai-je entendu au sortir d'une représentation théâtrale un prof me dire : « c'est très joli mais cela a dû leur passer au-dessus de la tête ». Quand on s'accroche à la stricte compréhension d'un texte plutôt qu'à une approche intuitive et sensible, les écrits de Valère Novarina semblent peu abordables. Pourtant les élèves de deux promotions exceptionnelles m'incitèrent à réviser ma position tant sur le fond que sur la forme.

C'est une intuition qui nous permit d'aborder L'acte Inconnu. Je rédigeai alors un article pour une revue spécialisée sur le « Surugaku-No-Nô » connu en France sous la simple appellation de « Théâtre No ». J'en expliquai les grands principes à ces élèves de terminale. L'acté et l'actant incarnés respectivement par le Waki et le Shite, les inspirèrent grandement. Les élèves s'emparèrent de cette proposition avec une jubilation et un enthousiasme débordants. La recherche de costumes japonisants et le travail sur l'iconographie que nous avons pu réunir sur le Surugaku-no-nô, vinrent parfaire ce parcours mené par le groupe. Et c'est ainsi que cette année-là Novarina fut présenté à l'épreuve du Bac sous forme d'une pièce No. J'aurais pu m'arrêter à cette première expérience grâce à laquelle les élèves n'avaient cessé de m'étonner.

Mais l'année suivante fut bien plus étonnante, détonante ! Mus par le désir de ne pas nous répéter, nous allions nous « attaquer » à *Devant la Parole* qui n'est pas un texte de théâtre à proprement parler mais un recueil de pensées philosophiques ou poétiques où il est beaucoup question de Louis De Funès. Voici la proposition que je fis à cette douzaine d'élèves : « Vous formez quatre ateliers de trois acteurs – vous sélectionnez librement des extraits et à vous de les mettre en forme. Tous les outils - jeu, chant, pantomime, clown... - vous sont autorisés. Au travail ! Je passerai vous voir de temps à autre ». Je faisais donc ma tournée, au fil des séances pour assister à l'avancement des travaux. Sauf que lorsque je m'approchais d'un groupe, le trio me faisait comprendre qu'il souhaitait poursuivre sans regard extérieur. Finalement au bout d'un mois qui était le temps que nous pouvions consacrer à cette œuvre, je leur demandai de me présenter le résultat de leurs explorations. Ce fut drôle, inventif et créatif... en un mot, irrésistible !

C'était ma dernière année. Et les élèves m'avaient alors appris à ne rien faire ... ce qui constitue désormais pour moi un des grands secrets de la mise en scène.

Mise à jour : novembre 2018.

➤ **Emmanuelle CABROL, « Ensemble s'élever »**

Il y a d'abord eu l'élève en difficulté que j'ai été. Puis tous les autres. Et tous m'ont élevée.

L'élève qui m'élève encore aujourd'hui, c'est d'abord l'élève en difficulté que j'ai été enfant.

L'élève qui allait à l'école la boule au ventre. Qui avait les tripes serrées lorsqu'on lui rendait ses mauvaises notes. Qui évitait les regards, lorsqu'il fallait lire à haute voix, et qui ânonnait difficilement. Qu'on mettait au fond de la classe parce qu'elle ne comprenait rien au calcul.

Et puis sur cette élève un regard s'est posé. Celui d'une institutrice sévère et peu aimable. Mais qui avait envie de chercher des solutions. Elle eut l'idée de fabriquer une boîte magique : une boîte où l'on écrirait dans l'anonymat des poèmes ou des histoires. Une boîte à écriture. A compter de ce jour, j'ai bombardé sa boîte de poèmes qui sortaient tout seuls comme un souffle longtemps retenu. Cette institutrice m'a révélée au métier d'écrivain et à la pratique ensuite qui m'y a formée. La découverte de la passion d'écrire - inénarrable ! - m'a amenée tout naturellement au plaisir de la transmettre. Cela fait maintenant presque vingt ans que j'anime des ateliers d'écriture et je m'étonne encore de toute la richesse que cette expérience m'apporte.

Dans le cadre de mes ateliers d'écriture, je parle à dessein d'animation, de partage, d'expérimentations autour de l'écriture. Lors d'un atelier, nous nous trouvons tous embarqué-e-s dans une même aventure, celle des mots. Nous découvrons ensemble au fil du temps le pouvoir des mots. Pouvoir d'émouvoir, de faire pleurer, de faire rire ou sourire, de désarmer ou d'armer nos propos. Les mots habillent un instant de gravité, dénudent des émotions palpables, gravent des silences dans des regards. On dit d'un morceau de Mozart que le silence qui suit est encore de lui. Il en va de même lorsqu'on lit nos textes : enfants, adolescents, étudiants, adultes... Le silence qui suit est de chacun de nous, il parle encore de nous, il nous met à nu face aux autres.

Dans un atelier on se livre, on s'écoute, on se laisse découvrir par les autres. Un atelier nous force à nous interroger sur nous-mêmes. Tout se joue dans l'instant présent. Totalement dédié à l'écoute des textes, on s'engage dans une aventure humaine où l'un se livre, se met à nu sur le papier, se laisse découvrir par les autres et où l'autre ouvre un regard neuf, interrogateur, ouvert, accueillant. Cela suppose du courage, celui d'accepter le regard des autres, leurs interrogations, leur esprit critique, le choc des divergences d'opinion, d'éducation, de connaissance. Et c'est tout cela qui fait qu'on apprend les uns des autres. Dans les ateliers, pas d'enseignant ni d'élève. Nous menons ensemble une expérience humaine. Nous avons donc tous à apprendre les uns des autres. J'insiste souvent sur le fait que nous sommes tous des écrivains à partir du moment où nous avons tous quelque chose à dire et la faculté de l'exprimer. Et souvent, je suis émerveillée par ces jeunes qui se sentent incapables d'écrire, qui ont un blocage et pensent ne pas avoir les mots. En passant au besoin par l'oralité, ils ont juste besoin d'être encouragés à être sincères avec eux-mêmes. Et s'ils osaient écrire simplement ce qu'ils ont envie de hurler ? S'ils se permettaient de vider leur sac, de se débarrasser avec des mots de tout ce qui leur pèse, ce qui les enferme, les freine, les blesse... En jetant l'encre sur le papier, tout simplement, avec les mots qui leur viennent spontanément, leurs

mots à eux. Si au lieu de dire : je suis en colère, ils la détaillaient cette colère, par le menu, par les gestes qu'elle entraîne, les ressentis physiques, les changements de physionomie... Étape par étape, nous trouvons ensemble comment libérer ce qui nous oppresse. Comment se raconter, se dire. Même lorsque nous écrivons des récits extérieurs à nous-mêmes, une part de nous émerge ; en écoutant la lecture d'un texte, nous apprenons à « lire l'autre ». Dans un atelier d'écriture, il est étonnant de constater combien les temps de lecture des textes « élèvent » les participant-e-s. Souvent, plus ou moins inconsciemment, on se servira d'un texte entendu, on s'en inspirera de la même manière qu'on s'inspirerait de ce qu'on appelle communément un « grand auteur ».

Alors dire quels élèves m'ont élevée... Spontanément, la réponse qui me vient : tous. Pas un ne peut nous laisser indifférent, ceci pour une raison très simple : on ne peut réduire un élève à son simple statut. Il est comme nous, un humain riche de tout ce qui fait qu'il est unique. Il ne peut donc que nous élever comme le fait tout rapport humain. Récemment, lors d'un atelier, une étudiante en travail social a écrit de très belles anaphores sur sa mère qu'elle n'avait plus, et son poème faisait écho à la disparition de ma propre mère. Pendant quelques minutes, j'ai senti notre communion dans une même souffrance. En disant avec ses mots à elle la peine qui la submergeait, elle mettait des mots sur ma propre peine. Car l'écriture c'est aussi cela. Un espace où l'on se retrouve solidaires et similaires. Où les ressemblances émergent plus que les différences. On se reconnaît en l'autre.

Je ne saurais si j'ai appris d'un « élève » en particulier. J'aurais plutôt tendance à dire que tous m'ont élevée à leur manière. Par petites touches, en douceur. Peut-être que les élèves en difficulté m'ont plus élevée que les autres, car il m'a fallu apprendre à les approcher, ne pas les faire fuir, leur donner l'envie, le désir de se jeter dans l'écriture. Passer par leurs mots, leur langage, les comprendre pour pouvoir être comprise d'eux. J'ai donc dû changer ma manière de faire, m'adapter à eux, trouver de nouveaux outils, ajuster mon langage. J'ai dû affronter avec eux les difficultés qu'ils rencontrent et que je n'avais pas toujours anticipées, m'adapter à eux pour qu'ils s'adaptent à moi. Bien sûr j'apporte un savoir né de mon expérience, de mes recherches, de mes apprentissages. Mais en matière d'écriture, l'humilité est essentielle. Étonnamment, un élève qui n'a aucune pratique ni aucune ambition en la matière, va livrer parfois spontanément sur le papier un texte extraordinaire. Les autres participants se regardent alors, étonnés de ce qu'ils viennent d'entendre, cherchant confirmation, dans le regard des autres, de la qualité du moment. Et tous s'aperçoivent que l'expérience est partagée. Que l'apprenti écrivain qui a souvent commencé en disant : « moi, mon texte est nul à côté des autres... » Ou « moi, c'est court, je ne sais pas faire long. », ou encore : « Je ne crois pas que je vais le lire, je n'ai pas su faire. », cet apprenti écrivain est peut-être un écrivain tout court. Même si les participants ont toujours droit à un joker pour ne pas lire... Je les y incite en leur rappelant que ce sont parfois les textes qui ont failli ne pas être lus qui font l'unanimité. Alors le participant va lire et quelquefois, oui, c'est comme un prodige qui se produit. Un silence admiratif salue les mots qui sont parvenus à traduire une émotion en laquelle l'assemblée entière s'est reconnue. Et là, il n'y a plus de maître ni d'élèves. Seulement une assemblée d'humains qui s'extasie devant des mots. Des mots. De simples mots assemblés entre eux qui parviennent à les émouvoir, à les bouleverser ou à les faire rire.

Les élèves ayant des facilités m'élèvent aussi d'une autre manière : par le fait qu'ils mettent la barre haut, qu'il me faut donc être à la hauteur, ne pas décevoir leurs aspirations. L'âge non plus n'a pas d'importance. Lors d'ateliers d'éveil à la poésie, que j'avais initiés dans une école maternelle, en voyant l'image d'un arbre orange, une petite fille m'a dit : « Cet arbre est très content, il se trouve très beau en orange, car il est le seul qui est orange. Il est différent des autres. » Et puis après un instant de silence elle a soudain ajouté avec gravité : « Cet arbre n'est pas content, il est triste d'être le seul à être orange. Il est différent des autres. » Je suis restée sans voix devant la maturité qui se dégageait de ces mots, la réflexion qui en ressortait. Alors oui, les élèves nous élèvent, et les élèves, ce sont chacun de nous. Étymologiquement, élever signifie « amener un être vivant à son plein développement. » Nous sommes donc tous des élèves puisque une vie entière est nécessaire à notre plein développement. Nous aspirons tous à être élevés, à nous surpasser. A tendre vers le vrai, le juste, le beau, le bon, le mieux. C'est pourquoi face à un enfant même tout petit, même d'à peine trois ans, je me présente à lui « en état » d'apprendre quelque chose de lui, d'être élevée par lui. L'écriture est l'endroit idéal pour faire cohabiter les mots liberté, égalité et fraternité. Liberté de ton et de style bien sûr, liberté d'expression évidemment. Fraternité dans le partage des textes, dans l'écoute de l'autre. Et aussi et surtout égalité. Car en écriture la roue tourne. Même le meilleur écrivain n'est pas toujours au mieux de sa forme et celui qui n'écrit pas va soudain briller en quelques mots. Souvent dans mes ateliers, lorsque le nombre limité d'étudiants le permet, j'écris avec les participants. Il n'y a pas de meilleur moyen pour se compter parmi les élèves. Et nous découvrons au fil des mots le plaisir de nous élever ensemble.

Mise à jour : novembre 2018.

➤ **Fabien DAMOND, « Un air de rien »**

Un air de guitare mal assuré qui s'élève dans la classe et, sur ce fil ténu, le lien qui se tisse...

« Je suis resté qu'un enfant qu'aurait grandi trop vite »

Accroché à ma vieille guitare, je tente de sortir quelques notes audibles, peu aidé par mes mains moites et ma technique défaillante. Pourtant, je connais bien cette chanson « J'veux du soleil », souvent chantée avec des enfants lors de colonies de vacances. Andy, œil vif, dent cassée, me fixe.

« Dans un monde en super plastique J'veux retrouver maman »

Mais devant cette classe de Segpa, pour ma première année d'enseignement, ce n'est pas la même... Je n'en mène pas large. J'essaie d'aller au bout du premier refrain et si vraiment ça ne prend pas, je leur fais copier les paroles. Andy n'a pas encore bougé... Effet de surprise ? Qu'est-ce qu'il prépare ?

« Qu'elle me raconte des histoires De Jane et de Tarzan »

J'ai chaud, la bouche sèche, le front luisant. Je pense à Brassens, le voisin sétois, mal à l'aise sous les projecteurs des Trois Baudets, un soir de première parisienne, comme moi, face à ces quinze élèves à qui j'impose le programme... Andy se lève et se retourne pour balayer la classe d'un regard. Je ne finirai pas le premier couplet... Andy se rassoit. Ah ?!

« De princesses et de cerfs-volants J'veux du soleil dans ma mémoire »

Refrain, couplet deux, refrain, couplet trois, refrain.

Silence

Andy se lève, s'avance vers moi.

« - Andy, regagne ta place s'il te plaît. - Vous me la donnez ? Andy tend sa main vers la guitare.

- Non, mais si tu veux je te la prête.

Andy attrape la guitare, s'applique à placer ses doigts sur le manche puis gratte bruyamment les cordes en hurlant quelques mots d'espagnol.

- Je rigole, je sais pas en jouer, mais vous, vous m'avez espanté.

- ... ?

- Ouais sérieux, c'est la première fois qu'un prof arrive à me faire taire deux minutes.

- Bon, et bien maintenant, on va chanter ensemble. »

Que s'est-il joué dans ces quelques minutes de musique ? Avec le recul, beaucoup de choses essentielles et en premier lieu : le lien.

Un lien s'est tissé entre les élèves et le professeur. À partir de ce petit fil ténu, on a pu tricoter notre relation maille après maille, avec des ratés, des découragements, des crises, mais en construisant petit à petit notre culture commune, des références partagées, des émotions, le début d'une complicité. Sans lien, pas d'enseignement. J'ai compris que dans la tête d'un élève, huit minutes de guitare par semaine pouvaient peser davantage que huit heures de maths et de sciences.

Ensuite, je me suis souvent demandé pourquoi Andy n'avait pas saboté la chanson, comme il pouvait le faire avec un cours de maths. Peut-être était-ce par sensibilité pour la musique ? Je pense surtout qu'en chantant devant eux, il avait perçu que je ne trichais pas. Je n'étais plus le professeur sûr de lui et détenteur de connaissances inaccessibles ; j'étais celui qui doute, qui a peur de se tromper, celui qui demande l'aide d'un regard, qui s'expose aux moqueries des autres, qui ressent ô combien fortement qu'il ne sait pas bien.

Comme lui. Comme eux.

Je n'étais plus le gardien d'un savoir froid à défier, j'étais à sa merci et il m'a tendu la main : il m'a laissé finir. Andy m'a appris à ne pas écraser celui qui ose un pas hésitant sur le chemin des apprentissages, à tendre sans cesse une main pédagogique, ferme mais tendre, et à dire à mes élèves qu'apprendre est difficile, merveilleux et infini.

Mise à jour : novembre 2018.

➤ **Patrice LUCHET, « Sous pression »**

Les confidences d'un collégien sur les violences familiales qu'il subit, que faire ?

parfois il vaut mieux se taire
se taire
fermer sa bouche
oui la fermer
la boucler
certains
plus familiers
diraient
fermer sa grande gueule
fermer son grand wahwah
fermer sa grande gueule
la fermer
d'autres
tout en finesse
proposeraient
de fermer
la fermeture éclair
de sa petite bouche
pour qu'aucun
oui aucun mot
ne puisse s'échapper
parfois il vaut mieux
que les mots restent à couvert
sous couvert
en couverture
bien cachés
à l'intérieur
les mots
alors quand Amel
qui ne faisait plus rien
d'heure en heure
de cours en cours
quand Amel
que le prof avait repris une fois
et puis une deuxième fois
et puis une autre fois
et puis une autre fois encore
à tel point que les reprises
les reprises du prof
ne reprenaient plus rien
mais empêchaient le bon déroulement
du cours
un cours qui à s'y méprendre

prenait l'allure
d'une heure inutile
tant les interruptions constantes
interrompaient
abruptes
sèches oui sèches
ou tout en douceur
interrompaient l'avancée logique
cela en devenait long
et on ne savait plus très bien
de quoi il retournait
on ne savait plus très bien
comment y retourner
au travail
tant Amel
tapait avec son stylo sur la table
pas fort
mais continuellement
pour mettre la pression
tant Amel
gommait rien sur la table
et ce gommage de rien
car la table était propre
produisait de fins copeaux
de gommes
qui devenaient noirs
et sales
et créaient un amoncellement
de petits morceaux de gommes
si bien que le prof
ne voyait pas d'autres solutions
que de nommer à Amel
qu'il faudrait les jeter avant la fin de l'heure
à la poubelle
à la poubelle de la classe
mais pas maintenant
pas maintenant Amel
car là
tu ne vas pas te lever
c'est pas le moment
tu le feras en sortant
et Amel de souffler
et Amel de hausser les épaules

et Amel de se tourner vers les autres
pour ricaner
et Amel de se coucher sur la table
pour mettre la pression
et le prof sous pression
sous pression
under pressure
le prof sous pression
sous pression
under pressure
dit à Amel d'arrêter ces provocations
et Amel de répondre
quoi encore
et cela ne cesse pas
cela ne cesse pas
cela ne cesse pas
et le prof enchaîne sur cette histoire
de bois
et d'oiseau
et d'oiseau dans le bois
car ils sont en plein cours de poésie
et qu'Amel se moque de la poésie
c'est pas pour lui
c'est pas pour les vrais mecs
alors que soi-disant
l'oiseau dans le bois chante
et Amel voit pas pourquoi
on parle de cela
qu'est-ce qu'il s'en balance
des oiseaux dans la forêt
de toute façon il n'y a pas d'oiseaux
là où il vit
il entend surtout le bruit des bus
qui passent
et les freins des voitures
qui ralentissent
pour passer justement sur le ralentisseur
et cela chante pas
cela swingue pas
cela grince
et cela n'a rien de musical
de mélodieux
alors Amel il s'en balance
de cet oiseau dans son bois
de cet oiseau qui chante
de cet oiseau qui arrête le passant
de cet oiseau qui fait rougir les passants

et ce balancement de ses idées
se poursuit
dans le balancement de son corps
sur la chaise
Amel se balance sur sa chaise
et avec son pied se retient en équilibre
à la bordure de la table
éprouvant la liberté de l'équilibre
Amel au bord du déséquilibre
si bien que son sac glisse
et heurte le pied du prof
qui demande à Amel
de s'excuser
et de se tenir correctement
et Amel souffle
et demande ce qu'il a encore fait
qu'est-ce que j'ai encore fait
Amel s'emporte
et glace la classe
qui à son tour souffle
car les autres veulent travailler
et oui car on a beau dire
les collégiens pour la plupart
veulent apprendre
aiment cela
mais c'est un autre débat qui traverse la tête du prof
pour l'instant il tente
de récupérer Amel
qui veut quitter la classe
qui s'est levé et explique
explique que le prof n'a qu'à l'exclure
que si c'est comme cela il n'a qu'à l'exclure
vous n'avez qu'à m'exclure
je vais à la vie scolaire
mais le prof ne veut pas l'exclure
et lui demande de s'asseoir
et Amel refuse
et va au fond de la classe
et le prof lui explique que ce n'est pas sa place
et qu'Amel restera à la fin de l'heure
pour parler
et Amel souffle
et revient à sa place
lentement
très lentement
pour la pression
pour la provocation

le prof sous pression
sous pression
under pressure
le prof reprend là où il en était
à cet oiseau qui fait rougir
et personne ne comprend pourquoi
il y a quelqu'un qui rougit
quand il entend un oiseau
il n'y a pas de raisons
alors le prof
sous pression
rougissant un peu
par la chaleur de la classe
ou par l'agacement
qui pointe
le prof
sous pression
pressuré
under pressure
le prof pointe dans le texte
dans le texte de l'oiseau qui chante dans le bois
et qui fait rougir
qu'il n'y a qu'un oiseau
que cela ne fait pas de différence
un oiseau des oiseaux
c'est bien couper des cheveux
en quatre
comme on dit
ou chercher une épine
dans une botte de
il ne sait plus quoi
de toute façon peu importe
et le prof reprend Amel
et lui demande pourquoi d'après lui
il n'y a qu'un oiseau
et Amel qui a de la jugeote
dit que les autres sont morts
qu'il n'y en a plus d'autres
que c'est le dernier
et dans la classe
tout le monde rigole
car c'est n'importe quoi
un bois où il n'y a qu'un oiseau
et rigole aussi
car Amel dit n'importe quoi
et sous la pression
Amel s'énerve

et devient rouge à son tour
et le prof intervient
et dit qu'Amel a raison
que peut-être l'auteur
l'auteur de cette poésie
avec ce bois
cet oiseau
ce chant
et ce rougissement
que peut-être l'auteur avec
un oiseau
un dernier oiseau
et on rougit
et on rougit de honte
parce qu'on se rend compte
qu'il n'y a plus d'oiseaux
que des espèces sont en voie d'extinction
alors on rougit
alors le prof félicite Amel
et lui dit qu'il préfère quand il travaille
et que voilà
il peut être efficace
mais Amel remet la pression
et dit qu'il a oublié sa trousse
dans la classe d'à côté
et qu'il veut aller la chercher
qu'il faut qu'il y aille
que quelqu'un va la lui voler
que quelqu'un va lui voler sa trousse
s'il ne va pas la chercher
dans la salle d'à côté
et c'est reparti
Amel se lève
et le prof lui demande de s'asseoir
et lui demande c'est quoi cette trousse alors
celle qui est devant lui
et Amel dit que ce n'est pas le problème
et qu'il faut qu'il y aille
et les élèves ricanent
parce que c'est n'importe quoi
et ricanent peut-être du prof
qui sous la pression
under pressure
ne s'en sort pas
ou ricanent d'Amel
qui fait vraiment n'importe quoi
et qui est tout rouge

et Amel est tout rouge
parce qu'il s'énerve
et le prof est tout rouge
parce qu'il s'énerve
et les élèves sont tout rouges
parce qu'ils sont énervés
excités
et l'oiseau est toujours seul
mais maintenant tout le monde rougit
le poète doit se sentir moins seul
lui
et alors ça sonne
et tout le monde s'en va
met sa chaise sur la table
et dit au revoir
et Amel essaie de partir vite
mais le prof s'est placé devant la porte
et demande
exige
commande
à Amel de rester pour parler
et Amel refuse
mais le prof est là
alors il est obligé de rester
il aurait bien envie de le bousculer
mais il ne le fait pas
et quand tous les élèves
rouges et excités
sont sortis
le prof dit à Amel
que son attitude ne convient pas
qu'il ne pourra avancer
que s'il lui fait confiance
et qu'il ne comprend pas ce qui se passe
qu'en début d'année
Amel n'était pas comme cela
et qu'il va demander rendez-vous à ses parents
mais Amel dit non
Amel dit que son père ne viendra pas
alors le prof dit
que ce n'est pas grave
que si son papa ne peut pas se déplacer
à cause de son travail
il l'appellera
alors Amel dit non
et sous la pression
under pressure

Amel dit
il ne faut pas
car ça va mal se passer
mon père il va me taper
et le prof arrête de dire
et Amel dit rien
et le prof dit rien
et pendant tout le temps
Amel pleure
Amel pleure avant de parler
Amel pleure en parlant
Amel pleure après avoir parlé
et le prof lui dit
qu'il faut donc qu'il fasse des efforts
pour éviter qu'on en arrive là
et Amel s'en va
et le prof
sous pression
under pressure
le prof est là
et las
et fait ce qu'il a à faire
dans ces cas-là
le prof en parle
au prof principal
et puis en parle au principal du collège
car il ne peut garder cela pour lui
car il faut en parler
et la parole parle
et la parole n'arrête pas de parler
alors le principal lui demande d'en parler
d'en parler à l'assistante sociale
donc le prof en parle
car l'enfant doit être protégé
c'est comme cela qu'il voit les choses
sentant qu'Amel
quand il a dit cela
quand il a dit
mon père il va me taper
le prof sent que cette parole
n'est pas qu'une parole
qu'elle est importante
qu'elle est un secret
alors faut-il dévoiler le secret
car en plus Amel pleure souvent
et pleure toutes les larmes de son corps
ce corps marqué de cicatrices

de traces
ce corps d'enfant qui ne rougit plus
qui blêmit
quand il parle et qu'il pleure
alors le prof revivant cela
sous pression
under pressure
n'hésite pas à le dire
tel que cela s'est passé
et puis le temps passe
peu à peu
on oublie l'oiseau
son chant
le bois
on oublie
mais le prof n'oublie pas
et Amel n'oublie pas
et Amel s'agace
à nouveau en classe
et dit que le prof
on peut pas avoir confiance en lui
qu'il dit des choses sur les élèves
qu'il dit des mensonges
que c'est pas bien
ce qu'il fait le prof
et le père d'Amel
demande des comptes
car il veut régler ses comptes
avec le prof
qui dit qu'il tape son fils
et qu'il va lui faire comprendre au prof
qu'il va voir comment cela va se passer
et le prof est pris au piège
c'est parole contre parole
et le prof se dit
que la prochaine fois
qu'un enfant
qu'un Amel ou un autre
lui parle

il ne dira rien
et appellera le père malgré tout
peu importe les conséquences
et à la fois
comme il ne reste qu'un oiseau
qu'un oiseau au bois
et que le prof sent bien
qu'il y a quelque chose qui se casse
dans notre société
en lui
quelque chose qui le fait rougir
le prof se dit que non
il ne faut pas céder
que non
il ne faut pas penser qu'à soi
et que protéger Amel ou un autre
le dernier oiseau
c'est important
et qu'il a raison de rougir
s'il ne reste plus qu'un oiseau
qu'il a peut-être raison
de garder cette humanité
même si le père veut le frapper
même si Amel
de peur
ne veut plus rien dire
s'est rétracté
a changé sa version
le prof continuera à protéger et servir
protéger et servir
malgré la pression
sous pression
under pressure
même si c'est sa dernière danse
sous pression
under pressure
le prof parlera
le prof dira ce qu'Amel lui a dit

Mise à jour : novembre 2018

➤ **Claire PAVY, «Lucas like a rolling stone »**

Lettre à un enfant du voyage

Lucas,

Je ne sais où tu es aujourd'hui, j'ignore ce que tu fais. Le dernier mot que tu m'as dit ? Probablement "Bonjour". Tu étais colère, à l'époque, et ta haute stature acquise durant l'été cachait mal le petit garçon qui serrait les dents. Tu devais à nouveau partir, tu ne savais pas vraiment où, et malgré l' (affreuse) estampille GDV, malgré ta supposée expérience en matière de mobilité, tu étais mort de trouille.

On m'a dit que tu allais revenir dans un mois, dans quatre mois, plus tard ; tu n'es jamais revenu. J'attends toujours ta clé usb, tu sais, celle avec les chansons manouches que tu voulais tant me faire entendre et présenter aux autres en fin d'année.

La caravane passe.

Te souviens-tu de ta cinquième ? De cette classe dans laquelle tu cherchais ta place et mon attention au milieu d'Aziz, Bruno, Florian et autres ? Tu ne voulais pas écrire. Tu ne voulais pas rester assis. Tu étais curieux par nature et hors-cadre, naturellement. Tu intervenais sans arrêt et retenais tout ce qui était dit. Tu voulais t'élever sans faire l'élève. Pour bon nombre de collègues, tu étais insupportable.

La caravane passe.

Je t'ai d'abord sanctionné, puis observé, et j'ai compris que Lucas n'était ni Bruno, ni Aziz. Que Lucas ne travaillerait jamais à la maison, pas plus qu'il ne resterait vissé sur sa chaise ou silencieux pendant cinquante minutes. Même si je l'avais déjà entrevu, j'ai compris à quel point le corps et la voix étaient essentiels au partage que je souhaitais avoir avec mes élèves. Je l'ai compris le jour des exposés ; tu sais, les présentations d'explorateurs ! Ces pensums que j'ai entendus tant de fois que souvent, je ne les écoute qu'à moitié...Tu avais tout absorbé et as posé plein de questions. Alors en cinquième, pour m'élever, j'ai baissé d'un ton et me suis assise, souvent, à côté de toi, à côté des autres aussi. Tu as écrit. Nous avons tous appris quelques mots manouches.

La caravane passe.

Tu vas partir. Nous travaillons, parce que c'est encore au programme, sur les homophones ; tu dois écrire plusieurs phrases ou [la] n'aura pas le même sens. Je sais que l'exercice t'est difficile alors même que tu as compris mes explications. Foutu code écrit ! Je m'approche car, à l'attitude de tes copines, je comprends que tu as trouvé une phrase. Je vois bien que tu as honte. J'insiste, car depuis l'an passé je sais que je peux le faire, et même que tu l'attends. Te souviens-tu, Lucas, de m'avoir dit que tu hésitais à me dire ta phrase parce que ce n'était pas du français, Madame, mais un mot à nous ? Je sais aujourd'hui qu'on apprend comme on est. Que l'on ne soupçonne pas toujours ce qui se cache derrière le rapport à l'école. Cette phrase enfantée dans la douleur, c'est un cadeau que je garde toujours sur moi. Comme une invitation à voir plus loin :

"On prend la caravane."

Mise à jour : novembre 2018.

➤ **Joëlle WINTREBERT, « Des élèves médiocres ? »**

Une autrice en milieu scolaire

C'était mon premier atelier d'écriture avec des ados. J'étais encore ce que l'on nomme un « jeune auteur », et je me rappelais trop précisément mes années de collège pour ne pas éprouver un doute... en même temps que le fameux syndrome de l'imposteur. Comment osais-je me poser en figure d'autorité devant des élèves quand j'avais eu moi-même des rapports aussi ambivalents avec mes professeurs. Comment prétendre apporter à ces jeunes un « savoir » sur l'acte d'écrire. Comment me présenter en guide...

J'avais une très forte envie de prendre mes jambes à mon cou en inventant la première excuse qui me passerait par la tête. Et si des liens puissants n'avaient pas été noués avec l'enseignante, peut-être aurais-je déclaré forfait.

Je suis restée. Je n'avais pas plus de courage à l'idée de la décevoir que je n'en avais pour affronter ses élèves.

C'était toute une classe, qu'agitait un mouvement de houle, et je me demandais si j'allais réussir à les gagner assez au calme pour obtenir une mer étale et commencer l'intervention. J'ai décidé de leur lire l'une de mes courtes nouvelles et le miracle s'est produit, une qualité d'attention qui me permettait de reprendre espoir. Après, tout s'est révélé si facile... Les questions fusaient, j'expliquais le b.a.-ba de mes pratiques, mes difficultés, mes moyens pour les surmonter, les supports de mon écriture, puis ils se sont lancés, et si leurs textes balbutiaient souvent, ils diffusaient tant d'émotions - joie, colère, douleur entremêlées -, j'y sentais tant de vérité jusque sous les déguisements ou les oripeaux des fictions, que j'ai oublié toute sensation de gêne. Je m'apercevais que je n'étais pas là pour obtenir que ces jeunes écrivent comme moi, mais comme un trait d'union avec toutes sortes d'écritures. Les voir s'organiser et batailler pour réussir m'avait enthousiasmée, et surtout deux d'entre eux jusque-là déclarés incapables et qui avaient stupéfié l'enseignante.

Par la suite, de voir les élèves en échec se révéler dans l'écriture, à l'étonnement de leurs professeurs qui les pensaient condamnés à la médiocrité, sera toujours un éblouissement.

Mise à jour : décembre 2018.

➤ **Marie GOLLA, « Je est un autre »**

Ophélie ne s'appelle pas Ophélie. Et Rimbaud est venu lui redonner souffle et vie. Le geste d'écrire a peut-être ce pouvoir-là.

Il y a cette élève dont j'ai oublié le prénom et le nom. Presque le visage. Il reste en ma mémoire une silhouette fragile, un teint pâle, une blondeur délicate. Je pourrais la nommer Ophélie. En souhaitant un tout autre dénouement à son histoire.

Une scène d'école : une séance sur la poésie, à partir du thème de l'autre, thématique choisie lors d'un Printemps des poètes. Des textes proposés à la lecture et au commentaire. Et ensuite, pour faire « à la manière de », des propositions d'écriture. Je sors de mon chapeau « Je est un autre », Rimbaud bien sûr. Surprise des élèves sur ces quatre petits mots qui créent une espèce de vertige, certains s'en emparent avec jubilation. D'autres plus circonspects se taisent et toisent les petits bouts de langage trop simples : 3 voyelles et 4 consonnes seulement.

Puis, on lit un poème de Claude Albarède qui a déroulé des fils de langage sur ces quelques mots faméliques :

*L'Autre est un Je
autre que moi
qui n'ai de jeu
que dans l'émoi*

J'invite les élèves à mettre leur pied dans les traces laissées par d'autres, illustres inconnus pour eux, mais dont ils sentent qu'ils sont les modèles que le professeur a érigé. Dociles, ils y vont. Ils y vont même très bien. Et l'atelier est prolifique. Une séance qui marche bien. Certains déambulent avec bonheur dans une galerie aux miroirs, ils s'y perdent, se retrouvent, se reconnaissent. D'autres plus prudents posent délicatement les quatre petits mots de rien et osent ajouter leurs grains de langage, ceux qui viennent, qu'ils choisissent avec parcimonie comme on invente une recette pour Top chef. Satisfaction de professeur ; parce que c'est loin d'être toujours comme ça. Alors on s'accroche à ces moments de grâce et ça rassure, on se sent utile. A sa place. On n'est pas le seul. La preuve ...

Quelques jours plus tard, la fameuse réunion parents-professeurs, que tout le monde redoute : les profs voient défiler des familles, doivent gérer le temps, ne peuvent s'attarder avec ceux qui en auraient besoin et sont obligés d'écouter comment monsieur ou madame X était très bon en maths, pas comme Paul, pas comme Jessica... Les familles font la queue comme à la sécu, s'impatientent dans les couloirs. Quant aux élèves, ils affichent la mine résignée du repris de justice ou le visage apaisé de celui qui sait que tout va bien. Dans tous les cas, tout se déroule selon un scénario que tout le monde connaît. Et chacun joue son rôle.

Dans mon souvenir, il est tard, et je suis assise à cette table autour de laquelle depuis deux heures se disent des mots sans surprises. Ophélie est là maintenant, presque translucide mais dure comme la pierre, murée dans son silence et cet effacement volontaire de recluse. Tête baissée : elle attend que ça passe. Ça se rejoue à l'identique, comme l'an dernier - elle a redoublé. Mais déjà en 3ème ... Jusqu'en 5ème ça allait à peu près. Et puis petit à petit, ça s'est effrité : les notes, le regard, le sourire.

Et son père en colère fait état d'un agacement à peine contenu. La masse du père et la transparence de l'adolescente. Et moi, en face du duo, qui ne sait qui regarder, ni comment. Alors, je fais parler, parce que je ne sais que dire. Que je suis fatigué. Le père profite de mon regard dont il pense qu'il est un appui, pour tenter un dialogue avec sa fille. Une mitraille de questions. Une anaphore en pourquoi. Qu'on entend même s'ils ne sont pas prononcés. Pourquoi ? Pourquoi pas de travail ? Pourquoi pas de motivation ? Qu'est-ce qui ne va pas à l'école ? Pourquoi le silence ? La tête baissée ? Pourquoi tu ne corresponds pas à ce que j'attendais de toi ? Pourquoi suis-je obligé de me mettre en colère parce qu'il faut se défendre de ne pas être un père d'élève exemplaire ... ?

Ophélie se tait, c'est sa façon de répondre, de dire qu'elle est désolée de ne pas pouvoir, qu'elle a honte, qu'elle en a assez aussi. Mais elle fait sa carapace et les balles de pourquoi l'effleurent, la griffent un peu et finissent par se perdre dans les murs de la salle de classe.

Et, là contre toute attente, l'Ophélie de mon souvenir parle. Je ne sais pas si j'entends vraiment, je finis par penser que j'ai entendu ce que je voulais qu'elle dise. Peu importe... Elle dit donc...que rien ne lui plaît, qu'elle ne comprend pas, qu'elle n'est pas bien, là au lycée, jamais ... et elle rajoute, en me jetant un petit coup d'œil par en-dessous le regard de son père qui s'est tu et qui l'entend dire :

- Sauf l'autre fois ...

- Quelle autre fois ?

- En cours, de français, quand on a écrit, vous savez madame, la phrase « je est un autre »...

Mise à jour : décembre 2018.

➤ **Loïc JOURDAN, « C'est grave »**

Ou comment ne rien comprendre à rien

C'est grave !

Je n'ai aucune mémoire.

Surtout pas des noms.

Les mauvais plaisants diront qu'originaire de Corse, j'ai appris à ne pas dénoncer, mais la vérité est plus simple : je n'ai aucune mémoire.

C'est toujours gênant quand on recroise un ancien élève et qu'on lit dans ses yeux qu'il aimerait bien qu'on le remette, lui qui, à sa manière, s'est forcément posé comme une énigme, ou comme une (fausse) évidence, à mes pratiques.

Dans le fil des séances, il est peut-être de ceux qui ont osé parler sans déguiser, au hasard d'une étude de texte, d'un débat, d'une digression d'actualité, pour balancer un scud, se faire l'écho de la vox populi, du cliché de zinc, de l'évidence de tribune, du topic de forum, de son réseau social, des idées de ses parents, ou de sa pensée authentique : me décrocher la mâchoire, écarquiller mes yeux, et me faire me dire : « C'est grave ! ».

Je crois parfois qu'on vit dans un bocal.

Le monde est là, et moi j'avance dans les idées, les fictions, les existences et les rêves des autres, quand soudain, bim ! je me prends le missile balistique en pleine face, tout droit sorti de la bouche des enfants. C'est donc ça le réel ! Pas possible ! Pour me rassurer, deux fulgurances traversent mon esprit : 1. Il a osé parler, c'est donc qu'il a suffisamment confiance. 2. Il a bien fait de parler, je vais pouvoir lui être utile. Mais enfin, sur le coup, je reste souvent coi.

Tant que ça vient d'un élève du secondaire, le plus souvent mineur, tout va bien : après tout, il est encore dans une bulle, que savais-je à son âge ? Il vit encore chez ses parents. Mais quand c'est un étudiant, parfois père de famille, qui aurait l'âge de voter, je me dis un instant que je vais retenir ma tendance au prosélytisme démocratique-républicain avec ce groupe de jeunes lors de la prochaine élection.

Comme Rambo avant de rejouer la guerre du Vietnam dans le pire des épisodes de la saga, je pourrais dégainer l'attirail du prof de français, en me disant « Je vais lui montrer qui c'est Raoul » et pondre un petit corpus de documents bien sentis : florilège sur le statut des femmes, sur le racisme ordinaire, sur la dépendance aux psychotropes, sur le fanatisme religieux, sur le culte de l'argent facile, les exemples ne manquent pas. La gestation chez moi est hélas plus longue que chez le requin-lézard, et cela ne profitera qu'à ses camarades des années suivantes.

Sur le coup, après la sidération et sans doute une moue à la limite du comique (je ne m'en aperçois pas), j'engage la riposte : questions à rebours (modèle platonicien), demande de précision, de rappel historique ou contextuel. Le malheureux va vite devenir sec, ou s'exposer aux contradictions internes, se décrédibiliser aux yeux de ses camarades, lesquels, ensuite, ne manquent

jamais de dire : « Et vous, monsieur (les miens sont adorables, ils disent encore monsieur), qu'est-ce que vous en pensez ? ».

En règle générale, malheureusement, c'est là que je commets l'erreur de dire ce que j'en pense, justement. Quand on me demande mon avis, depuis toujours, j'ai du mal à me retenir. Mais je ferais bien d'appliquer la suspension du jugement, et d'inviter plus souvent mes élèves à pratiquer de même, sans pour autant - bien au contraire - interrompre leur exploration des causes possibles, à la manière de Montaigne ou de Desproges.

Et puis je me dis qu'outre ce jeune homme ou cette jeune femme, il y a ceux qui n'ont pas parlé. Leur parole pèse plus lourd que la mienne, elle est celle de demain, elle est l'avenir. Quand elle est enthousiaste et enthousiasmante, elle me porte plus efficacement que quoi que ce soit d'autre ; mais parfois, aussi, elle m'effraie, et m'effrayant, elle m'oblige. C'est là que je me crois le plus dans mon rôle éducatif, dans le tac au tac, car ces dialogues improvisés sont toujours remarquablement mémorisés par les jeunes gens de la classe, et sont souvent l'objet de compléments par eux, aux interclasses, dans les jours, les semaines, ou les mois qui suivent.

Quant à moi, je suis poursuivi par ces paroles effrayantes. Je n'arrive pas à croire qu'à l'âge où l'on peut encore rêver d'un monde plus juste, certains - comme Lorenzaccio - se sentent plus vieux que le bisaïeul de Saturne, plus désabusés que le pire des bandits, plus misanthropes que philanthropes. Je crève alors de mettre en scène une pièce qui aborderait le problème, même obliquement, et de tendre ce miroir au monde, et à mes propres idées reçues...

Après tout, dans ces échanges, je suis aussi l'idiot persuadé qu'il détient une clé (et même un trousseau bien garni d'icelles) mais tout prêt à farfouiller le pêne si la serrure lui semble rouillée, voire à la blaster à la perceuse pour être sûr d'ouvrir la porte. En fait, l'enseignant doit choisir : mauvais serrurier devant la porte close, ou braqueur de la pensée qui va forcer le coffre. Dans les deux cas, ses efforts ne feront la une que s'il rate son coup ; il n'aura donc généralement sa belle récompense que dans le sourire complice de ses ouailles, en classe, ou dans la satisfaction de voir l'un d'eux, quelques années plus tard, quitter ses amis et traverser la rue pour le saluer, pour lui poser la question fatidique : « Vous vous souvenez de moi ? ».

Mise à jour : décembre 2018

➤ **Federica DE MICHELE, « L'apprenti-migrant: toucher un rêve du bout des doigts »**

C'est l'histoire d'Ibrahima, un migrant dont la force et la persévérance ont été le fruit de sa réussite.

J'entamais ma deuxième année dans un collège sensible de la banlieue de Strasbourg. Je faisais mes premiers pas dans la fonction de professeure principale d'une classe de troisième. Mettre en œuvre le meilleur de moi-même en vue de l'orientation future de ces élèves ainsi qu'à leur réussite au DNB : tels étaient mes objectifs au seuil de cette nouvelle année scolaire. Hélas, ce n'était pas une tâche facile dans un milieu défavorisé, car la plupart des élèves vivaient des situations si graves que leur avenir n'était pas une priorité.

L'année battait son plein et, début février, j'ai appris la venue d'un nouvel élève dans la classe de troisième que j'avais en charge. Les informations à son égard étaient un peu floues. Je savais seulement qu'il s'appelait Ibrahima, qu'il venait d'un pays d'Afrique, qu'il était francophone et qu'il avait 16 ans mais son niveau scolaire ne lui permettait pas d'intégrer un lycée. J'ai réservé à Ibrahima un bel accueil au sein de la classe et me suis assurée auprès des élèves qu'ils l'intègrent le mieux possible. Je préparais les élèves à l'épreuve orale d'entraînement au brevet qui avait lieu mi-février. Je proposai alors au CPE, référent de ma classe de 3ème, qu'Ibrahima participe à cet entraînement oral en présentant un exposé sur un élément qui lui tenait à cœur : son pays, une célébrité, un sport qui le passionne, etc. C'est au détour de cette conversation que j'ai appris qu'Ibrahima est un mineur isolé, qu'il est arrivé en France sans famille et qu'il est suivi par un éducateur. Le cœur serré, j'ai accepté la décision du CPE : exempter Ibrahima de cette épreuve afin de lui laisser le temps de prendre ses marques.

Mais je n'ai pas abandonné ce projet. Durant une heure d'accompagnement personnalisé en co-animation avec un collègue de français, Ibrahima nous a présenté son pays, le Mali. Il avait minutieusement préparé son travail, d'abord à l'écrit, accompagné d'images stockées sur une clé USB. Ibrahima a débuté son exposé en disant qu'il avait honte de prendre la parole en public en raison de son accent africain prononcé. Nous le rassurons d'emblée. Il avait bien suivi les pistes de recherche que je lui avais fournies : la population, la faune, la flore, l'ouverture culturelle de sa ville natale, Bamako, tout en faisant défiler sous nos yeux des images d'illustration pour le moins exotiques. Comme je le lui avais demandé, Ibrahima a achevé son oral en nous faisant part de son projet d'orientation : la maçonnerie. Il m'a regardé droit dans les yeux, avec un regard infiniment sincère, et m'a demandé de l'aider à lui trouver une place en CAP maçonnerie dans un établissement scolaire car ce métier l'intéressait vraiment.

L'exposé ne s'est pas arrêté là. Un silence interrogateur planait dans la classe, les élèves étaient intrigués. Je leur ai demandé s'ils avaient des questions à poser sur l'exposé de leur camarade. Un ou deux élèves courageux se sont lancés dans un interrogatoire qui dépassait les limites du travail d'Ibrahima et qui empiétait sur son histoire personnelle : comment es-tu arrivé en France ? Pourquoi ? Avec qui ? Je suis d'emblée intervenue en délimitant l'exposé du vécu personnel d'Ibrahima mais il m'a fait comprendre que cela ne le dérangeait pas. Il s'est alors lancé dans le récit poignant de son passé.

Ibrahima n'a jamais connu son père et a perdu sa mère très jeune. Un oncle et une de ses tantes faisaient alors office d'autorité parentale. Cependant, à l'âge de 14 ans, les relations se sont dégradées et Ibrahima est rejeté par le peu de famille qu'il lui restait. Seul, il a alors pris la décision de s'en aller, de quitter ce pays, ces frontières, pour un monde meilleur. Le cheminement a été long et périlleux, dans un premier temps à bord d'un camion, mêlé à d'autres camarades, en fuite comme lui, à travers les paysages arides de l'Algérie et de la Libye. Dans un deuxième temps, arrivé à Tripoli, il embarque sur un « Zodiac ». Vous savez, ce type de bateau pneumatique que nous pouvons apercevoir en regardant des journaux télévisés relatant tel et tel malheur, telle et telle arrivée de migrants sur telle et telle côte malgré le refus des autorités locales... Cette espèce de bateau pneumatique utilisé pour la pêche, pour un loisir, une passion, et non pour accueillir une dizaine ? Une vingtaine ? Non ! une cinquantaine de personnes désespérées, désemparées, désireuses de fuir leur misère pour une vie plus belle. C'est à bord de ce Zodiac qu'Ibrahima a débarqué sur l'île de Lampedusa. Ce nom fait également écho aux actualités entendues à la radio, à la télévision, dans les journaux... Cette terre d'accueil qui représentait pour lui un nouveau départ, du haut de ses 14 ans.

Les étapes de son odyssée ont été nombreuses et complexes. Pris en charge à Lampedusa, Ibrahima débarque ensuite en Sicile où il est ensuite dirigé vers notre nation, Marseille plus précisément, puis Paris, Metz et enfin Strasbourg. Pourquoi est-il finalement arrivé à Strasbourg ? Il avait eu vent d'une association qui s'occuperait correctement de sa situation. Chose faite. Ibrahima est actuellement dans un foyer, il vit en colocation avec d'autres jeunes hommes et il est suivi par un éducateur. Son histoire nous a laissés bouche-bée. Aucun élève n'osait poser une énième question. Dans ce type de situation, les mots nous manquent et le silence s'impose en guise de respect, d'admiration. J'étais submergée par l'émotion. Ibrahima nous a donné une leçon de vie. En effet, pourquoi se plaindre de futilités lorsque d'autres personnes vivent un véritable enfer à un âge durant lequel elles devraient être insouciantes et vivre la vie à pleines dents ?

Ibrahima possédait une incroyable détermination et volonté de réussir aussi bien scolairement que professionnellement. Il m'a imploré de l'aider, je n'ai pas pu tenir toutes mes promesses. En effet, nous n'avons pas pu l'inscrire au DNB car les inscriptions étaient déjà closes. Mais j'ai pris contact avec son éducateur et je leur ai fourni toutes les informations relatives aux portes ouvertes de lycées proposant une formation en maçonnerie. Ibrahima s'est rendu à chaque événement et a fait bonne figure partout où il est allé. Arrivé en fin d'année, Ibrahima s'est vu valider tous ses vœux d'orientation. Il a aujourd'hui intégré la prestigieuse association ouvrière des Compagnons du devoir qui s'est très bien occupée du suivi de cet élève. Il effectue donc un CAP maçon et a été recruté comme apprenti auprès de la très renommée entreprise de construction, bâtiment et travaux publics Vinci.

Ibrahima nous a appris qu'en ne parlant pas correctement une langue, qu'en n'ayant pas de famille ni de points d'appui dans un pays qui n'est pas le nôtre, qu'en étant dans une situation inconfortable, tout est possible. A force de détermination et de bonne volonté, nous pouvons briser chaque barrière et aller de l'avant. Merci, tu es ma plus belle satisfaction et réussite depuis que je suis professeure !

Mise à jour : janvier 2019.

➤ **Frédéric MIQUEL, « Enquête auprès de 49 étudiants en Master 2 FLE »**

Les apprenants marquent et forment leurs enseignants, mais ils en ont rarement conscience.

Enquête « Ces élèves (qui) nous élèvent » 49 étudiants en Master 2 FLE (Enseignant : Frédéric Miquel) Université Paul Valéry - Montpellier III, ITIC

Le cursus des étudiants sondés est intéressant à triple titre : ils ont une longue habitude des bancs de l'école, du collège, du lycée et de l'université ; ils poursuivent actuellement des études de FLE abordant de front les questions didactiques et pédagogiques ; tous ou presque ont une expérience de l'enseignement, généralement brève, mais dans des champs diversifiés : animation, enseignement-apprentissage du FLE/S (Français Langue Etrangère/Seconde) lors de stages en école ou établissement, en CAO (Centre d'accueil et d'orientation pour migrants), CADA (Centre d'accueil pour demandeurs d'asile), à l'IEFE (Institut d'études françaises pour étrangers) de Montpellier, auprès de jeunes ou d'adultes, en France ou à l'étranger. Trois questions leur ont été posées le 12 octobre 2018, auxquelles ils ont répondu par écrit.

Q1 - Pensez-vous que les élèves peuvent marquer leurs professeurs et contribuer à leur formation? OUI 100%

Q2 - Avez-vous déjà marqué vos professeurs ? OUI 58,53% NON 4,89% NE SAIT PAS 36,58%

Q3 - Avez-vous déjà été marqués par des élèves ? OUI 93% NON 7%

Q1 - Pensez-vous que les élèves peuvent marquer leurs professeurs et contribuer à leur formation?

Tous les étudiants, sans exception, affirment que les élèves élèvent l'enseignant : ils laissent en lui une empreinte durable et enrichissent sa formation autant professionnelle qu'humaine. « Cela est la base de l'enseignement. » (Héloïse P.) « Les apprenants sont les acteurs principaux de la formation des professeurs. » (Ophélie de A. M.) « Parfois je pense même que l'enseignant en apprend plus que l'élève en classe. » (Lorelei K.) « Les apprenants sont une partie de la vie du professeur. » (Mayssane E. A.)

Cette nourriture s'inscrit dans une relation humaine à double sens. La vie, par elle-même, est un apprentissage sur soi par la médiation d'autrui. « Chaque personne qu'on rencontre, de tout âge, nous apprend des choses sur nous-même. Et se connaître soi-même, c'est bien plus difficile que tous les examens scolaires du monde. » (Marie M.) Cette philosophie vaut à fortiori pour la relation éducative. L'élève peut alors cultiver l'enseignant en lui partageant ce qu'il est, ses émotions, sa personnalité, sa vie (différente de celle de l'enseignant), ses langues d'origine, ses domaines d'expertise qui le passionnent... Par ailleurs, les signaux qu'il renvoie pendant un cours sont très

instructifs. « Chaque apprenant est unique, et par sa réactivité, ses échanges ou ses silences, il contribue à la formation de l'enseignant. » (Marielle A.) « Chaque apprenant est différent, donc l'enseignant ne cesse jamais de découvrir de nouvelles choses. » (Leïla B.) On souligne l'importance de l'échange, de la fréquentation quasi quotidienne, de l'interaction socio-éducative, du poids des paroles prononcées, « puisque la situation d'enseignement-apprentissage est une rencontre humaine donc interculturelle » (Marie M.) bien plus que la seule transmission scolaire. « L'enseignement est une relation de partage, pas seulement de transmission. » (Naïké T.-H.). « Le partage n'a pas de hiérarchie. » (Ludivine T.).

Sans élèves pas d'enseignant et il est fondamental que la théorie hors sol apprise à l'université soit incarnée et transformée par la réalité des pratiques de classe. « Cette formation « pratique » vaut à mon sens des heures d'enseignement théorique car elle est inscrite dans l'expérience / expérimentation. » (Naïké T.-H.)

L'évolution peut se produire dans des circonstances très différentes et opposées. Lorsque la réaction des élèves est positive, le professeur constate que sa méthode est efficace et cette confirmation vaut validation. Interrogé par des membres de la classe, il peut aussi être poussé à approfondir un contenu d'enseignement et, pour apporter la réponse adéquate, il se livrera à des recherches complémentaires. Bien souvent, au contraire, un échec didactique ou pédagogique, qui peut se manifester par une attitude négative de la part de l'élève, induit une réflexion sur les démarches et postures et peut provoquer leur remise en question puis un nouvel ajustement. « Plus un élève sera différent de la « norme », plus il formera le professeur. Les élèves en difficulté poussent les enseignants à être inventifs, innovants et pédagogues. » (Léa M.) Ainsi enseigner revient-il à s'adapter constamment à autrui, avec empathie, flexibilité, dans un souci de différenciation qui devra s'exercer tous les jours, tout au long de la carrière, selon les problèmes rencontrés, les obstacles, les besoins, les manières distinctes d'apprendre. En FLE, interculturelité et interlangue obligent le professeur à se décentrer, à tenir compte de cette différence et de cette nouveauté, à accompagner les élèves sans être magistral. En s'adaptant alors à son public, le professeur prend appui sur les schémas cognitifs et les cultures de chacun pour s'améliorer et devenir plus efficace. Dans cet esprit, le professeur expérimente des méthodes et évolue en fonction des effets constatés sur les élèves. « Nous devenons les spectateurs privilégiés des effets de nos comportements. » (Thomas B.) « L'enseignant a beaucoup à apprendre de l'observation des stratégies d'appropriation des connaissances de ses élèves mais aussi de leurs manières de refuser d'entrer dans l'apprentissage tout comme de leurs références culturelles et compétences. » (Marie M.) Dès lors, si l'enseignant n'est pas disposé à cette élévation, c'est qu'il est fermé et que la relation va devenir stérile. « Selon moi, les apprenants peuvent marquer leurs professeurs et même devraient le faire. Si ce n'est pas le cas, c'est peut-être que l'enseignant.e ne se soucie que peu de ses apprenant.e.s. » (Guillaume D.) « Le métier d'enseignant est, à mon goût, avant tout lié au social, à l'interaction humaine, et ne pas recevoir de l'apprenant voudrait dire omettre toute une dimension de la pédagogie et être la preuve d'une focalisation trop égocentrée (inconsciente) pour permettre une relation enseignement-apprentissage pleinement épanouissante, autant pour l'élève que pour le professeur. » (Lucie R.) Ajoutons que des étudiants d'origine chinoise, prenant le verbe « marquer » dans l'acception anglaise de to mark, noter, considèrent que les élèves peuvent évaluer

le cours et contribuer à l'amélioration de l'enseignement et de l'équipe enseignante. Dans les universités chinoises, « on marque les profs à la fin de chaque semestre avec les critères complets. Par exemple : 1) Les profs ont bien construit leurs cours. 2) Répondre aux questions des élèves. 3) Corriger les devoirs. 4) Ne pas être en retard au cours. 5) La bienveillance de la classe. Etc. » (Jiabin X.)

Q2 - Avez-vous déjà marqué vos professeurs ?

Plus de la moitié des réponses est affirmative, même si des étudiants précisent qu'il est difficile de le certifier catégoriquement, sauf si les professeurs concernés l'ont dit ou fait sentir. Il convient de souligner le décalage apparent entre cette proportion relative et les 100 % de la première question : les élèves marqueraient donc toujours leurs professeurs mais ils n'en auraient généralement pas conscience... D'ailleurs, ceux qui ne savent pas s'ils ont touché un enseignant expliquent diversement cet avis : ignorance de l'effet produit, même si celui-ci existe bel et bien, silence des professeurs : « Les relations prof-élèves ne sont pas assez « intimes » pour qu'on le sache. » (Ophélie de A. M.), quand bien même on espère avoir laissé des souvenirs...

La réponse dessine plus souvent le portrait-robot de l'élève non marquant : discret, moyen, il ne fait pas de vagues et paraît inexistant par rapport à ses condisciples brillants ou dissipés qui accaparent l'attention professorale. C'est aussi la raison avancée par les deux étudiants qui écrivent n'avoir jamais marqué leurs enseignants. De fait, le ou les professeurs des écoles, collèges, lycées ou universités ont été touchés par les caractères saillants de leurs disciples ou, plus rarement, de leurs groupes d'élèves. Du côté positif : bonne participation, compétences particulières, créativité littéraire, excentricité artistique, passion partagée, personnalité attachante, situation exceptionnelle vécue ensemble. Du côté négatif : extrême faiblesse scolaire, conflit ouvert, chahut.

Q3 - Avez-vous déjà été marqués par des élèves ?

Si 7% des étudiants interrogés estiment avoir trop peu d'expérience pour répondre à la question, 93% disent avoir été « marqués » par des élèves au cours de situations d'enseignement. La plupart parlent de relations affectives, touchantes, beaucoup plus que formatrices. Si quelques-uns, fidèles à l'approche de la première question, estiment que tous les élèves croisés ont laissé une trace en eux, la grande majorité évoque avec émotion le souvenir de quelques personnalités rares et inoubliables dont le compagnonnage fécond a consacré la réussite d'une expérience éducative qui emplit de fierté. « J'ai établi avec eux un lien particulier et je pense les garder dans mon cœur pendant encore très longtemps. » (Jessica M.) Ce sont de belles réussites avec des élèves exceptionnels ou meurtris par la vie, des situations déroutantes qui font sortir de sa zone de confort, des questions d'enfants qui font avancer, d'émouvantes rencontres avec des jeunes perclus de difficultés personnelles - au « sourire ravageur qui fait face à l'adversité » (Ludivine T.), qui suscitent des réflexions sur l'apprentissage, la diversité contre les stéréotypes, des rencontres d'élèves introvertis ou perturbateurs aux grandes ressources mais aussi des situations d'échec impossibles à redresser - « Il faut tomber pour pouvoir se relever fièrement » (Maysane E. A.).

Quelques fioretti méritent d'être cités. Une élève appelle « Ma deuxième mère » sa jeune professeur (Sayali D.). Des élèves indiens, grâce aux adaptations de leur enseignante, surmontent leur peur de la grammaire française. (Kersha G.) « J'ai surtout été marquée par les élèves qui m'ont fait sortir de ma zone de confort, des normes que je m'étais imposées ou des attentes que je pouvais avoir. Que ce soit une expérience au premier abord positive ou négative (car chaque expérience, si elle donne lieu à une réflexion, est intrinsèquement positive), cela m'a toujours poussée à me remettre en question, moi, mes visions, mes idées reçues et surtout mon enseignement, ce qui m'a beaucoup fait grandir pédagogiquement. » (Yasmine A.) Un mineur non accompagné d'origine malienne « à son arrivée, ne savait ni lire ni écrire mais il était si heureux et reconnaissant d'être en France qu'il m'a convaincue de travailler avec ce public si particulier (migrants et ou EANA). » (Estelle M.) « Je découvrais tout un monde, ou plutôt des mondes. Chaque apprenant représentait un univers à lui seul et tous acceptaient parfois d'en partager une partie. J'ai été surpris de voir à quel point la moindre interaction pouvait susciter un « choc des cultures ». Cela a été très enrichissant. » (Guillaume D.) « Nous nous sommes aidés... Je dis « nous » car son cas m'a obligé à avoir une approche totalement différente et les retours de sa part ont été inoubliables [...] Il m'a beaucoup appris... » (Thomas B.)

Mise à jour : janvier 2019.

➤ **Hélène LEVASSEUR, « Le théâtre pour grandir »**

Quand l'amour et la passion du théâtre se réveille... Souvenirs d'un jour de classe, et du bonheur contagieux de jouer une scène des Femmes savantes.

Lycée Lyautey, Casablanca
Année scolaire 1974-1975.

Je me souviens...

J'ai une classe de troisième avec laquelle la relation a été d'emblée sympathique et ouverte. Oui, le courant est bien passé avec mes trente- cinq élèves et je les retrouve avec plaisir... Professeur de Lettres encore bien jeune, cinq ans de « carrière » comme on dit, j'ai presque tout à apprendre encore...

Nous avons entrepris après quelques semaines de cours d'étudier «Les Femmes Savantes». Ce matin mémorable, je m'apprête à une analyse assez classique d'une scène maîtresse, celle où Trissotin vient pérorer et présenter son poème devant les femmes éperdues d'admiration, rassemblées autour de la maîtresse de maison. Elles sont toutes présentes, dans cette scène qui marque le début de l'Acte 3 : Philaminte, sa fille Armande et sa belle- sœur Bélise, tandis que la plus jeune, Henriette, en retrait, reste indifférente au prétendu grand talent littéraire de l'invité. J'ai demandé aux élèves de lire plusieurs fois cette scène chez eux et de noter ce qu'elle leur inspire...

Le cours va donc commencer mais je remarque, un peu étonnée, que certains d'entre eux sont absents... On me parle d'une convocation chez le proviseur... Bon, je n'ai pas été prévenue, je verrai ça plus tard, il faut entreprendre l'explication de textes !

- Allez, prenez vos classeurs. J'aimerais savoir ce que vous avez compris dans cette scène, ce qu'elle vous dit, ce qu'elle vous inspire...

On tape à la porte. Brouhaha dans la salle...

- Madame ! Madame s'il vous plaît !

- Oui, que se passe-t-il ?

- Ils arrivent... Ils sont là !

- Ils sont là ?

Un joyeux tumulte précède l'irruption dans la classe des élèves supposés être avec le Proviseur. Un couvre- chef informe, recouvert de plumes bariolées, passe la porte, cachant derrière ses lunettes le regard rieur de Zaccharia ? Zaccharia, dit « le matheux » ... que je reconnais soudain, interloquée... Les rires fusent dans la classe. Il se met en place entre mon bureau et les premières rangées de tables, « fait son Trissotin », applaudi par la classe, suivi par le bruissement de robes de couleurs vives, empruntées aux tenues de fête marocaines et françaises mêlées, récupérées par des jeunes filles poudrées et maquillées qui le rejoignent...

-Ah, mettons- nous-ici pour écouter à l'aise ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse !

Je devine avec surprise dans le personnage de Philaminte qui vient d'intervenir la brune Sylvia. ! Excellente élève, elle est d'ordinaire plutôt discrète...

- Je brûle de les voir, attaque Agathe, fille d'une de mes collègues, apparemment ravie de jouer les Armande...

- Et l'on s'en meurt chez nous, lance Martine, méconnaissable, sous les fards de Bélise...

Dans un coin, figée et néanmoins si présente dans sa petite «djellaba » raffinée, brodée ton sur ton, Henriette-Myriam s'est placée à l'écart...

Je me détends, respire profondément, et je « jubile » littéralement...

Je me souviens...

Je me souviens si bien que les souvenirs remontent avec de plus en plus de netteté dans ma mémoire. Je n'ai en fait jamais oublié ces moments de découverte et de bonheur partagés avec mes élèves.

A partir de cette initiative qu'ils avaient prise, j'ai pris davantage confiance en moi... J'étais sur une bonne voie s'ils avaient tant de plaisir à jouer Molière si spontanément ! J'ai découvert que leur faire interpréter chaque fois que possible certains grands textes était un formidable moyen de les amener à la littérature... Ont suivi des moments inoubliables, ceux que j'ai appelés « Récitation libre » où chacun choisissait un texte à dire, puis d'autres formules à plusieurs, qui créaient un lien fort dans les classes...mais aussi entre eux ... et moi.

Plus tard j'ai réalisé que mes élèves avaient réveillé en moi l'amour du théâtre de mes quinze ans, quand j'avais joué moi-même Marotte, des Précieuses Ridicules, en fin de troisième... Amour un peu endormi par la vie de tous les jours... et jamais oublié depuis ! Je n'ai plus cessé de faire des stages, de jouer et de faire jouer...

Petit « clin d'œil » :

Ces dernières années d'anciens élèves ont retrouvé ma trace par le site « copains d'avant ». Un vrai bonheur de pouvoir échanger avec les adultes qu'ils sont devenus ! Tous se souvenaient des heures de français. Le dernier à m'avoir contactée me disait sa joie de pouvoir me dire que, tout en exerçant son métier de chirurgien-dentiste, il avait participé au Festival d'Avignon deux années consécutives... « La passion, Madame, vous nous avez donné la passion ! »

Oui, à bien des égards, nos élèves nous élèvent parfois... et nous révèlent en même temps à nous-mêmes, et franchement, ça, ça ne s'oublie pas !

Mise à jour : janvier 2019.

➤ **Muriel MENUET, « Des bonbons sur la porte »**

Les malentendus éducatifs avec les élèves et leurs parents constituent des leviers pour la professionnalisation des pratiques.

Les malentendus éducatifs avec les élèves et leurs parents constituent des leviers pour la professionnalisation des pratiques. Chaque année depuis plus de vingt ans, des élèves m'ont permis d'avancer dans l'exercice de ma pratique professionnelle. Le plus souvent, les malentendus préalables à nos rencontres ont questionné mon positionnement, les attentes institutionnelles plus ou moins explicites vis-à-vis des élèves et de leurs parents, l'univocité du point de vue scolaire. C'est toujours dans l'après-coup que j'ai réalisé les changements opérés grâce à cette mise à distance, sans que je ne puisse jamais adresser mes remerciements aux concernés.

Rédiger ce texte, "Des bonbons sur la porte", serait donc une façon d'honorer ma dette...

*

Ce doit être fin septembre, la première année de ma prise de fonction dans un collège de la «petite ceinture rouge», où tout résiste d'abord à mon entendement.

L'après-midi touche à sa fin, et mon petit bureau de conseillère principale d'éducation n'a pas désempilé, les exclus de cours succédant aux exclus de cours (sans .e : il ne s'agit, dans mon souvenir, que de garçons).

Livio fait une entrée fracassante, poursuivi par une surveillante, ressort, poursuivi par la même surveillante. Je m'extirpe de mon siège et me voici à leurs trousses. Livio cavale entre « cour basse » et « cour haute », suffisamment longtemps pour que je ressente l'insuffisance de mon entraînement sportif. Aucune épreuve de ce type ne figurait au concours. La surveillante s'arrête essoufflée et me regarde furieuse. Impossible d'« asseoir mon autorité », Livio court, je cours, nous courrons...

Enfin, je ne sais plus très bien comment, je suis de nouveau assise derrière mon bureau. Livio est probablement présent, à moins qu'il ne soit rentré chez lui après que la sonnerie de 17 heures nous ait délivré l'un et l'autre. Je décroche le téléphone, bien décidée à mettre un terme à nos courses poursuites. Ceci avec le soutien de la principale dont la capacité à contenir les plaintes de la salle des professeurs est, pour ce qui concerne Livio, anéantie.

A 17h15, j'appelle donc Madame N., pour lui annoncer sèchement et avec toute la puissance de l'institution, que le comportement de son fils n'est pas acceptable en classe de 5ème et que « Madame N., nous allons devoir exclure Livio s'il ne change pas immédiatement ».

De nouveau, mon autorité ne s'assied ni sur Livio, ni sur sa mère, ni même sur mon siège dont je manque tomber : Madame N. contre-attaque ! Avec véhémence, elle déconstruit l'ensemble de

mon propos dont la bêtise l'indigne au plus haut point. Comment peut-on reprocher à un garçon de douze ans de courir ? Comment peut-on déranger une mère pour lui reprocher d'avoir un fils en bonne santé ? Comment peut-on ...

« Madame N., nous sommes au collège, au collège Livio ne peut pas courir partout, ce serait contraire au règlement ! »

Comment peut-on avoir des règlements aussi ... ? Elle raccroche, à moins que ce ne soit moi, ou toutes les deux d'un même mouvement. Aussitôt je regrette. C'est un échec patenté. J'avais espéré un rendez-vous, au collège, en présence de Livio. J'avais imaginé une « bonne mère » opinant à chacune de mes assertions, approuvant la « bonne morale » scolaire.

Je me réfugie dans la saisie informatique des absences : tâche alors particulièrement longue et fastidieuse. J'appelle d'autres parents dont les enfants ont manqué un cours, deux, trois ... la journée entière. Je ne suis pas très à l'aise dans ce rôle : au collège, je séchais régulièrement. Ma chance à l'époque : un seul CPE pour 900 élèves. Je ne crois pas qu'il ait appelé une seule fois à la maison.

Une heure passe, je vais bientôt rentrer chez moi. J'hésite. Je ne digère pas cette affreuse conversation avec Madame N. Je rappelle. Elle décroche très rapidement. Me reconnaît. S'excuse. Explique de nouveau qu'elle ne se voit pas interdire à Livio ses courses folles. S'excuse encore puis fond en larmes. Je demeure interdite. Madame N. renifle bruyamment. « Il est tellement gentil Livio ! Ce dimanche, il a encore eu ses bonbons à la porte ». Elle pleure de nouveau. A mon tour de m'excuser. « Ce n'est pas grave Madame N., pas grave du tout, nous verrons demain... ».

Je raccroche, interloquée. Je ne connais pas cette expression « avoir ses bonbons à la porte »... Mais en réalité, il ne s'agit pas d'une expression : avec sa forme olympique, Livio se charge des courses des « mémés » de son immeuble, chaque fois que l'ascenseur est en panne. Celles-ci le gâtent en retour : au gré de leurs sorties furtives, entre deux pannes, Livio reçoit ses bonbons accrochés à la porte.

Ainsi, la « morale scolaire » n'est pas nécessairement la meilleure pour les parents et le voisinage, le « bon fils » n'est pas toujours le « bon élève ». Il faut alors des arguments beaucoup plus sérieux que le respect du règlement intérieur pour que la vitalité des enfants se transforme en vitalité scolaire.

*

... Mais la dette concerne aussi celles et ceux qui m'ont transmis la capacité à entendre des points de vue improbables, voire impensables, et, surtout, le désir de les comprendre sans nécessairement les faire miens...

En premier lieu, ma grand-mère maternelle qui m'a autorisée à lire Dostoïevski à un âge où la difficulté du texte m'obligeait à faire fi d'une compréhension parfaite, à accepter de ne pas toujours y voir clair, à plonger toute entière dans un récit d'autant plus ahurissant que chaque personnage se

dédouble, se détripple même, à la faveur des diminutifs dont il se trouve affublé. Lorsque l'expression « des bonbons sur la porte » vient à mon oreille, je suis certes interloquée, mais c'est une poésie qui m'attire et me taraude ensuite de façon positive ... Ainsi naît le désir de discuter de nouveau avec Madame N. et de l'écouter me dérouler toute son histoire.

En second, mon père fervent défenseur d'une fraternité qui n'assigne pas l'Autre à devenir un identique. Je lui dois d'avoir été mise à l'épreuve de la mixité sociale et scolaire, d'en avoir régulièrement souffert mais, paradoxalement, d'en avoir conservé le goût des divergences de vue. Rien ne me paraît plus triste que la norme implacable... Lorsque l'expression « des bonbons sur la porte » vient à mon oreille, elle fait résonner l'écho de ma lassitude : le collègue est un enfermement pour la poétique des élèves, mais aussi pour celle des adultes. Les bonbons de Madame N. ont la saveur du souffre ... Ils sont diaboliquement attirants !

En troisième lieu, Guy Vincent , dont j'ai eu la chance d'être l'élève. Il est probable, en effet, que, sans son enseignement, l'héritage familial serait resté lettres mortes. Quel dommage que je ne puisse rendre au petit garçon qu'il fût ces fameux « bonbons accrochés à la porte » ... Car si une expression est devenue formule quasi magique, c'est dans la relation entre ma pratique et le travail intellectuel, mené en grande partie grâce à lui, que cela s'est joué.

Enfin, ma rencontre avec un collègue, et futur compagnon de vie, a considérablement participé à donner un sens tangible, dans l'espace professionnel, à l'intérêt pour les différents points de vue qui se concentrent, via la scolarisation, sur l'éducation de chaque enfant... La littérature et la sociologie, mes précieuses alliées, ont renoué, grâce à lui, avec la psychanalyse. Ainsi, entendre « les bonbons sur la porte » autrement que comme une pure folie, être disponible pour que l'histoire complète du petit Livio se dise dans mon bureau de CPE, cela supposait :

d'avoir grandi entourée d'adultes qui m'ont offert la poésie et la fraternité,
d'avoir rencontré des professeurs qui ont conforté m'ont goût pour un travail intellectuel tourné vers la vie et les autres,
de bénéficier d'un compagnonnage intellectuel qui m'autorisait à prendre le risque d'entendre l'impensable.

J'ai donc eu cette chance, pouvoir entendre que des « bonbons sur la porte » avaient autant de valeur, sinon plus, que la sanction scolaire...

... Ce qui a, de fait, bouleversé ma pratique professionnelle : jusque-là engluée dans le « terrain de l'action éducative », je me suis (enfin !) autorisée à regagner le « terrain de la pensée ». J'ai relu, notamment, les écrits de Guy Vincent, mais aussi de Richard Hoggart, dont je savais qu'ils éclaireraient la manière d'être au monde de Livio et de sa mère. Ce faisant, j'ai de nouveau questionné la forme scolaire et ses effets quant à la socialisation des enfants de milieu populaire et, particulièrement, des garçons. Non seulement, « les bonbons sur la porte » faisaient sens, mais ils m'alertaient : « plutôt que [de] voir [dans l'agitation de Livio] la manifestation d'une quelconque barbarie ou sauvagerie, il y [avait] lieu d'interpréter ces conduites dans le sens d'une recherche de

relations fondées sur la justice, l'égalité, la solidarité ». Et il fallait en tirer toutes les conséquences concernant la faible légitimité du règlement intérieur dès lors qu'il condamnait Livio à la marginalité scolaire. Livio, mais également ses camarades, comme lui, quotidiennement exclus de cours, et pourtant, comme lui, tout à fait capables de s'appropriier l'usage de la raison.

Ainsi, la possibilité d'entendre, m'obligea-t-elle à un retour sur mon éthique profonde que la morale scolaire m'avait fait perdre de vue. Entrée par la petite porte de l'institution comme aide éducatrice et parce que j'avais besoin d'un gagne-pain, j'avais maintenu les premiers temps une distance critique, posant des questions naïves, passant plus d'une fois pour une idiote. Le concours, puis la formation durant la première année de stage, avait eu raison de cette idiotie protectrice : je ne questionnais plus autant, j'adhérais au « réel »/« c'est comme ça », je veillais au respect des règles, y compris celles dont j'avais, un temps trop court, questionné le bien-fondé.

Grâce à Livio, j'ai renoué avec une position beaucoup plus proche de celle de l'ethnologue : j'allais à la rencontre d'adolescent.es et de leurs parents et je leur permettait le plus possible de rencontrer l'institution que je représentais. Elles. ils m'informaient de leurs manières d'être au monde, je les informais des attentes de l'école. Ensemble, nous essayions de trouver un terrain d'entente, pour qu'elles. ils s'approprient, au collège, l'usage de la raison, pour que leur soumission aux règles de la vie scolaire ne soient plus vécues comme « en pure perte ».

Rester assis.e de longues heures, répéter des exercices non significatifs, être coupé.e de la vie des adultes, se soumettre à des règles incompréhensibles, rien de naturel à tout cela, rien non plus d'indispensable pour « bien » grandir. Mais ce sont des exigences auxquelles on peut toutefois rendre justice : elles ont fondé une forme sociale d'une efficacité remarquable du point de vue de la généralisation de l'accès à l'écrit. Et ce ne sont pas des exigences universellement « mortifères » : elles le deviennent, uniquement lorsqu'elles sont imposées « d'en haut », et de façon « unilatérale ».

Madame N., comme la très grande majorité des mères de famille qui vivent en France, ne souhaitait pas que son fils se marginalise à/par l'école. Elle était prête à concéder beaucoup : Livio était assidu au collège et fréquentait l'école depuis la maternelle. Mais elle ne pouvait aller plus loin sans perdre son fils. Il fallait d'abord l'entendre, d'abord comprendre ce que signifiait la vitalité de Livio, il fallait ensuite se parler et s'entendre, toutes les deux, puis avec Livio, puis avec les professeurs de Livio, pour trouver un terrain d'entente, souvent difficile à obtenir...

Alors oui, la vitalité mal-comprise au collège se solde parfois par une morbidité sociale (emprisonnement, marginalisation) ou par une "mortalité" précoce. Mais dans de nombreux cas, lorsque la possibilité de se rencontrer ou de se reconnaître mutuellement est offerte, alors j'ai pu le constater à de nombreuses reprises, la vitalité de l'enfant se transforme en vitalité scolaire!

Mise à jour : janvier 2019.

➤ **Helena NEIRA, « La bonne distance »**

Craindre l'intrusion et ne pas considérer les cours et les copies comme des barricades

Je pense d'abord à Laura, quatorze ans, dont j'avais fait la connaissance à l'occasion d'un voyage scolaire : nous devisions pendant les visites. Elle aimait rire et me faisait rire au cours de nos interminables marches. Elle était la vitalité et la joie mêmes. Peu de temps après notre retour de voyage, elle fit une dépression : tentatives de suicide et coming-out ! Sa mère prit contact avec moi, me demandant si, dans son institution médicalisée, je pouvais lui faire un petit signe. J'étais gênée. Premier dilemme : lui rendre visite ou non ? Tout en faisant une démarche qui me semblait humainement nécessaire, c'était en quelque sorte aller au-delà de mon rôle. Mais très vite, un autre problème survint : après l'avoir écoutée, fallait-il la soutenir dans sa détestation de l'institution médicale qui la maintenait enfermée ? Sa santé était en jeu. Quasiment sous camisole chimique, elle se sentait comme un zombie, très insuffisamment prise en considération. Je choisis alors d'étudier tout ce qui était en train de lui arriver : statistiques sur les « TS », usage du cannabis, prise en charge et médicalisation..., et essayai surtout de clarifier ma position éthique. C'était pour moi une sortie de route, volontaire, mais je n'aimais pas sortir de la route. J'étais finalement assez mal à l'aise. Laura est aujourd'hui une professionnelle créative, épanouie et pensante.

Il y a ensuite la flamboyante et réputée perturbatrice Fouzia. Je n'étais pas sa professeure, mais elle m'avait en quelque sorte repérée, dans un autre collège de l'éducation prioritaire où elle était scolarisée en troisième. Traduite en conseil de discipline, elle me demanda d'assurer sa défense. Mes collègues me conseillèrent de me méfier d'elle, au motif qu'elle était "une princesse". Le conseil de discipline me sembla très violent. Sa mère se mit très en colère, et je me sentis totalement impuissante. Je crois que je n'étais pas préparée ! Très vite, la jeune fille s'excusa auprès de moi. Bien que grossièrement imagée, je lui donnai simplement une opinion personnelle: il me semblait normal qu'une lionne défende ses petits... Par la suite, j'établis avec elle une relation qui ne lui convenait peut-être pas tout à fait, mais à laquelle elle avait fini par se résigner : elle m'adressait ses écrits dont j'écartais tout contenu un peu trop personnel, et lui donnais des conseils d'écriture. Pendant deux ou trois ans, il m'arriva de la conseiller aussi sur son orientation ; je finis même par suivre le début de ses études. Mais un jour, une lettre me parvint de la prison où elle était restée six mois... Devais-je continuer à lui répondre ? Après mûre réflexion, je décidai de le faire, longuement, mais en lui signalant que ce serait la dernière lettre... Si j'acceptais de lire encore ses écrits littéraires, je ne lui répondrais plus désormais par écrit ! Fouzia n'est pas devenue sociologue ni politicienne, ce que je croyais voir en elle ; elle n'est pas non plus devenue écrivaine. Mais j'ai gardé chez moi une caisse qui contient encore tous ses écrits. S'ils m'encombrent, ils restent la preuve tangible de cette relation privilégiée qui me rassure quand je doute, notamment parce qu'ils montrent, aussi, toute la puissance de la littérature.

Les autres élèves sont celles et ceux que j'eus pendant cinq ans à l'étranger en tant que professeure expatriée dans un lycée du sud du Chili. Un vrai travail d'équipe avec les quatre puis huit élèves qui constituaient ces classes littéraires. Tous passionnés par ce qu'ils apprenaient, ils étaient toujours demandeurs de nouvelles lectures (parfois arides), et toujours partants pour des activités inédites, au point que m'étonnais moi-même de les voir devenir des militants de la filière

littéraire contre la doxa ambiante - leurs parents défendaient l'idée qu'il fallait être un excellent élève pour aller en filière L... ! Je me souviens qu'ils sautaient de joie quand j'évoquais tel ou tel projet de lecture (Montaigne par exemple!), et qu'il fallait sans cesse nourrir leur désir d'apprendre. Je dus d'abord gagner intellectuellement leur respect avant de travailler d'arrache-pied avec eux, et avec un enthousiasme toujours très porteur. C'est sans doute là, auprès de ces adolescents issus d'un milieu économique et social privilégié, que j'eus le sentiment d'avoir le plus intensément travaillé la relation pédagogique avec mes élèves. Résultat : 100% de réussite au baccalauréat durant toutes ces années, un étudiant en lettres dans une université chilienne, et six étudiantes qui poursuivent leurs études en France, ce que personne n'avais osé faire jusque-là.

Alors, avec le recul, que retenir de ces trois récits ?

Peut-être simplement que ces élèves m'ont permis d'apprendre en même temps qu'eux. Si les deux premières élèves m'ont questionné sur la bonne distance à avoir, les derniers m'ont appris qu'il ne fallait jamais craindre l'affection que l'on porte à ses élèves. Une fois ou deux, je me suis entendu dire : « vous, mes chéris ! ». Pour des raisons éthiques, je pratique le vouvoiement en classe depuis mes débuts : quelle est en effet cette étrange relation déséquilibrée qui permet à l'un de dire « tu » et oblige les autres à dire « vous » ? Je ne voulais pas que ce déséquilibre formel voile, éloigne, brouille mon enseignement. Les derniers élèves évoqués ici m'ont fait aimer la délicatesse d'un « vous » affectueux.

Il y a trois ans environ, j'ai lu une étude qui s'intitulait : « Faut-il aimer ses élèves ? ». L'auteur y racontait ses difficultés institutionnelles (le barrage de certains inspecteurs, par exemple) ou encore les résistances multiples des professeurs eux-mêmes. Eh bien je crois que ces élèves m'ont appris à nourrir la relation pédagogique d'une affection bien réelle. Il ne s'agit pas d'amour mais d'une affection qui engage professeurs et élèves dans une relation pédagogique qui ne les place pourtant pas à égalité. Mais pour un an, celle relation noue des liens sincères et forts entre les différents acteurs de la relation. Pour moi, quand cette affection apparaît dans la relation pédagogique, je la reconnais d'abord et ose ensuite la cultiver. Elle est sans doute un des vecteurs les plus puissants pour les apprentissages. Je ne la fuis pas. C'est au contraire un trésor que je tâche de manier avec délicatesse. « Pas d'affect », tu parles ! La salle de classe est pleine d'affects ! Il s'agit donc de bien les identifier et de les mettre à leur juste place dans les stratégies d'enseignement.

Alors, suite à cette lecture, tout est devenu clair et simple. Des mots avaient été posés sur ce que j'avais osé vivre, « en secret », avec Laura, Fouzia et celles et ceux avec qui j'avais pris mon envol, et que j'appelais « les Ailes »... D'une certaine manière, et je veux leur rendre hommage, mes élèves n'ont jamais cessé de m'élever, de m'obliger à continuer à lire par exemple (études en sciences de l'éducation, écrits pédagogiques fastidieux...) et à clarifier ou ajuster ma position éthique quant à mon statut de fonctionnaire que je respecte profondément tout en m'autorisant au nom du sens donné à la « relation pédagogique » quelques écarts.

J'ai appris enfin que la relation pédagogique, profonde, labile et pudique, est faite de choix permanents et que le professeur est un être pleinement engagé avec ses élèves, qu'il doit sans cesse oser, et parfois, ne pas avoir peur du ridicule. Je me souviens par exemple m'être lancée dans des postures que je n'aurais pas osé envisager à mes débuts : danser pieds nus dans une salle de classe pour s'échauffer avant les activités de théâtre, jouer avec les registres de langue et s'autoriser à

placer un mot grossier dans une phrase soutenue (jubilation de la petite pépète... !), s'entraîner à rire en classe, etc. Et puis, comment ne pas évoquer les moments de grâce où l'on sent que le cours est en train de s'incarner devant soi. Je me souviens par exemple de la lettre 161 des Lettres Persanes où Roxane jouit de se suicider et « d'abolir » en cela son tyran. Je la lis, j'ai la chair de poule, et je sens, à travers le silence et les regards des élèves, que tout a pris du sens.

Ce dernier mot est peut-être la clef de voute du métier de professeur. Mes élèves ne m'ont-ils pas finalement permis de renouveler le sens que j'avais donné à mes études et à leur contenu ? Si la littérature est le prétexte (ou le prérequis) de ce qui me lie aux élèves, j'ai compris qu'elle ne pouvait être portée et défendue que si je recherchais toujours l'équilibre entre eux et moi, la « bonne distance » en somme. J'étais entrée dans le métier parce que j'adorais la littérature et que dans la foulée de mes études, il y avait les concours du professorat. Par inertie. J'ai passé mes premières années à tenter par tous les moyens de défendre la littérature ; j'ai passé toutes les suivantes à réfléchir au sens qu'elle pouvait avoir pour les élèves, et au sens qu'elle pouvait continuer à avoir pour moi, mais avec eux.

Mise à jour : février 2019.

➤ **Michel ICHE, « Rodolphe et les logotypes »**

Souvenir d'un élève particulièrement brillant en cours de technologie, dont la lumière a guidé le professeur. Vous trouverez en annexe la lettre de Rodolphe, aujourd'hui, en réaction à l'analyse de son ancien professeur. Quand professeur et élève ont pu s'élever de leurs échanges en classe.

Je m'appelle Michel Iché, j'ai 52 ans et je suis enseignant de technologie au collège André Chénier de Carcassonne. Dès la réception de ce courrier intitulé "Ces élèves (qui) nous élèvent" j'ai eu envie de vous raconter mon expérience personnelle que voici :

Nous sommes au cours des années 2000 certainement en 2003 ou 2004. J'ai parmi mes classes une classe de 4[°]A qui contient une grande proportion de très bons élèves, certainement plus de 50% de la classe, je ne me souviens pas exactement....Le tout est que depuis, je n'ai jamais eu, ni n'aurai jamais plus une aussi bonne classe. Bref...les choses ont changé, la société s'est transformée. Il convient de s'adapter !

Il y a dans cette classe un élève brillant, Rodolphe. Son esprit est vif, il est très cultivé, appliqué, scientifiquement curieux et surtout il ne la joue pas personnel, mais au contraire se met au service de la classe et des élèves en difficulté avec toujours la plus grande discrétion et en respectant tout le monde. Étonnant.

Un jour, à la fin d'une séance au cours de laquelle j'avais abordé le sujet de la communication visuelle à travers l'étude de logotypes qui peuvent représenter des tas de choses (entreprises, commerces, évènements, manifestations sportives, etc.), cet élève s'est approché du bureau et il m'a dit : "Monsieur, je voulais vous remercier."

Je lui ai répondu étonné : "Oui, mais de quoi ?"

Il me dit alors : "C'est parce que vous nous avez fait un cours extraordinaire."

Ému et ne sachant trop pourquoi, je le remerciais aussitôt de sa remarque.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais voilà que 15 ans après environ, je reçois un mail de cet élève qui se rappelle à ma mémoire, qui me raconte son parcours d'étudiant, ses expériences professionnelles très riches, et me demande dans son courrier, si je suis intéressé par sa venue au collège pour intervenir auprès de classes de son ancien établissement afin de raconter son parcours.

Professionnellement, Rodolphe a travaillé en Corée dans la création de jeux vidéos , a ensuite réussi à créer une société, et il enseigne dans l'école supérieure Epitech à Toulouse. Bien évidemment, l'idée me paraît fort intéressante et j'en parle à mon chef d'établissement qui me conforte dans l'idée de définir avec lui une journée avec les classes pour lesquelles cette visite pouvait être un plus.

Avec Rodolphe, nous convenons d'une journée d'intervention avec mes 4 classes de 4^{ème}.

Au cours des différents mails et pendant sa visite, nous avons pu échanger, je n'ai pas manqué de lui rappeler ce qu'il m'avait dit 15 ans plus tôt, lui aussi s'en souvenait...

Je me rendais petit à petit compte combien il avait été important pour moi. Son intervention auprès des élèves fut remarquable, dans le sens où elle relatait simplement sa formation, son ressenti personnel, son plaisir de revenir au collège et surtout l'idée que dans la vie il y avait une part de chance certes, mais que cette chance chaque élève devait la provoquer et se donner les moyens. Il n'y avait pas de fierté ni de vantardise dans son intervention, Rodolphe avait conservé son humilité.

Avec le chef d'établissement, nous nous sommes ensuite réunis tous les 3 pour discuter de cela et le principal lui suggéra l'idée qu'il pourrait être le parrain de la promotion et être présent pour la remise des diplômes du Brevet aux élèves concernés. Rodolphe accepta la proposition et a ensuite parrainé la promotion de fin d'année.

Avec du recul et après analyse de tout ça, j'ai compris que Rodolphe avait aimé ma prestation tout simplement parce que le thème des logos me passionnait et comme toute passion elle mobilise, elle vous grandit, elle est communicative en terme de sensation et on est forcément meilleur lorsqu'on en parle.

Je me suis aussi rendu compte que cet élève m'avait apporté beaucoup et c'est je pense réciproque, il m'a conforté dans mes doutes, mes interrogations, il m'a donné la force de continuer à œuvrer pour la réussite de mes élèves.

Il restera assurément pour moi un exemple, sans aucun scrupule ! Je n'ai pas honte de dire qu'il est le meilleur parmi les milliers d'élèves que j'ai pu avoir en 28 ans de carrière et je le remercie de m'avoir permis de m'élever.

Michel Iché

Annexe : La lettre de Rodolphe

Pour être totalement honnête, je me souviens très bien avoir lu cette lettre avant de partir du travail, un soir. J'ai pleuré quasiment tout le long du trajet retour pour rentrer chez moi ce Mardi 25 Septembre 2018. C'est simple, j'étais ému et beaucoup de choses enfouies auxquelles je n'avais plus accès sont remontées et ça m'a fait un bien fou. Mes années collèges, lycées, études supérieures re-défilaient, c'est passé si vite... Tous ces choix qui semblaient pourtant simples et anodins, qui avec le recul étaient déterminants pour mon avenir et ma vie.

Comme le livre de Raphaëlle Giordano le dit « ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une ». Je ne pense pas avoir totalement conscience de n'avoir qu'une vie, néanmoins j'ai la chance de croiser dans celle-ci des personnes avec une valeur toute particulière, unique.

M. Iché fait partie de ces personnes-là. L'analogie vue de l'extérieur peut paraître simple : il a été mon professeur de technologies au collège et je travaille désormais dans la recherche et développement sur les nouvelles technologies. Quand je prends le temps de me dire : « Comment se fait-il que tu en sois là ? », je réalise que ces cours, si on peut appeler cela un cours, étaient passionnants. En effet, c'était un mélange de partage de connaissances théoriques, de mise en

pratique et une chose très importante à mes yeux : un degré de liberté pour s'exprimer. C'était fou pour moi, en session de travaux pratiques, je pouvais me lever sans forcément demander l'autorisation et progresser en autonomie, sans limite : aller chercher de l'étain pour souder, m'installer à côté d'un camarade qui demande de l'aide. En fait, M. Iché m'autorisait une autonomie tant désirée.

Avec le recul, je comprends mieux pourquoi la classe fonctionnait bien lors de ces sessions. Il avait l'intelligence de s'adapter à chaque élève, suivant la connaissance qu'il avait d'eux, leur comportement, les copinages et tout cela avec justesse et surtout dans la bienveillance. Bizarrement (ou pas) il n'y avait pas besoin de sanction. Pourtant il est vrai que notre classe n'était pas facile, relativement agitée comme de jeunes adolescents ayant soif de découvrir le monde.

Ce côté décalé - j'entends par là des autres cours plus classiques- je m'aperçois en écrivant ce message que je l'ai sans cesse recherché lors de mon lycée, de mes études supérieures, de ma vie actuelle et certainement future. Cet esprit d'aller chercher sa propre réponse, en la co-construisant avec d'autres personnes, ne me quitte plus.

Une seule chose à dire par rapport à cela : Merci Michel de m'avoir fait toucher ça du doigt, désormais cet esprit décalé d'innovation me ressemble et n'est pas prêt de me quitter. Grâce à toi, j'ai réussi à mettre en lumière une partie importante de moi : « Je suis né pour construire des choses en équipe ».

Tout le travail personnel que je mène sur moi-même depuis quelques temps déjà tend à me faire prendre conscience de cela et j'ai pu au final le tester dès le collège, quelle chance !

Pour terminer, je suis ravi de répondre à ta lettre que j'appellerai « ces professeurs qui vous révèlent ». On n'a pas toujours conscience d'avoir touché son essence et parfois il nous faut du temps. Parfois même les personnes qui nous ont accompagné sont parties. Qu'importe, ces moments partagés ont pour plus grande valeur leur unicité et les apprentissages qui s'en suivent.

Merci Michel,

Rodolphe

Mise à jour : février 2019.

➤ **Jean-Pierre DELORME, « La bienveillance et l'évaluation »**

Une remarque d'un élève doublant et désabusé.

En début de carrière, quelques semaines après la rentrée de septembre dans un nouveau lycée, alors que j'invitais une classe d'élèves de Première STI à travailler un peu plus sérieusement et à passer un peu plus de temps à la maison pour relire les cours et refaire les exercices d'application, un élève doublant a fait la remarque suivante:

"A quoi cela peut nous servir puisque nous avons comme professeurs monsieur X en math, monsieur Y en anglais et monsieur Z en électrotechnique ? On ne pourra jamais réussir avec eux. "

Ces trois professeurs (âgés d'une cinquantaine d'années) avaient pour caractéristiques communes de faire des évaluations (à l'époque on disait des devoirs sur table ou des interrogations écrites) d'un niveau d'exigence identique à celui qui selon leur ressenti leur était imposé lorsqu'ils étaient eux-mêmes élèves. Le mathématicien avait adopté une grille de notation négative pour montrer que le niveau avait nettement baissé; l'électrotechnicien proposait des activités autour de montages électriques complexes et obsolètes; quant au professeur d'anglais, d'une allure assez rigide (blouse grise et sacoche en cuir marron), il n'autorisait que très peu les prises de paroles et exigeait une maîtrise de la langue à l'écrit alors que l'épreuve écrite du bac était un oral.

Cette remarque m'a fait prendre conscience qu'un professeur devait faire preuve de bienveillance et qu'il devait évaluer positivement les élèves non sur leurs savoirs mais sur des compétences en proposant des activités contextualisées ayant un sens à leurs yeux. Je me suis dit que je ne voulais pas devenir comme ces trois professeurs. Leur nostalgie passéiste et leur fausse impression que les adolescents qu'ils avaient été possédaient un niveau supérieur à celui de leurs élèves ne leur permettaient plus de guider, de transmettre, d'accompagner et d'avoir l'estime de leurs classes.

L'élève qui avait fait la remarque a eu son bac et à poursuivi en IUT, l'un des élèves de cette classe est aujourd'hui professeur dans notre académie.

Mise à jour : février 2019

➤ **Marc ROSENZWEIG, « J'ai eu 20 en SVT !!! »**

Ce cri du cœur, un jour de bac, renverse les certitudes docimologiques et modifie le regard porté sur l'évaluation des élèves.

Je remercie mes premiers élèves car c'est d'une certaine manière grâce à eux que j'ai réussi l'épreuve orale du concours de recrutement des professeurs : j'ai présenté une leçon que j'avais élaborée pour ma classe lorsque j'étais en même temps étudiant et maître auxiliaire !

Des années plus tard, enseignant de SVT à Amiens dans un lycée de centre-ville dont je partageais les exigences et la culture de l'excellence, je me souviens de deux élèves de Terminale, deux copains : Benoît et Aurélien. Le premier était cet adolescent dominant qui réussit tout, ce scientifique brillant qui obtient les meilleures notes, c'est-à-dire une moyenne de 18 - mais pas 20, car on se refusait à attribuer le maximum. Le second, plus transparent, avait un très bon niveau, récompensé par un 14. En parallèle des cours, j'animais un club météo à propos de l'opération Antarctica de Jean-Louis Etienne. Aurélien et Benoît participaient à ce dispositif, ils savaient s'engager, je les connaissais bien, je les appréciais et c'était réciproque. Pourtant 14, pourtant 18 : je les classais, sans certitude de ne pas me tromper.

Et voilà qu'ils m'ont à leur insu heureusement permis de prendre conscience de mon errance et de ses effets violents. Le jour de la publication des résultats du bac, alors que la note certainement élevée de Benoît n'est pas restée dans ma mémoire, je revois Aurélien s'avancer vers moi, le visage rayonnant, pour me lancer un « J'ai eu 20 en SVT !!! » plein de fierté mais aussi de revanche. De ressentiment. De soupçon : jusque-là il s'était senti sous-estimé. De mon côté, comment se faisait-il que je l'avais constamment sous-noté ? Fallait-il donc hiérarchiser les élèves ? C'était pourtant l'inverse que j'avais fait dans un collège défavorisé proche de la frontière franco-belge, où j'accueillais en 6^e douze élèves de 14 ans... Si Aurélien s'était senti blessé, combien d'autres, plus fragiles, avais-je dû heurter, abîmer ?

Ce jour-là, ma constante macabre en a pris un terrible coup, qui a balayé mon obsession docimologique et changé radicalement ma manière de noter. A partir de ce moment, sans renoncer aux évaluations chiffrées, j'ai cessé de cultiver le système de la notation relative, avec son caractère subjectif qui dépend abusivement de l'image que l'on a de l'élève. J'ai aussi mis un terme à la pratique consistant à rendre des copies en annonçant publiquement notes et commentaires. C'était de la violence, oui, mais de la violence supportée, acceptée en vertu de la bonne entente qui me liait aux élèves. Depuis, j'ai emprunté une pente régulière vers la justification de toute note par un système de compétences, par l'explicitation valorisante et lucide de ce qui est positif dans ce que fait l'élève. On en parlait peu à l'époque. C'est aussi comme père que j'ai aperçu et subi le regard porté par des enseignants sur les notes de mes propres enfants, ce jugement qui m'a conforté dans le désir de faire exactement le contraire. Aujourd'hui, comme inspecteur pédagogique régional de SVT, ce schéma de prise de conscience me fait toujours bouger. Je suis insurgé face aux violences éducatives provoquées par une idéologie évaluative qui méconnaît ses dégâts et se retranche derrière la dureté du monde des adultes à laquelle, répète-t-on pour se justifier, les jeunes seront ultérieurement confrontés...

(Propos recueillis par Frédéric Miquel.)

Mise à jour : février 2019.

➤ **Isabelle MIMOUNI, « C'est le moment de faire l'appel »**

Souvenirs de quelques élèves qui m'ont marquée et fait réfléchir sur ma pratique enseignante.

C'est le moment de faire l'appel

Cela fait partie des règles. Il faut faire l'appel.

Pour noter les absents et transmettre leur nom à l'administration.

Pour regarder les présents en face, quand ils lèvent la tête. Intensément.

Il y en a toujours dont le visage s'efface. Et puis d'autres qui restent gravés dans la mémoire. Pourquoi ?

Je refais l'appel intérieurement.

C'est ma première classe, une 5ème, des enfants tout jeunes encore, charmants de fraîcheur. On lit des textes, on écrit un petit roman.

Chacun s'attelle à sa tâche. Le petit visage de Céline B. se tourne vers moi, grands yeux bleus dans un visage doux et lisse, sans marque encore : l'enfance.

« - Madame, c'est vraiment bien ce qu'on fait. Mais pourquoi tous ces morts ?

- Tu sais, Céline, la littérature, ça parle beaucoup de la mort.

- N'empêche, c'est un peu triste.»

Elle a raison Céline. Je fais trop de textes sur la mort. Je vais mettre trente ans à corriger ce penchant funeste. Les élèves vont m'apprendre à rire, à en rire. Même au plus fort du deuil, la mort n'a pas droit de séjour à l'école. On entre dans la salle, on ferme la porte, on est en classe de vie.

Je ne me souviens pas de son nom. C'est le poids de la faute. Troisième à Clichy. Pas un élève de la classe n'a réussi son brevet. On les a réunis là, parce qu'ils étaient hors course. Ils s'insultent en permanence. « Nique ta mère... », je leur demande de s'entre-présenter des excuses. En vain. Il y en a un qui dort sous sa capuche, je tente parfois de le réveiller. Les autres, il faut les calmer : l'un est champion de boxe départementale, l'autre champion de karaté. Ils se menacent. La littérature ? Des conneries. « Madame, pour faire cesser la douleur, il faut mettre un couteau sous l'oreiller. » Des conneries. Ils racontent des conneries. Je suis hors course. Je me raccroche aux branches : l'examen, les annales du brevet. Une référence à Toscan du Plantier. « M'dame, c'est qui Toscan du Plantier ? » Mais qu'est-ce que j'en sais moi ? Un écrivain du XVIème siècle. Voilà, c'est dit, un écrivain du XVIème siècle, toscan. Et tout à coup le boxeur : « C'est pas un type qui fait du cinéma ? » Je persiste, écrivain du XVIème siècle.

Et je rentre chez moi, Toscan du Plantier est un producteur de cinéma. D'où il sait cela le boxeur ? Deux leçons, définitives :

1) Les élèves savent des choses que je ne sais pas.

2) Quand je ne sais pas, je ne sais pas ; et je dis je ne sais pas.

C'était en 1990, depuis, le monde a changé. Quand je ne sais pas, je demande à Timothé ou à Eléana de sortir son portable. On vérifie ensemble.

Oscar S. faisait du roller. C'était un beau garçon, un homme presque déjà. Svelte, altier, sportif, intelligent. Une tendance à la déscolarisation pour cause d'âme à vif. Passionné par les cours de français, travaillé par une question métaphysique : pourquoi faut-il vivre ?

Je ne sais pas comment répondre. L'année se termine, Oscar est en 1ère S, il ne se présente pas aux épreuves du bac français, il a décroché, disparu. Je passe l'été à travailler la question du suicide en littérature. Je lis Le Mythe de Sisyphe, Mishima, Durkheim, Maurice Pinguet : La mort volontaire au Japon. On m'a attribué une 1ère L, je prépare mes cours en pensant à Oscar. Le jour de la rentrée, je n'ai pas besoin de faire l'appel pour savoir qu'Oscar est là, dans ma classe. Il a demandé à redoubler en 1ère L. Je range mon cours sur le suicide. A tort ? A raison ? Au bout de quelques semaines, Oscar disparaît de nouveau.

Son visage m'a hanté durant des années. L'inquiétude vague de ne pas avoir su répondre à sa demande, de ne pas avoir fait mon devoir de professeur et d'être humain. Mais Oscar exigeait trop de moi. Il voulait que je lui dise quoi faire. Je ne peux pas dire à mes élèves ce qu'il faut faire. C'est ce qu'Oscar m'a appris.

Il y a quelques temps, je l'ai « googlisé ». Il est vivant. Il travaille dans la fraude à l'assurance-Vie.

J'ai des idées très précises sur ce qui s'écrit et ce qui ne s'écrit pas. On ne dit pas « je » en dissertation. On ne fait pas des phrases fleuries et des métaphores chantournées. On ne commence pas une introduction par « Notre mère la Terre ». Pourquoi ? Parce que c'est comme ça. On me l'a appris, je transmets. Et si ces règles étaient idiotes ? « Après que se construit avec l'indicatif. », Oui, mais tout le monde met le subjonctif. Voire, on vous corrige quand vous appliquez la règle et vous passez pour un inculte. Alors que faut-il enseigner ? Savoir quelle est la règle, et l'appliquer en fonction des circonstances, dire « après que tu as » avec les gens qui disent « après que tu as », dire « après que tu aies » avec les gens qui disent « après que tu aies ». Avoir la grammaire élastique et la langue caméléon. C'est juste ça ? Étais-je en droit de lui interdire « Notre mère la Terre » ?

Je suis assise à mon bureau avec mon attirail de règles. Ils sont en face de moi avec leur force de transgression. Il leur pousse une métaphore, je la taille au sécateur. Pour leur bien, pour qu'ils aient une bonne note à l'examen, au concours, pour qu'ils réussissent dans la vie. N'empêche, je ne suis pas fière de ma rature rouge sur « Notre mère la Terre » calligraphié d'une belle écriture penchée, aimante.

Et son copain, Sylvain, qui me rend une drôle de synthèse de documents : un patchwork de citations tirées des textes de la synthèse, un cadavre bel et bien exquis, sans queue ni tête. Je mets 0/20. « Mais madame, c'était une blague ! » Oui, je sais, et en plus c'était drôle...

Anthony V. n'est pas un élève brillant. La dissertation, le commentaire, ce n'est pas son truc. Passage en khâgne avec indulgence. Faut-il que nous soyons bêtes ! Anthony est le meilleur des hommes. Il est clair, fiable, droit, avec un franc sourire. L'intelligence du cœur. On n'a qu'une envie, lui confier ses enfants. Ce que je fais. A juste titre. Anthony a des qualités exceptionnelles que

l'École Normale Supérieure, censée recruter ceux qui prendront nos enfants en charge n'évalue pas. A tort.

Loubna A. se taisait. Elle écoutait. Elle observait. Dans la classe, elle produisait un trou noir qui absorbait la matière. Loubna A. était silencieusement présente. Je pouvais m'appuyer sur le mur puissant de son regard. C'est encore le cas. Elle a intégré les forces de l'ordre.

Kim B. N. n'en fait qu'à sa tête. On va le virer de l'internat s'il continue de faire le mur. Il ne rend même plus les devoirs. Alors je lui lance un défi. Un exposé sur La vie mode d'emploi dans une semaine. Évidemment, il le relève. Et une semaine après, un exposé. Que dis-je ? Un cours, magistral, passionnant, vif, gai, intelligent, percutant. Je suis tellement impressionnée que je recule et tombe littéralement à la renverse. Kim n'est pas devenu professeur. Mais il n'a pas changé. Il lit un auteur de A à Z, jusqu'au bout du bout. C'est un exemple que je n'arrive pas à suivre.

Avec Alexiane, la moutarde me montait au nez. Elle se moquait de moi ! Tourner de l'œil à chaque occurrence du mot « sang » ! qu'est-ce qu'elle aurait voulu ? des textes à trous ? Alors, je m'énerve. Mon sang bout. Je la secoue. Et je secoue les autres, aussi, régulièrement.

C'est quoi ces mauviettes de la pensée ? Quelques coup de pieds au cul et les neurones monteront à la tête ! « Un abîme d'inculture » que je leur dis. Évidemment, j'exagère. C'est une figure de style, une hyperbole. Mais, ils la prennent au premier degré. Je suis trop dure.

Oui, Madame, vous êtes vraiment dure. Vous nous faites peur.

Petite parenthèse pour montrer à quel point je leur fais peur. Je raconte à mes khâgneux qu'un hypokhâgneux a osé me faire un clin d'œil de connivence. Réaction chorale : « Et alors, Madame, qu'est-il arrivé ? »

Ils ont 20 ans. Ils m'accordent un pouvoir surnaturel. Ils me demandent « qu'est-il arrivé ? » comme si je pouvais lancer la foudre.

Oui, Madame, vous êtes vraiment dure. Vous nous faites peur.

Cette phrase résonne encore à mes oreilles. Je ne veux pas être dure. Je veux les « élever », leur faire sortir le meilleur d'eux-mêmes.

Trop exigeante. Trop raide. La remise en cause est violente. C'est La Fontaine qui m'aide à surmonter la crise. Une histoire de roseau. Et surtout "Le pouvoir des fables" : Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.

Il faut prendre un autre tour. Telle est la leçon que m'a donnée Alexiane.

Et puis il y eut Boris B. On m'avait dit de le tenir à l'œil. Un enfant déjà gâté par la vie, un jeune prétentieux, qui croit en savoir plus long que les professeurs... En classe, Boris fondait son grand corps dans la masse. Il glissait ses 1,90m sur la chaise d'écolier et sa tête ne dépassait pas. Une discrétion de bon aloi. Des interventions intelligentes, au bon moment. Des copies fines, avec un sens aigu de l'essentiel. Quand corriger devient dialoguer. Quand les gribouillis dans la marge deviennent des suggestions, des répliques, des questions. Boris a lu des livres que je n'ai pas lus, il connaît des mots charnus que je ne connais pas. Sa langue est vigoureuse, la sève y coule à flots,

vive. Je suis au bureau, la tête dans un livre. Il se penche vers moi pour me rendre sa copie et je croise son regard. Je me demande s'il se souvient de ce moment-là.

Quand ma mémoire fait l'appel, le nom de Boris ne manque pas.

Rachel B. est toute petite. Pour écrire au tableau elle se dresse sur la pointe des pieds. Avec elle, tout est facile. Elle écoute les conseils, les applique, devine ce à quoi vous n'avez pas même pensé. Vous proposez un document collaboratif à la trame lâche, elle en tisse la maille serrée. Vous lancez un projet d'écriture en forme d'obituaire, elle retrouve l'identité des morts dont vous n'avez pas encore prononcé le nom. Avec le groupe de l'atelier, vous allez au cimetière du Père-Lachaise et elle voit, gravée dans la pierre, la lettre que vous n'avez pas encore déchiffrée. Rachel n'a pas besoin de vous. Elle vous donne envie de passer le relais.

Et puis, tous les autres, Pierre, Victor, Martin, Anna, Clara, Sarah, Zelda, et Louise, et Lucile, et...

Mise à jour : février 2019

➤ **Stéphanie RUBIO, « Ce qu'on apprend par la pratique artistique »**

Mohamed apprend le courage

Enseignante en Arts plastiques, j'avais ce jour-là donné à faire à mes élèves de sixième un exercice à la Peinture.

Ils devaient, par des mélanges, trouver des couleurs.

Mohamed m'avait été présenté comme un élève en grandes difficultés relevant de la SEGPA. J'avais effectivement remarqué qu'il avait beaucoup de mal à faire un travail abouti et propre, à prendre la parole et à se faire confiance.

J'essayais de l'aider individuellement pour qu'il arrive à finir mais il n'y parvint pas ou avec un résultat assez médiocre.

J'étais assez embêtée face à cet échec d'autant que l'élève semblait très impliqué et investi dans le travail.

En fin d'heure, j'ai demandé à l'ensemble de la classe ce qu'ils avaient appris lors de cette séquence.

Mohamed a levé la main à ma grande surprise et m'a dit : " J'ai appris qu'il fallait faire de la peinture plus courageusement ! "

Cette phrase m'a marquée venant d'un élève que je croyais en échec alors qu'il venait d'apprendre le courage.

Je réalisais à quel point ce qu'il avait appris à travers cette pratique artistique était important.

A partir de ce moment-là, j'ai pris conscience qu'on pouvait apprendre bien d'autres choses que la technique picturale à nos élèves.

Un autre élève, qui avait peu de confiance en lui, m'a dit un jour : " Je me sens comme un peintre ! " avec les yeux brillants.

Cette fois-là aussi j'étais heureuse d'avoir contribué à lui procurer cette fierté et qu'il se soit dit que lui aussi pouvait s'imaginer l'être.

Mise à jour : février 2019.

➤ **Suzanne BULTHEEL, « Le temps de la responsabilité »**

Quelques expériences fondatrices nourrissent mes missions d'Inspectrice en charge de l'Information et de l'orientation.

Au début de ma carrière de Conseillère d'Orientation Psychologue, j'ai rencontré une famille dont le père, veuf, était venu me voir en compagnie de son fils, élève de 3ème, puis de sa fille lycéenne. J'ai alors organisé plusieurs rendez-vous à intervalles réguliers, quitte à voir chacun moins longtemps. Et cette expérience positive m'a appris l'intérêt du suivi, du travail de longue haleine avec les jeunes et leur famille. Je n'oublie pas, depuis, que le temps de la maturation est indispensable. Il l'est non seulement pour le professionnel qui régulièrement fait des liens et enrichit sa connaissance de la situation tout en développant un éventail de possibles, mais également pour l'élève qui progressivement élabore et étaye son projet.

Peu après, alors que j'interviens seule dans une classe de lycée, je suis dérangée par un bruit venu de l'extérieur. Je sors de la salle et constate qu'un élève est en train de chahuter dans le couloir. Je lui fais une remarque et, en réponse, reçoit des insultes. Je préviens immédiatement le CPE puis le proviseur : l'élève est sanctionné. Nous découvrons ensuite qu'il faisait chanter deux enseignants.

Convoquée, sa mère l'a d'abord défendu puis a pleuré et remercié la direction. Son fils s'est mis au travail et a eu son bac. Je retiens de cette expérience qu'il est indispensable de parler, de refuser de se taire, que les jeunes ont besoin de l'autorité des adultes pour marquer des limites et de cette manière manifester de l'intérêt à leur égard. Les éducateurs ont le devoir d'intervenir, partout, il en va de leur responsabilité sociale. Être attentif à chacun, poser un cadre éducatif est vital pour notre collectivité qui a la responsabilité de sa jeunesse.

Plus récemment, j'ai été sollicitée comme inspectrice pour étudier une situation délicate. J'ai souhaité rencontrer un lycéen que l'on ne parvenait pas à affecter dans un établissement. Sa violence lui avait fermé des portes. Après entretien, j'ai obtenu qu'il soit inscrit dans un lycée, malgré les réticences du proviseur. Deux ans plus tard, je reçois un appel du jeune homme qui me remercie : après avoir décroché son bac pro, il avait été employé par le Conseil régional. Outre le plaisir éprouvé, cet échange m'a rappelé la nécessité de la rencontre et de la confiance, principes qui doivent guider même les cadres de l'orientation chargés de réguler des flux d'élèves et de raisonner en termes de chiffres et de cohortes. C'est dans ces situations que l'on entre en dialogue avec l'élève et devient apte à se laisser déstabiliser par ce qu'il est et par son devenir, qui s'avère souvent bien différent de toute prévision, de toute prédiction.

Tel est finalement le sens authentique de l'accompagnement patient et régulier assumé par le pédagogue et l'éducateur, attentif aux jeunes qui lui sont confiés. Il accepte de ne pas tout savoir et se positionne également en observateur généreux, créatif, curieux et à l'écoute, apprenant des élèves tout autant, si ce n'est plus, qu'il ne leur apprend.

Propos recueillis par Frédéric Miquel.

Mise à jour : février 2019.

➤ **Enquête auprès de 15 enseignants (professeurs des écoles et professeurs de lettres) et de 2 formateurs**

Les élèves sont nos premiers formateurs.

Enquête « Ces élèves (qui) nous élèvent » - 15 enseignants (professeurs des écoles et professeurs de lettres) et leurs 2 formateurs (professeur de lettres et CPC) à l'occasion d'un stage de cycle 3 dans le REP+ Eugène Vigne de Beaucaire (Gard) - 15 février 2019.

Précisons d'abord que, si des élèves nous élèvent, d'autres nous usent...

Cependant, ils peuvent aussi améliorer notre culture. « Le brassage de différentes populations a permis une vision diversifiée de ces élèves et un enrichissement culturel. » Afin de les faire progresser, nous sommes amenés à enrichir nos connaissances, par exemple sur le sens et l'histoire des mots en lien avec le vocabulaire des langues maternelles de chacun. Quelques-uns ont une telle curiosité intellectuelle que, « tout professeur que je suis, il me faut moi aussi travailler pour être au niveau qu'ils me demandent. »

Les jeunes contribuent à notre évolution. « Les premiers formateurs sont nos élèves. » « J'ai toujours progressé professionnellement en regardant les élèves et en étant attentive à leurs regards. » Cet échange visuel permet de savoir où ils en sont et incite à tenter des expériences : la formation entre pairs, quand un élève va donner des explications à un autre, la limitation de la parole professorale, la diversification des activités... C'est ainsi que pour mettre en œuvre une pédagogie en îlots, « j'ai observé attentivement mes élèves lors des temps de travail dédiés en classe et j'ai progressé, jour après jour, à la lumière de leurs remarques, erreurs, progrès. » Les élèves « sont aussi porteurs d'idées nouvelles auxquelles nous n'aurions pas pensé nous-mêmes. » Ils « nous poussent à nous questionner, nous former en dehors de la classe par des recherches afin de mettre en place un enseignement adapté. Au final, cela aura une incidence sur notre vision globale de la gestion de la classe au niveau pédagogique. » Un élève voudrait que tous ses professeurs, à l'instar de celui de latin, ne retiennent que les notes révélant son niveau réel en bout d'apprentissage, après erreurs et re-travail : « C'est le début pour moi de l'enseignement par compétences qui me fait lire des tonnes de publications sur le sujet, me donne une nouvelle respiration en tant qu'enseignante et m'oblige à remettre l'élève au centre de mon métier. »

La résistance de la classe modifie notre pédagogie. « Les élèves nous élèvent lorsqu'ils remettent en question nos pratiques habituelles et nous poussent de plus en plus à les diversifier. » Leurs réactions et difficultés « nous permettent de voir les choses sous un angle différent » et de « chercher des solutions adaptées aux problèmes. » Une enseignante habituée au cycle 3 se trouve désarmée face à une classe de maternelle : « Alors je me suis mise à les écouter, à travailler à leur rythme, à changer ma pratique de classe pour être plus proche de leurs besoins. Cette bienveillance m'a fait du bien et à eux aussi. » Il s'agit aussi des élèves à besoins spécifiques - EANA, dyslexiques, non lecteurs, précoces - qui nous « bousculent par leur singularité », comme on les bouscule aussi. « Aujourd'hui, c'est R. qui m'interpelle. Comment le mettre au travail ? Comment le faire progresser ? Où est son point d'accroche ? » Une adolescente défavorisée arrivant dans une classe privilégiée oblige le professeur des écoles à réfléchir au moyen d'« accéder à elle pour lui

donner envie de s'intégrer et de progresser » : elle se montre particulièrement engagée lors d'une séquence créative mêlant danse et écriture, que l'enseignant va ultérieurement renouveler. C'est encore le cas de réactions parfois déstabilisantes, tels ces propos d'un garçon qui affirme que le mot « professeur » est un pronom puisqu'il est mis à la place du vrai nom de l'enseignant. Cette démarche inattendue est d'une certaine manière correcte mais grammaticalement fautive. Il en va de même pour des élèves peu autonomes qu'il a fallu « placer au centre des apprentissages » pour élaborer des projets adéquats. Les écrits des élèves sont à ce titre une source précieuse d'informations. Finalement, ces « prises de risque et tâtonnements sont nécessaires pour l'enrichissement professionnel. »

Et « s'adapter, revoir sa pratique est juste une question de survie ! »

Ce questionnement concerne aussi l'attitude du professeur. « L'effet miroir des élèves est pour moi une source constante d'évolution personnelle et professionnelle. Cela me passionne et me déstabilise parfois. » Ainsi, la violence des élèves provoque d'abord insécurité et sentiment d'incompétence, avant de céder la place à une réflexion salutaire sur l'autorité, le calme, la patience, la confiance. Rabroué par une remarque du professeur, un élève est sorti du cours presque en larmes. La discussion qui a suivi a fait prendre conscience à l'adulte de la nécessité de maîtriser ses réactions et de l'importance de sa parole pour cet élève. Certains élèves, en particulier en REP+, nous poussent à mener une réflexion sur le plan humain. « Leurs problèmes sont le centre de mes conversations quotidiennes et je ne cesse de me demander comment les « aider » un peu, ne serait-ce qu'en leur témoignant de l'empathie. »

En réalité, l'élévation, qui n'est pas l'élevage-dressage, est foncièrement réciproque. « C'est se mettre à la portée de l'autre - ce qui suppose des concessions et des remises en cause - pour ensemble s'élever sur le plan relationnel et sur le plan des connaissances et des compétences [...] et avancer ensemble dans la même direction. » « Qu'ils soient performants ou non, perturbateurs ou non, je pense que chaque élève a quelque chose à nous apprendre autant que nous avons de choses à lui faire comprendre. » « Les élèves sont au centre des apprentissages mais aussi, par leur rôle d'acteurs des situations proposées, ils me permettent de faire évoluer chaque jour mes pratiques. » « Si les élèves ne m'élevaient pas, je ne ferais pas ce métier. »

Synthèse élaborée par Frédéric Miquel

Mise à jour : février 2019.

➤ **Philippe IBARS, « Des clous dans la bouche »**

C'est Frédéric, élève en difficulté, qui m'a montré qu'on devait s'appuyer sur les talents des jeunes pour mieux les aider.

Lorsque, assez jeune enseignant, j'ai eu le plaisir de faire partie d'une équipe pédagogique engagée dans un projet innovant pour des classes de quatrième et de troisième technologiques, j'ai beaucoup travaillé sur le « point de vue différent », celui qui permet de voir les élèves autrement. Ces élèves arrivaient en quatrième technologique comme dans une sorte de gare de triage, selon leur expression, par le train de l'échec avec ses différents wagons cabossés par les maths, le français, l'histoire-géo, etc. Nous avons donc décidé, c'était notre projet, de travailler non à partir des matières qui avaient pour eux le goût de l'échec mais à partir des capacités cognitives, en transdisciplinarité, avec des évaluations élaborées en équipe, et cela changeait beaucoup de choses. Grâce à cette expérience, j'ai évolué dans ma pratique avec les élèves des autres classes, de la CPPN aux BTS, et j'ai toujours cherché un autre point de vue, littéralement, pour mieux les appréhender et mieux les stimuler.

Mais à l'origine de cette envie de voir l'autre autrement et pas seulement comme un élève vite catalogué, il n'y avait pas que la théorie, les ressources documentaires sur la didactique. Il y a eu les élèves, simplement, ces jeunes qui font de nous des enseignants comme nos enfants ont fait de nous des parents.

J'avais alors en charge une classe de CPPN, classe « pré-professionnelle de niveau », constituée, bien sûr, d'élèves en grandes difficultés, en conflit avec l'autorité, en attente d'une orientation en apprentissage ou en 4e Technologique s'ils pouvaient encore supporter l'école. Ils arrivaient d'ailleurs encore plus « abîmés », dévalorisés, désabusés, plus ou moins conscients que cette CPPN était comme une dernière chance. Mais nous avons bien travaillé avec eux, nous les avons regardés autrement en essayant toujours de mettre en avant la

réussite et de la leur faire éprouver, même si c'était parfois difficile. En orthographe, par exemple, je n'évaluais pas à partir des « fautes », mot en soi très connoté. J'indiquais le pourcentage de réussite. Mais ils demandaient souvent, au début : « combien ça fait sur vingt? » ou : « Qu'est-ce que je dis chez moi ? À la maison ils comprennent pas votre système... ». Je me suis vite rendu compte alors que je n'étais pas seul à évaluer mes élèves et que derrière moi, à travers les questions des parents, c'est toute la société qui s'acharnait à classer ses enfants par l'échec.

La réussite, c'était aussi le petit « truc » qu'ils savaient faire et pour lequel ils avaient sans le savoir développé des capacités, acquis des compétences qu'on pouvait alors exploiter dans les matières plus scolaires. Comment aider Frédéric qui ne tenait pas en place sur sa chaise à mieux se structurer, à mieux organiser son travail, à se calmer, se poser, écouter, prendre la parole ? C'est Frédéric lui-même qui m'a donné la réponse, et avec lui toute sa classe.

Frédéric aidait souvent son père artisan tapissier-décorateur. Il aimait ce travail, l'ambiance de l'atelier, les clients à conseiller, et il savait qu'il savait faire... mais le père voulait que son fils soit

mieux armé que lui pour prendre la relève et faire progresser la petite entreprise. « Si on est que manuel, on va pas loin, tout est trop compliqué maintenant, il faut un bon niveau, meilleur que le mien en tous cas, moi j'ai pas été à l'école, et sans ça on coule vite aujourd'hui ». C'est ce qu'il m'avait expliqué lorsque j'étais allé le voir pour lui demander si la classe de son fils pouvait venir visiter son atelier, espace assez vaste pour nous car il comprenait un salon d'exposition de canapés, de fauteuils faits maison ou de tissus d'ameublement.

Belle visite, un métier original, inconnu pour la plupart des élèves, et Frédéric si fier de retrouver ce lieu dans lequel il apprenait consciencieusement tant de choses. C'est fou comme sorti du cadre de la classe, beaucoup de choses peuvent changer. Dans le film *Le cercle des poètes disparus*, de Peter Weir, le professeur, interprété par Robin Williams, demande à ses élèves de monter sur son bureau pour changer leur point de vue, voir la vie autrement. Mes collègues et moi sortions la classe hors de la classe de temps en temps, à défaut de grimper sur les tables !

Le père de Frédéric nous a fait une démonstration de son métier. Il s'était mis en tailleur ou en tapissier, pour le coup, la tête à hauteur de l'assise d'un fauteuil Louis XVI qu'il restaurait. À un moment, devant les élèves médusés, il a mis des clous dans sa bouche, des semences de tapissier de dimensions différentes. Pendant que de sa main gauche il tendait le tissu à fixer sur le cadre du fauteuil, avec sa main droite il approchait de sa bouche entr'ouverte la tête aimantée de son marteau, le « ramponeau » avait-il précisé, tête sur laquelle comme par magie se déposait une autre tête, celle d'une semence qui était en une fraction de seconde clouée au bon endroit. Et cela allait très vite, et les clous qui sortaient de la bouche allaient, suivant leur taille, dans un endroit ou dans un autre du cadre à tapisser. C'était impressionnant. Et les questions ont ensuite fusé, et le père de Frédéric nous a expliqué qu'il avait l'habitude d'avoir des clous dans la bouche, qu'avec sa langue il les rangeait différemment selon leur taille et qu'il lui arrivait de les y oublier pendant le déjeuner ! Mais jamais il n'en avait avalé ! Et bien sûr quelqu'un a posé la question à Frédéric : « Et toi Frédo, tu sais le faire ce truc de ouf ? »

Et Frédéric s'est assis en tailleur — ou en tapissier — à la place de son père. Puis il a mis des clous dans sa bouche et a cloué moins vite mais très précisément le tissu de velours sur une partie du cadre. Et nous étions émus, nous, élèves, père et professeur, devant cet art, cette maîtrise, cette « compétence » dirait-on dans les référentiels assommants. Et Frédéric a eu son petit quart d'heure « warholien » comme beaucoup d'autres camarades par la suite et pour d'autres raisons... En cours, quelque peu « renarcissisé », il a fini par mieux s'appliquer, il a osé prendre la parole car il se savait écouté, il avait bien compris que le regard posé sur lui l'était désormais sur toute sa personne et pas seulement sur l'élève à la peine dans telle ou telle matière.

C'est ainsi que grâce à Frédéric et à d'autres, pour des raisons similaires, je me suis imposé de chercher et de trouver souvent derrière mes élèves non pas les tapissiers mais, de mémoire, les musiciens, l'acrobate, la passionnée de danse folklorique, la cavalière, le judoka, le champion de canoë, de vélo, les cuisiniers, les spécialistes de cupcakes, les dessinateurs, les modélistes, les poètes, les graffeurs, les rappeurs, les slameurs...

Comment cet élève qu'on n'entend jamais, caché derrière sa frange, complètement inhibé, peut-il avec sa guitare électrique nous faire littéralement planer sur des riffs et des solos de Muse ? Et qu'est-ce qu'on fait de cela ? Mais on s'appuie sur cela ! on demande à l'élève de transférer ne serait-ce que les émotions ressenties quand on l'a applaudi, sur d'autres moments moins à son avantage ; on lui demande de se regarder en train de réussir, on l'invite aussi à comprendre que s'il a été capable de se plier à des règles, de jeu ou de syntaxe, d'assimiler des codes, des gestes complexes, des attitudes devant d'autres personnes, de se produire devant les autres, il peut alors s'appuyer sur ces expériences vécues, bien réelles, il peut se prendre pour modèle et c'est cela l'essentiel, en fin de compte, se prendre pour modèle, être son propre numéro un.

La confiance, l'image de soi, la motivation, le désir d'avancer et de se mettre soi-même en projet pourront ensuite se travailler, et c'est une autre histoire... pédagogique. Et il y a, c'est sûr, un Frédéric qui sommeille en chacune ou en chacun des jeunes qu'on côtoie tous les jours. Encore faut-il, pour le trouver et l'éveiller à la réussite, faire avec elle, avec lui, ce petit pas de côté.

Mise à jour : février 2019.

➤ **Asifa BERGON RAZACK, « De père inconnu »**

Quand le professeur et l'élève se reconnaissent en devenir et grandissent ensemble.

Elle s'appelait Candy F. J'étais une toute jeune professeure nommée dans un collège où les collègues avaient refusé le classement en ZEP pour ne pas faire fuir les bons élèves. Je me rappelle avoir souri en découvrant son nom sur la liste des élèves de 5ème que j'avais eue lors de la pré-rentrée. Candy... Ses parents avaient-ils pensé au sucre candi ? Avaient-ils voulu une enfant aussi douce et sucrée que les bonbons ou avaient-ils été marqués par le tube « Adieu, jolie Candy » ? Moi, c'était une autre chanson qui me venait à l'esprit ; je me surpris à fredonner cet air qui avait bercé mon enfance :

*Au pays de Candy
Comme dans tous les pays
On s'amuse, on pleure, on rit
Il y a des méchants et des gentils*

*Et pour sortir des moments difficiles
Avoir des amis, c'est très utile
Un peu d'astuce, d'espèglerie
C'est la vie de Candy*

Candy-Neige, un personnage de dessin animé japonais, une orpheline exubérante au grand cœur qui surmonte les épreuves avec force et courage. Cette héroïne m'avait marquée comme d'autres de ma génération. Déjà je remerciais cette élève de cette plongée intérieure, douce et régressive. Je ne fus pas déçue en la découvrant : les cheveux clairs comme le personnage, Candy F. était désireuse de bien réussir son année de 5ème. Un peu gauche, discrète sans être effacée, elle écoutait beaucoup et participait de temps en temps. Elle ne restait pas particulièrement à discuter avec moi à la fin des cours comme d'autres élèves pouvaient le faire. On devinait sa fantaisie et son caractère affirmés derrière les mots qu'elle calligraphiait de son encre turquoise ou mauve.

Je prenais plaisir à expérimenter mes barèmes de correction avec les élèves qui appréciaient mes annotations, mes + et mes - pour les points positifs et négatifs de leurs copies. Ils me pardonnaient ma lenteur de correction et la comparaient avec leurs auto-évaluations en examinant scrupuleusement les critères qu'ils avaient parfois élaborés avec moi lors des séances de préparation. Candy anticipait mes attentes, prévenait les obstacles, comprenait des quintessences insoupçonnées pour moi ; elle me donnait et restituait le meilleur de la pédagogie. Je me sentais obligée d'être à la hauteur de sa compréhension fine des sujets ; elle et moi étions engagées dans une émulation pédagogique et didactique. Je me rappelle lui avoir mis un 13/20, avec appréhension, pour une de ses rédactions puis avoir éprouvé du soulagement en découvrant la note qu'elle s'était attribuée avec les critères qu'elle estimait avoir mal respectés. J'apprenais avec les élèves, avec elle, l'humilité et le décentrement, en toute justesse et finesse.

Je l'ai eue trois ans d'affilée. En 3ème, alors que je lui proposais de changer de classe pour avoir un autre professeur de français, elle me répondit : « moi, ça me plaît de grandir avec vous ! » Du haut de mes 1m43, sa répartie m'avait bien fait rire !

C'est en ce début d'année qu'elle m'écrivit sur sa fiche de renseignements, dans la case « profession des parents » : père inconnu. Ce fut un véritable choc pour moi, jamais je ne m'étais retrouvée dans cette situation, confrontée à ces deux mots implacables : elle n'avait pas laissé un blanc ni mis un trait comme le font d'autres élèves, elle avait écrit père inconnu et avec un sourire, elle m'avait tendu la feuille en me regardant droit dans les yeux. L'instant de ce regard, nous avons échangé et partagé cet indicible de l'identité. Je ne sais pas pourquoi cela m'a tant bouleversée, pourquoi le souvenir m'émeut toujours aujourd'hui. On ne soupçonne pas ce que les bons élèves peuvent traverser de périls et d'épreuves. Si les élèves en difficulté retiennent notre attention avec fracas et fureur, il est des douleurs qui se taisent dans l'éclat des belles lettres et le mauve des notes turquoise.

J'ai été la seule destinataire de ces mots, je le sais, les autres collègues n'en ont jamais eu connaissance. Je n'ai pas interrogé Candy à la fin du cours, peut-être aurais-je dû le faire, elle n'est pas restée non plus pour me parler. Mais avec ces deux mots, elle m'avait distinguée de mes pairs, de mon père, professeur reconnu dans ce même collège où par les hasards de l'éducation nationale je m'étais retrouvée, un professeur craint et respecté, à l'autorité aussi redoutable que cinglante. Candy avait vu et reconnu en moi un miroir de l'être, pour se considérer et se reconnaître, pour draper ses sentiments d'un devenir possible.

J'avais grandi d'un coup : l'enseignement n'était plus seulement ce que je croyais, ce que j'avais appris : la transmission de connaissances dans une joyeuse et exigeante émulation avec les élèves. Non, c'était et c'est aussi une relation singulièrement ténue et précieuse de co-naissance sensible où les élèves nous font parfois un don avec une dignité farouche et silencieuse. Tuteurs de leur devenir, nous cheminons et nous nous élevons ensemble, ancrés dans les racines du sensible, mais toujours avec cette mise à distance respectueuse.

J'ai revu quelques années plus tard Candy au lycée de Creil où j'avais été mutée : elle avait retrouvé ma trace ; elle était heureuse de me parler de ses projets d'avenir, de me présenter son fiancé, un éducateur dégingandé qui ne comprenait pas trop le fil amusé de notre conversation. Décidément, dans l'humour, Candy et moi avons bien grandi !

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Viviane YOUNG, « Atmosphère agitée »**

Un souvenir de mes premières années d'enseignement qui a déterminé les valeurs pédagogiques de ma carrière.

L'atmosphère était agitée, une légère surexcitation mêlée à des relents d'inquiétude. La salle, très spacieuse, se remplissait, tables en carré. Nous allions commencer.

J'étais dans ma troisième ou quatrième année complète d'enseignement. Entrée comme maitresse auxiliaire dans une profession qui se développait sans formation, et en limitant les places au CAPES, j'avais réussi vaille que vaille à passer le cap de la première année et demie : insomnie ; épreuve de force quotidienne pour faire face, en lycée technique, à ces jeunes hommes machistes et prosaïques ; surmonter le niveau sonore, j'y ai laissé ma voix et appris à parler très doucement. Nous étions un groupe de jeunes profs, passionnés déjà par notre métier. Nous étions prêts à innover pour porter au plus haut des élèves dont le destin était tout tracé dans le secteur du transport prêt à les embaucher, et le plus souvent leur donner la suite d'un père qui avait monté son entreprise sur le tas, sans aucune formation ni diplôme. Mais l'époque changeait. Il en fallait, maintenant, des diplômes pour prétendre diriger une entreprise. Pas pour apprendre le métier, déjà dans la peau, mais pour ce supplément qu'il leur fallait bien acquérir, pour le bac, mais qu'ils refusaient des quatre fers. Et le français pour eux était bien la troisième roue de la charrette...

Et nous avons eu l'idée, en équipe pédagogique, de changer le déroulement des conseils de classe, ce prétoire à la parole fort inégale. Une très grande salle servait d'espace multiple pour les cours théoriques du domaine administratif. Elle offrait un cadre privilégié pour ce nouveau type de conseil dont nous rêvions. Nous y avons réfléchi avec les élèves, avons eu l'autorisation de la hiérarchie, et les conseils de classe globaux y ont pris place. Globaux, car ils réunissaient, autour des tables en carré, tous les élèves et tous les professeurs, pas uniquement l'équipe pédagogique, les délégués et l'élève concerné comme ce serait la règle plus tard. Nous étions au tout début des années quatre-vingts, la communauté enseignante était divisée sur la question, mais les équipes qui le voulaient pouvaient expérimenter des modes de fonctionnement parallèles sans trop de difficultés.

Une séance a marqué ma carrière à jamais, elle a déterminé mon chemin et ancré mes valeurs. Je ne me souviens plus si les élèves et les professeurs étaient mélangés ou séparés, je ne pourrais le dire, mais j'ai bien l'impression que cela n'avait pas d'importance. Le conseil avançait, avec l'appréciation de chacun·e de nous sur le travail, les chances de réussite dans la classe supérieure et à l'examen final, et pour finir l'avis de passage de chaque élève - des garçons uniquement. Le tour vient à un jeune homme, trapu, une trogne, jovial mais fort en gueule. Et d'une orthographe à désespérer de la République ! Qu'avait-il fait de ces années d'école pour en arriver à un tel niveau de défaillance ? Niveau qui me semblait, jeune professeure enflammée, incompatible avec toute réussite d'études et toute réussite dans la société. Je l'ai fait savoir, mes collègues n'étaient pas étonné·e·s, il était bon dans le domaine professionnel mais toutes et tous avaient bien repéré ces lacunes, sans savoir si elles étaient rédhibitoires pour l'avenir du jeune homme. Mon ton, de passionné devint péremptoire, il n'était pas possible qu'il passe dans la classe supérieure, il ne réussirait jamais dans la vie avec une telle orthographe !

Je n'ai pas de souvenir précis de la réaction des collègues à ma diatribe, ils n'ont probablement pas eu le temps ni les mots. Car la classe m'est tombée dessus, à grand renfort d'arguments. Ils savaient bien que leur copain avait du mal avec l'orthographe, ils comprenaient bien l'importance du français - ceux qui, habiles en tout cas, avaient pris la parole, pas sûr que tous aient partagé cet avis... - mais que ce n'était pas pour autant qu'il ne réussirait pas dans la vie, que j'allais trop loin, qu'il avait la vie devant lui, qu'il avait le temps de progresser, même en orthographe, peut-être après l'école. Je suis restée ébahie, mes collègues m'ont soutenue mais sans contredire les élèves, j'ai accepté de changer d'avis. Le lendemain, j'ai longuement débattu avec la classe, nous avons reparlé des mots durs que j'avais eus, dont je me suis excusée, défaut de jeunesse. Nous avons parlé de l'avenir, du rôle de la langue et de la lecture dans leur vie future.

Le jeune homme a obtenu son diplôme, il est devenu un brillant chef d'entreprise, son orthographe n'est peut-être pas devenue parfaite, mais il a fait avec, comme tant d'autres.

Et j'ai conservé ce souvenir en mémoire. Je me suis gardée des jugements péremptaires, après cette scène. J'ai cru en l'avenir de mes élèves et à leur possibilité de progresser, dans le temps de l'école ou après. J'ai pratiqué le débat, l'écoute, la mise en confiance. J'étais entrée, grâce à cette classe, et aux modalités pédagogiques que nous avons mises en place, dans la confiance sans exceptions en l'éducabilité.

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Marc WETZEL, « Élevants élèves ? »**

Y a-t-il des vertus propres à l'élève qui nourriraient le maître ?

Mes élèves m'ont-ils donc élevé ? J'estime résolument que non, et, d'ailleurs, je m'en réjouis (pour eux, comme pour moi). Je ne cède pas à ce verdict négatif par refus de la démagogie (elle fut mon péché mignon), mais parce qu'ayant enseigné la philo pendant trente-sept ans, j'en tire ceci :

D'abord, bien sûr, un disciple ne peut en aucun cas élever son maître, puisqu'un guide surpassé ne serait plus guide du tout. Et pas davantage un serviteur, puisque l'obéissance loyale n'est pas faite pour éclairer son bénéficiaire. Mais justement, j'ai été un maître sans disciples ni serviteurs ; d'une part trop désorienté moi-même pour guider quiconque. D'autre part disposant de trop peu d'autorité pour donner la moindre part du début de l'idée à quelqu'un de s'y soumettre.

Mais j'ai bien eu des élèves (par milliers), et la question que je me pose est donc plutôt celle-ci : y a-t-il des vertus propres aux élèves comme tels, susceptibles de m'avoir impressionné, favorablement ébahi, bref : enseigné quelque chose de l'existence ou de la condition humaine ? Car seules des vertus peuvent « élever » celui qui en est témoin, et je cherche quelles vertus propres à l'élève, à l'apprenant, à l'enseigné, pourraient bien avoir, comme telles, l'exemplarité prégnante et contagieuse.

Un élève, on le sait, remplit assez sa fonction quand il résiste aux trois grandes (et constantes) tentations du chahut, de la triche et de la frime. Je laisse l'absentéisme, qui écarte de lui-même le problème qu'il pose. Y a-t-il, dans ces trois grands efforts (les élèves que nous avons été en savent l'aride prix et la fade saveur), manifestation d'un art d'être élève, susceptible d'éveiller en retour, chez le maître, - en plus de la triviale gratitude ou du lâche soulagement d'être à peu près épargné de ces libres fléaux - des idées ou des sentiments qui, comme tels, le feraient grandir ? Non. La discipline que (dans mon cas par miracle) l'on récolte est sans grand mérite ni originalité. Quand les élèves, globalement, me toléraient, restaient assis malgré l'ennui, ne contestaient pas trop la notation arbitraire, modéraient - même pour les travées voisines - leurs caresses ou grivoiseries furtives, ne falsifiaient pas trop ouvertement leurs mots d'excuse, et voulaient bien ne s'insulter qu'à voix basse, me donnaient-ils par-là occasion de les admirer ? Non.

Je n'ai eu aucun mal, par ailleurs, à saluer et louer nombre de mes élèves (j'aime admirer, car tout meilleur inespéré m'est, d'où qu'il vienne, un pur présent), mais - voilà le fait - pas, bien sûr, comme élèves. Celles et ceux qui m'ont impressionné par leur talent, leur utile assurance, leur singulière virtuosité, leur tranchante intelligence, leur magnifique esprit, leur extra-lucide générosité, l'ont fait, bien sûr, comme jeunes humains, non du tout comme élèves. Pour dire les choses comme elles sont, les élèves poètes, artistes, logiciens, spéculatifs, érudits, spirituels etc. le sont toujours par ailleurs, par-dessus le marché, et ils deviennent aussitôt des égaux, des sortes d'aventuriers complices, des collègues d'absolu. Comme tels, on ne pourrait plus les juger, les noter. On aurait honte de notre estrade.

On admire donc bien plutôt en eux la personne qui résiste à son statut d'élève, qui sait ne pas seulement se développer en équipe et cadence.

En cherchant bien, pourtant, un bémol vient, qui réhabilite la sorte de bien interhumain que nous peut faire un élève, et pourrait permettre que, sérieusement, le développement socio-culturel d'autrui nous instruisse et éclaire en retour.

D'abord, ici, la discipline enseignée : la philosophie. Son professeur reste, par principe, élève de la Raison (logico-conceptuelle), et voit bien (pour parler librement) que, comme tel, il ne l'élève guère en retour !

Dans une copie de philosophie, il y a, malheureusement, très peu d'erreurs, car, la vérité ne pouvant être établie, elle ne peut non plus être nettement manquée ou contrefaite. Ce qu'on y apprécie et note, ce n'est jamais une exactitude requise, mais quelque chose comme une prétention cohérente. La qualité centrale attendue (quasi-absente des copies de mathématiques ou physique ; à peine pertinente en économie ou histoire), c'est le courage intellectuel, c'est à dire la clarté dans ce qu'on ose comprendre, à la fois peur panique de sa propre sottise et sang-froid dans la découverte du pensable. Ce qui peut (et même doit) toucher et instruire dans une copie (philosophique) d'élève, c'est la vaillance de sa raison, car l'universalité et la nécessité, toujours délicatement et périlleusement visées dans le discours philosophique (comme dans le mathématique) sont, au contraire cette fois des mathématiques, accompagnées ici de responsabilité : toute idée philosophique doit assumer sa présumable généralisation à la condition humaine (l'universel y est en situation), et justifier la contrainte rationnelle ainsi exercée sur la vie (l'esprit y est comptable de la nécessité que même ses simples hypothèses déroulent). Le courage intellectuel est ainsi, dès qu'un élève en philosophie ose une interprétation ou une objection, ce qu'un jeune usage de la raison peut changer au destin général d'elle. Cela requiert de lire toute copie comme on lirait Aristote ou Leibniz, car ici le génie seul compte, et il peut, même infime, se glisser partout : une extraordinaire attention s'impose, car la raison ne se développe que par ce que ses libres usagers font inexplicablement d'elle. Tout ce que peut faire le « maître », c'est donc tenter de susciter devant Platon, Pascal ou Hegel ce courage intellectuel qu'il fait deviner avoir été en eux.

Chaque jour de rentrée, ainsi, mes mêmes cocasses (et fastidieuses) petites questions - pour constituer les fiches d'élèves - « Qu'attend de vous votre meilleur ami » ?, « Le sens de la vie est-il l'amour pour ce qui vient après nous » ? (M.Conche), « Où est-on quand on pense » ?, « Si l'on désire toujours vivre, veut-on pour autant vivre toujours » ? (F.Wolff)... signifiaient une seule chose : Aidez-moi ; sondez toutes vos ressources d'objectivité, car nous en aurons besoin ; le tout-venant de votre esprit n'importera pas plus ici que celui du mien. Élevons-nous, en cette magnifique occasion annuelle de n'avoir ensemble qu'à penser.

Il y a, en réalité, dans l'élève d'un cours de philosophie (hors le courage de l'intelligence), deux autres qualités capables d'émouvoir, nourrir et édifier en retour son maître : ce sont la confiance et l'humour.

L'élève fait en effet confiance dès qu'il constate que même un maître humainement médiocre a pu survivre à la vertigineuse profondeur des penseurs qu'il enseigne. Qu'on puisse, de Wittgenstein ou Heidegger, se montrer, devant tous, cette sorte de rescapé souriant (comme le prof de maths aura benoîtement survécu à Euler ou Cantor), cela inspire confiance (au sens où l'élève veut bien, à ce signe, croire l'infini en quelque façon vivable), et le maître en est, en retour, non pas certes flatté, mais conforté et contenté, car c'est en ami de la raison resté à peu près debout dans son combat qu'il est heureux de véridiquement apparaître.

L'humour de l'élève enfin est, même incisif et peu parable, l'enivrante et pure gratification du maître. L'un d'eux, un jour : « On écoute en cours, m'sieur, bien plus ce que vous devriez dire que ce que vous dites ; vos corrections devraient faire de même en nous lisant ! ». Une autre, devant mon incongru bégaiement : « Avec vous, Démosthène a choisi en bouche les meilleurs cailloux : les concepts ». Un élève qui arrivait régulièrement en retard, et avait porté ce jour-là des talons ferrés, m'avait lancé : « J'ai enfin trouvé comment littéralement saboter votre cours » ! Un autre, commentant ma manie (claustrophobe) d'ouvrir les fenêtres : « Ne brassiez-vous donc pas déjà suffisamment d'air » ? Encore, face à ma remarquable placidité face à leurs excès : « Ça l'air de tellement s'attraper en vous entre Épictète et Épicure, Spinoza et Pascal, ou Comte et Kierkegaard, qu'il ne reste plus le moindre créneau d'énergie pour nous engueuler ! ». Et je n'oublierai jamais (pendant un de mes déprimants coups de mou théoriques) cette malicieuse confiance semi-publique à la deuxième rangée : « Bretzel cherche sur lui le bouton pour penser plus fort ».

L'humour, c'est l'esprit progressant infailliblement à cloche-pieds ; c'est l'inconnu aussi, élevant, par principe inattendue, sa voix. C'est le suffisant (et contagieux) décalage d'avec soi qui rétablit la raison au centre, et relance un jeu de la vie purifié d'autant.

Bien sûr, je n'ai pas seulement aimé la bravoure intellectuelle, la généreuse confiance et le prospère humour de mes élèves. J'ai aimé toute leur vie de pensée ; et m'en suis passionnément inspiré. Payé (grassement) pour organiser leurs rencontres avec Aristote, Thomas d'Aquin, Kant, Schopenhauer, Bergson et Serres, puisque - pur caméléon culturel - je ne sais être que ceux que je fais comprendre, j'ai pu, en tout cas, n'asservir personne : une propagande de toutes les couleurs n'en hisse aucune. Et Arlequin a adoré, je l'avoue, ses finautes ouailles.

Et voilà aussi l'occasion de remercier, bouleversé, les innombrables qui m'auront doublé en battant des mains.

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Suzanne JULLIARD AGIE, « Témoignage, année 56 : les sixièmes et la débutante »**

Ce qu'une classe de 6^e enseigna à une agrégée débutante dans l'allégresse de la poésie et le jeu des mots.

Au début de ma carrière d'enseignante, je fis une rencontre décisive. Elle m'a d'abord apporté la confirmation de ma vocation pour ce métier et surtout un état d'allégresse dans son exercice qui fut pour moi comme la promesse d'un avenir heureux avec mes élèves.

Cette rencontre, c'était celle d'une classe tout entière, et plus particulièrement de la personne qui l'incarnait à mes yeux : Hélène Billard.

« Ceci, comme dit le poète, se passait en des temps très anciens ». C'était à la rentrée d'octobre 1956 ; la directrice du lycée de jeunes filles de Reims où je venais d'être nommée, m'avait annoncé quelques jours plus tôt qu'elle me confiait le français en Sixième, Troisième, et Première.

Ancienne élève de l'ENS de Sèvres et jeune agrégée, j'avais une formation pédagogique sommaire, tout entière acquise durant le stage d'agrégation. Mais enseigner sous l'œil du professeur en titre, qui choisit les sujets, fixe les limites, et assure la discipline par sa seule présence, n'avait, je le pressentais, qu'un rapport lointain avec la réalité d'une classe lorsqu'on est seul maître à bord. J'arrivai dépourvue de la moindre méthode, mais prête à improviser, et sans trop d'inquiétude sur ce qui m'attendait.

Le premier jour, au premier matin, mes premières élèves se trouvaient rassemblées dans l'un des « wagons », c'est ainsi que l'on nommait, pour leur vague ressemblance avec notre mode de transport hebdomadaire, les préfabriqués posés au centre de la cour. Du mien allaient souvent fuser des rires, témoignage d'une joie partagée, qui, parvenant aux rames voisines, susciteraient l'envie de leurs occupants.

Après les présentations d'usage, je commençai par un poème. La mélancolie brumeuse des rentrées guidait mon choix ; je leur dictai ces vers d'Apollinaire :

*« Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
et son bœuf lentement dans le brouillard d'automne
qui cache les hameaux pauvres et vergogneux
et s'en allant là-bas le paysan chantonne
une chanson d'amour et d'infidélité
qui parle d'un anneau et d'un cœur que l'on brise
oh l'automne l'automne a fait mourir l'été
dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises »*

Cette dictée leur plut : pas de ponctuation, et une fois expliqué le bizarre « vergogneux », aucun problème de vocabulaire. Ensuite, je leur demandai d'écrire librement, durant quelques minutes, ce que ce poème leur inspirait, elles s'y appliquèrent.

Or le brouillard, la chanson et l'anneau brisé firent merveilles. Je fus stupéfaite du résultat. Les textes lus à haute voix étaient souvent sensibles, non conventionnels et pour certains joliment tournés.

Je me mis à chercher d'autres sujets de ce genre qui les inciteraient à écrire, et, à la vue de ce premier essai, ceux que je leur proposai ensuite furent souvent empruntés aux poètes ou inspirés par eux. Ainsi on pouvait lire sur le cahier de texte : « Dites les impressions d'un bateau ivre de liberté, perdu en mer sans équipage », ou, après la lecture en classe du poème de Moréas « Les Mains » - Tes mains semblent sorties d'une tapisserie... Tes mains aux doigts pâlis semblent des mains de sainte... -, « dites ce que certaines mains rappellent, ce qu'elles suggèrent, ce qu'elles expriment », ou encore après ces quelques lignes de Colette dans Les vrilles de la vigne - O dernier feu de l'année ! Le dernier, le plus beau ! Ta pivoine rose échevelée, emplît l'âtre d'une gerbe incessamment refleurée », « traduisez comme Colette cette magie du feu en décrivant les flammes à l'aide d'images ». Mais ce qui n'apparaissait pas dans ce registre officiel, c'était le contexte assez théâtral dans lequel s'inscrivait le sujet choisi.

La première fois que je leur annonçai un sujet de composition française, il y eut des soupirs d'inquiétude, puis, à l'énoncé, des exclamations de rejet. Un peu effrayée de ma propre audace, vaguement inquiète de n'avoir pas adapté mon choix à leur niveau, je battis en retraite et leur proposai de les aider en traçant des pistes, en donnant des exemples, en suggérant un plan. La classe acquiesça, soulagée. Je commençai donc à m'exécuter. Or, très vite éclatèrent des protestations : « Non, Madame, non ! Vous nous prenez nos idées ! » J'eus alors le sentiment que l'angoisse initiale était peut-être feinte, une sorte de marchandage pour obtenir un rabais auquel d'ailleurs elles avaient renoncé trop vite pour que je puisse prendre au sérieux leurs plaintes initiales. Une autre tentative me confirma dans cette impression. En somme mes élèves me proposaient implicitement un jeu. Je devais m'y prêter tandis qu'elles- mêmes endossaient leur rôle.

A partir de là, je respectai le rituel ainsi instauré. J'arrivais donc avec un sujet « Peut-être un peu trop difficile, je le crains » disais-je d'abord, en commençant ainsi par dramatiser, ce qui déclenchait le concert des gémissements, alors je renchéris : « Je me demande si je n'ai pas eu tort de choisir ce thème pour vous, il conviendrait mieux, je crois, à des cinquièmes ». Des lamentations (sincères mais majorées) s'en suivaient. Puis, sur le ton d'une décision courageuse, j'ajoutais : « Vous ne risquez rien en le prenant en dictée : vous me direz simplement ce que vous en pensez, et on peut y renoncer ». Acquiescement, la curiosité l'emportant déjà sur le rejet initial. Je dictais. C'était alors un concert de protestations. « C'est trop dur, c'est impossible ! » A cet instant, avec une parfaite mauvaise foi, j'abondais dans leur sens : « Oui, il est vrai que, tel quel, pour vous, c'est à peu près infaisable, mais si je vous donne toutes les indications susceptibles de vous aider, ce sera peut-être différent ». Je commençais. Très vite, le calme revenait, un frémissement d'intérêt non feint parcourait la classe, et bientôt j'entendais de toutes parts : « Arrêtez, arrêtez, Madame ». Ainsi s'achevait notre petit mélodrame hebdomadaire.

Découvrir que l'enfance est joueuse et ritualiste, n'est pas d'une grande originalité, mais à cette époque-là, enseigner n'allait pas sans une certaine solennité, (ainsi je n'ai jamais tutoyé une élève, ni interpellé aucune d'entre elles par son seul prénom, et il ne me serait pas venu à l'idée de le faire).

Jouer avec ses élèves était donc, a priori, inconcevable. Mes professeurs, quelques années plus tôt, m'avaient donné l'exemple d'une gravité qui en imposait, et certains d'entre eux m'apparaissaient comme des modèles à imiter. Or ma classe de sixième m'avait amenée à jouer avec elle. Cela n'aurait été qu'une agréable concession à la facilité, s'il n'en était sorti plusieurs effets importants.

D'abord ce jeu avait fait, d'un simple groupe d'élèves, une classe, au sens le plus vrai du terme, c'est-à-dire des individus unis entre eux par une complicité de bon aloi. Tout professeur sait bien qu'il y a plusieurs manières d'enseigner, et qu'on ne parle pas de la même façon à quelques individus que passionne le sujet alors que les autres somnolent, et à une classe tout entière motivée, qui semble devenue une créature unique à têtes multiples. Le jeu avait fait l'unité. Cette unité était essentielle. C'était une leçon à ne jamais oublier.

Je constatai aussi qu'en suscitant cette tension autour des sujets choisis, on créait une majoration de l'enjeu, un climat d'émulation entre les élèves, et, au-delà des rivalités entre les personnes, une sorte d'effervescence intellectuelle. C'est ce qui guidait mon choix des sujets : on ne peut répondre négligemment à l'attente fervente de sa classe.

Les meilleurs devoirs lus durant le cours incitaient chaque élève à se surpasser. Je m'attachais aussi à mettre en valeur la moindre trouvaille dans les copies les moins réussies, afin que le plus grand nombre soit honoré et encouragé dans son élan, et ce ne fut pas sans résultat.

Ces compositions françaises en valaient la peine : j'étais sur le bateau de Pantagruel ! Je ramassais à pleines mains les dragées perlées qui tombaient des copies. Ainsi Hélène Billard, couchée sur la dune comme le poète l'été suivant, regardait le ciel, et disait ce qu'elle voyait en ces termes :

« Je contemple le nuage là-haut comme un nénuphar dans ce lac renversé ».

Dans une lettre, la même Hélène Billard me parle de ses lectures, en particulier celle des poètes, car à la fin de l'année l'une de mes amies, grande lectrice de ses compositions françaises, lui a offert une anthologie des poètes français. Elle y évoque le village où elle se trouve, et m'invite à déchiffrer son nom (Longwe) dans un poème en acrostiches !

Au milieu des années 50, on parlait beaucoup de Minou Drouet, cette petite fille dont un éditeur parisien venait d'éditer les poèmes. On soupçonnait sa mère d'en être largement l'auteur. Je me mis à croire à l'authenticité des poèmes, après avoir vu ce qu'écrivait Hélène Billard. Je ne peux mieux dire la qualité de ce qu'elle écrivait qu'en rapportant ceci: en salle des professeurs, après une première lecture où je souhaitais faire partager à quelques collègues mon admiration pour ce très jeune écrivain, ces dernières prirent l'habitude de m'en réclamer d'autres. Quand on sait le coefficient d'ennui qui grève a priori tout paquet de copies pour le professeur, on mesure mieux le caractère insolite de cette demande.

Hélène n'était pas la seule pépite de ce trésor, Danièle Wibot son amie, était presque son égale, moins poète, plus philosophe, une intelligence très vive : ses devoirs comme ceux d'Hélène étaient

régulièrement lus à haute voix, in extenso. Mon enthousiasme visible donnait des ailes à la classe, et je découvris aussi grâce à elles qu'il n'est rien qu'on ne puisse obtenir d'élèves qu'on a convaincues de leur supériorité. Elles ne pouvaient me décevoir et, en effet, ma confiance en elles ne faiblit jamais.

Je leur dis un jour que je voulais conserver de chacune d'entre elles au moins une page de composition française, celle que chacune jugerait la plus réussie. Toutes devaient et pouvaient participer à ce mémorial des sixièmes. Un cahier fut commencé, il comporte plusieurs devoirs recopiés, et s'il est resté inachevé, je possède cependant d'assez nombreuses traces de cette expérience fondatrice, de ces élèves jamais oubliées, la preuve que le souvenir très vif et très heureux que j'en ai gardé n'est pas embelli par la mémoire, et correspond à ce que j'ai vécu.

Je n'aurais plus jamais de sixièmes à l'avenir, et c'est sans doute mieux ainsi, d'autres classes viendraient, en particulier celles d'hypokhâgne, où je retrouverais la même allégresse à enseigner, mais aucune ne serait capable d'effacer la première classe.

J'allais par la suite me référer souvent à ses leçons. Jouer, théâtraliser le cours, établir une certaine complicité, mais toujours autour des textes, était la première règle apprise à leur contact. Ne pas douter de la capacité des élèves à aller toujours plus loin, à se surpasser, était le second commandement qu'elles m'avaient suggéré et que j'avais adopté. Tels étaient les acquis de cette première expérience.

S'y ajoutait une loi essentielle expérimentée à plusieurs reprises dès cette année-là, et que les suivantes vinrent confirmer : de même que « la fonction crée l'organe », l'attente passionnée des élèves décuple les forces du professeur. Maintes fois par la suite j'allais m'étonner de ce que les questions de mes élèves avaient tiré de moi ! C'était bien plus que je n'avais apporté à leur intention dans mes notes de cours. J'aurais pu leur avouer que je venais de leur dire plus que je ne savais, que j'avais trouvé en moi, fait naître de moi, suscitées par leurs questions, des ressources inconnues qui semblaient à peine m'appartenir.

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Anthony SEGURA, « Elevator's blues »**

D'un petit village du Gard à Montpellier, le trajet de ce qui m'a fait professeur engagé: le regard de mes élèves.

Dans mon petit village du Gard, on avait le Bourdieu facile. T'avais le père qui allait à l'usine du coin pour abreuver de bulles le monde entier à coup de Perrier ; t'avais la mère qui restait à la maison, trop contente de se lever aux aurores pour cuisiner huit repas d'avance et te faire reluire la piaule à coup de balai, de serpillère, de torchons et d'autres trucs pleins de franges dont t'as pas idée.

Pour beaucoup d'entre nous, s'agissait de bosser assez à l'école pour pas être un âne ; t'avais les vieux du village qui te le disaient quand tu les croisais sur le pont, assis sur des bancs qui avaient dû connaître leurs ancêtres.

Si t'étais pas un âne, c'était bien parce que tu comprends, tu devrais aller bosser à l'usine et te trouver ta place dans un petit pavillon de banlieue pas trop cher que ta nana elle pourrait nettoyer avec toutes ses franges. Et fallait pas être un âne pour bâtir tout ça, parce que faudrait aussi gérer les finances quand t'aurais des gamins.

Moi je crois que j'avais des rêves pleins la tête, mais l'usine de papa, elle me vendait pas du rêve. Dans mes livres, y avait des voyages et des aillleurs ; y'avait pas les fêtes du village et des papas et des mamans tout mornes. Moi c'était même pas que je voulais pas être un âne : c'est juste que je l'aimais, cette école. Mon papa, il rigolait quand arrivaient les grandes vacances, parce que j'étais le seul gosse du village qui se mettait à pleurer, et qui explorait de façon névrotique les prospectus de rentrée pour choisir mes affaires et ce, dès réception dudit dépliant publicitaire.

J'adorais me lever en classe quand mon professeur me demandait de lire ma rédac. Tu comprends, oui, c'est vrai, les autres me regardaient avec un air agressif. Pourquoi toujours lui ? Mais moi, tremblant, les mains moites, j'étais fier, parce que je devenais, le temps d'un instant, un de ces écrivains dont je bouffais littéralement les livres et que j'empruntais chaque semaine à la bibliothèque municipale.

Et puis y a eu le collège, mes profs de français, extraordinaires ; les rédactions, toujours ma passion ; toujours lues en classe, un exemple. Faut dire que je me foutais la pression pour fournir le texte le plus travaillé possible ; je lisais le sujet et mon premier but était de le détourner, de jouer avec les mots, de changer les règles du jeu pour exister. Exister grâce à ces foutus mots qui n'étaient pas ceux de la maison, ceux du village, ceux de l'écrasante loi des reproductions des schémas sociaux. Moi, j'y mettrai pas un pied dans leur usine ; je prendrai la bulle de Perrier pour m'envoler loin, très loin.

Puis y'a eu le théâtre ; comment avais-je fait jusque-là pour ne pas me dire que les mots que je couchais frénétiquement sur le papier, je pourrais les dérober à des auteurs pour les déguster sur scène, pour les offrir sur un plateau à un public avide de les entendre, de les comprendre, de les ressentir ?

Et puis les années lycée, les copains, le bac littéraire, le théâtre toujours, les premiers émois, les amourettes. La philo aussi. Les parents fiers, mais dépassés.

La fac, les fêtes, les semestres, les réussites.

Papa qui s'envole au paradis.

M'y voilà.

Je dois clôturer les chapitres qui ont fait de moi un brigand ; celui qui s'est échappé de sa ruralité ouvrière pour s'élever. Ernaux, nous nous sommes faits notre place, et nous aurons toujours le poids de la fuite en avant sur les épaules.

Mais nous nous envolons.

Nous voulons l'ouvrir de nouveau, la porte de l'ascenseur.

Premier étage.

1er septembre 2009

J'ai vingt-deux ans quand je fais ma première rentrée en tant que professeur de Lettres Modernes certifié, grade normal, premier échelon. J'ai toujours aimé cette litanie de termes que je m'amusais à scander en soirée au mec un peu éméché qui te répondait, la voix légèrement tremblotante :

« Ah t'es prof de français ? Tu sais j'fais plein de fautes quand je parle, fais pas attention, hein ! »

Et moi de répondre que je ne suis pas en service, et à me forcer à démontrer que je n'émettais pas de jugements de valeur à partir de trois mots échangés en soirée. J'ai arrêté avec le temps ; je me contente de dire que je suis prof, et de dévier le plus vite possible la conversation vers autre chose ; souvent son métier, à lui, le mec sympa qui pense revivre ses névroses enfantines parce que je suis un fonctionnaire de l'Etat.

Je marche sur les coursives de la cité scolaire Henri IV, à Béziers. J'ai le cœur qui bat à tout rompre. Je suis professeur. Ça y est. T'as la mère qui s'est déjà félicitée d'avoir un fils aussi incroyable ; c'est pas loin qu'elle ait publié une affiche dans tous les villages du coin pour l'annoncer.

Je me revois encore, fébrile, recevoir mes premières clés, mes premières craies.

J'arrive devant ma classe. Ma toute première classe. Vingt élèves de sixième. Tous les regards s'élèvent sur ce qui devait être, à l'époque, je m'en rends compte maintenant, une tête de poupon mal dégrossie.

Leurs regards se posent sur moi et je sens que c'est précisément là que je deviens professeur.

Ils me font professeur.

Ils m'élèvent à ce rang-là, par le simple pouvoir de leurs regards.

Ils rentrent un à un dans la classe. C'est parti.

Second étage.

Février 2019

Voilà dix ans que j'enseigne maintenant. Dix ans que je fais partie de la classe moyenne, et que je moyenne en classe. Les devoirs rendus à temps, le calme pendant le cours, l'exigence de l'élévation.

Troisième, quatrième, cinquième étages.

Mais au fond, qui élève qui ?

L'enfant du petit village du Gard est bien loin. J'ai appris à laisser mes problèmes de lutte des classes au placard. Ce qui était mon étendard n'est plus, tant les histoires que m'ont racontées les gosses m'ont hérissé le poil.

A l'abri des regards, dans les cellules intestines de la famille, les tragédies s'incarnent, les drames se jouent, le grand guignol roule tambour battant.

Je me rends compte que cette enfance que je revis parfois comme un Zola un peu décharné, teinté d'ennui et d'attentes d'un après, était parfois plus épargnée que je ne le pensais. Car si j'ai pu m'élever, c'est bien que mes parents, loin du monde de l'école, ont pu m'offrir une chambre. Une vraie chambre à moi, avec un bureau, sur lequel je pouvais poser des livres qu'ils pouvaient tout de même m'acheter, en se serrant un peu la ceinture.

Quand je parle avec les gosses, j'apprends qu'ils vivent parfois entassés à trois ou quatre dans des chambres de quelques mètres carrés dans lesquelles un bureau serait une place prise à un matelas, donc à un frère, une sœur. Un cousin qu'on héberge parfois, car ses parents sont encore plus pauvres, trop éloignés. Un matin, M. me dit qu'il n'a pas pu faire ses devoirs. Sa sœur avait fermé à clé l'unique chambre de la maison. Le père regarde le foot dans le salon, dans le canapé

dépliant dans lequel dorment les parents ; dégage M., laisse ton père regarder le foot. M. s'approche de la table de la cuisine, maman le chasse, elle doit faire la cuisine, elle doit faire le ménage. Dégage M. Il est déjà dix heures du soir. M. ne fera pas ses devoirs. M. se fera engueuler par ses profs. C'est pas grave ; il a l'habitude, M.

Ils ont l'habitude, tous les M., tous les gosses, de ne pas pouvoir les faire, leurs devoirs.

Et pourtant ils sont là, tous les jours. Les yeux un peu collés, les habits un peu sales, les espoirs un peu froissés. Mais ils sont là, les gosses, et chaque jour que je passe devant eux m'élève. Ce sont des espaces partagés de joie, de galères, de tensions. Il faut les canaliser les jeunes, mais ils ont des mots à inventer, des histoires plein la tête, pleines de colère oui, mais aussi d'amour, d'amitié, de lendemains qui chantent. Mes petites galères s'estompent ; ils me font la courte échelle pour être l'adulte, l'incarnation des limites, du cadre, de l'intellect, des sujets de réflexion en tout genre que je puise dans la littérature pour leur dire : « Hé, les gars, regardez ; il l'avait vécu, lui aussi, la différence. Le rejet. Il s'appelait Cyrano, elle s'appelait Antigone ; ils étaient des révoltés, ils étaient des abandonnés. Puisez. Puisez et devenez autres. » Voilà ce qu'on voudrait leur dire, aux gosses. Ce que je voudrais leur dire.

Dès lors que l'on comprend que c'est eux qui nous nourrissent de toute cette fougue, de toute cette violence, mais aussi de tous ces sourires, de toute cette fragilité, alors on comprend qu'ils sont cette énergie permanente qui remet en perspective ces personnages de fiction ; par leurs mots, leurs interprétations pleines d'incertitude, ils redonnent de la valeur à nos analyses trop universitaires, trop actanciennes, trop structuralistes, dénuées d'âme.

C'est par cette confrontation de nos regards raisonnés et de leur effervescence émotionnelle que naît la juste lecture.

Sixième, septième, huitième étages.

Alors où qu'il soit, ce foutu ascenseur social qu'on nous assène à tout bout de champ, on sait juste qu'on est tous montés dedans, et que là où l'on croit faire monter les autres à notre tour, on se trompe lourdement. C'est parce qu'on les pousse dans ces élévateurs qu'ils nous élèvent encore plus haut, eux, les élèves.

Neuvième, dixième étages.

Et que nous sommes encore loin de franchir le plafond de verre, et c'est tant mieux : s'ils continuent à nourrir notre passion pour l'enseignement, nous ne le connaissons jamais, l'elevator blues.

Tant qu'on les aimera, nos chers élèves, nul ne crèvera la petite bulle de Perrier, qui monte, qui monte, qui monte, imperturbable, haut, très haut dans le ciel...

Mise à jour : mars 2019.

➤ Enseignants Cité scolaire Comte de Foix, Andorre-la-Vieille (Principauté d'Andorre)

Témoignages d'une équipe enseignante bien élevée... par ses collégiens et lycéens.

Ces élèves qui nous élèvent..? « Outre la [figure rhétorique de] dérivation, qui nous amuse autant qu'elle nous interroge, cette question résonne en chacun de nous. »

On le voit, l'enseignement n'est pas seulement une transmission, c'est un échange, un partage de connaissances scolaires et d'expériences humaines : il est un lieu d'élévation réciproque et de confiance. Des élèves « nous redonnent aussi confiance en la nature humaine tant le métier peut parfois user nos enthousiasmes originaux. » Réciprocité ? Par exemple, le professeur conseille des ouvrages à ses élèves qui, à leur tour, peuvent lui faire découvrir de nouvelles lectures ou des versions modernisées de textes classiques. Ils nous font aussi bénéficier de leur personnalité : « Les élèves du lycée Comte de Foix me surprennent depuis que je suis arrivée en Andorre par leurs qualités humaines. La plupart d'entre eux sont profondément gentils, bons, enclins à faire le bien et à le susciter, capables, assez spontanément, de faire preuve de bienveillance, d'avoir le regard amusé et confiant sur soi et sur son travail. » Autant de qualités que le professeur n'a pas eu à leur enseigner. « Les élèves qui nous élèvent sont ceux-là même qui ne viennent pas consommer un savoir, juste apprendre pour réussir mais bien plutôt ceux qui nous remettent en question dans nos pratiques, ceux avec lesquels on construit des projets qui aboutissent car ils interagissent. » Il y a aussi ceux qui, en FLE, nous impressionnent quand ils fournissent des efforts considérables pour s'exprimer ; qui tirent des larmes au professeur lorsqu'ils jouent en 3^e une scène d'Antigone ; des élèves de Terminale théâtre dont le remarquable courage et l'espoir intense au moment d'affronter le public fascinent leur professeur. Ils sont admirables.

« Grâce à eux nous développons notre humanité ». D'abord une empathie pédagogique : « Dans les différentes séances de cours, les remarques de mes élèves m'amènent à me 'mettre à leur place', dans une position d'apprenant qui m'aide à construire mes cours. Cela me permet de réfléchir aux questions qu'ils seraient amenés à se poser. » Cette empathie nous permet de nous « tourner vers autrui », de nous ouvrir à la diversité qui fait reculer la timidité, de développer nos qualités d'écoute et de bienveillance, notre adaptabilité. Et c'est un « privilège d'assister à leur développement, leur épanouissement » ou d'être confidents de leur mal être. Ces évolutions affectent notre vie personnelle : « Ce contact avec les élèves m'a élevée humainement et m'a permis, dans la vie, d'aborder les autres autrement » et de les aider de façon plus efficace. La relation éducative nous grandit. L'affection et la reconnaissance des élèves nous font du bien et exhaussent la juste estime que nous avons de nous-mêmes. Leur gratitude nous comble. Ils nous offrent parfois de « reprendre confiance quand des situations pouvaient sembler compromises ».

Les situations problématiques sont potentiellement porteuses de métamorphoses salutaires. « Les élèves me permettent de me remettre en question tant au niveau professionnel que personnel. » « Les élèves nous obligent, par des questions souvent innocentes mais pas anodines, à nous interroger sur nos convictions, à porter un regard nouveau sur la langue ou sur certains textes. » Ils nous apprennent finalement à adapter les programmes ministériels et à trouver des stratégies pour tenir compte de l'évolution de la population scolaire, qui nous fait comprendre que ce qui pourrait

paraître évident et aisé ne l'est pas toujours... Lorsque des mutations ou des changements de niveaux d'enseignement font rencontrer des publics très différents (le grec en lycée, la communication en IUT, le français avec des collégiens catalanophones ou hispanophones), s'imposent « une adaptation, le recours à des méthodes nouvelles : les anciennes ne fonctionnent pas toujours. » Dans un contexte ultra-marin, un élève en situation de handicap inclus dans une classe ordinaire devient détonateur : « Le jeu des mutations m'a conduit à la Martinique, où l'utilisation irraisonnée de l'insecticide chlordécone semble avoir provoqué un taux d'autisme hors norme. Inclusion scolaire : Andréa est toujours le premier rangé, le seul qui sache me dire dans quelle salle nous avons cours, l'élève calme et silencieux qui dispose orthogonalement ses affaires dès qu'il est assis. Nous sommes habitués à ses regards comme à ses silences. Ses camarades savent quand l'approcher et quand le laisser tranquille, dans sa bulle protectrice. La classe est un modèle d'empathie, une leçon pour chacun d'entre nous. Nul besoin de cours d'EMC : leur sensibilité suffit. Ce matin, Andréa s'agite, respire fort et théâtralement, pleure, suffoque. Il griffe ses joues et lance des regards désespérés de toutes parts. Ses camarades demeurent transis. Seul le bruit d'Andréa perce le silence de la classe. Que faire ? Qu'a-t-il ? Qu'est-ce qui provoque cela ? En silence, glissant presque sur le sol, je me place derrière lui. Que voit-il qui provoque cette détresse ? Au tableau, mon cours est illisible. Professionnelle de la parole, j'ai été incapable de la rendre intelligible... » Leurs contestations nous bousculent. Un élève de première, brillant, se plaignait du manque d'évolution pédagogique : son père avait connu les mêmes méthodes quand il était élève : « J'ai longtemps pensé à sa remarque et j'ai essayé dans mon parcours d'intégrer cette notion et de privilégier l'interactivité et le partage des savoirs en phase avec la société actuelle. » Les difficultés des élèves « contraignent évidemment l'enseignant à trouver de nouvelles voies et des pratiques plus adaptées. » Mais l'échec partagé est parfois non résolu...

Leurs réactions positives nous enseignent tout autant que leurs résistances. Ainsi leur réception est-elle optimale lorsque nous aimons les textes que nous leur transmettons. De même l'effet positif des cadres et repères posés confirme-t-il leur nécessité. Ils « nous donnent la certitude de notre mission, le désir de nous engager pour eux et donc la volonté d'être de bons enseignants et l'impulsion nécessaire pour le devenir. » « C'est l'enthousiasme et la confiance de mes élèves qui m'engagent à travailler davantage et mieux l'année suivante, dans l'espoir, souvent vain, d'aider à ce que leur espérance se réalise : être reconnu pour des gens de valeur qui ont quelque chose à donner. » Il est des cas où leurs réussites bousculent le pessimisme enseignant qui conduit à se « laisser aller à un certain fatalisme devant ce que je considérais comme un échec de mon enseignement et/ou de ma capacité à faire évoluer le comportement d'un élève. » Une élève paresseuse se révèle motrice lors d'un projet ; des élèves en échec scolaire participent très judicieusement à la rencontre d'un auteur ; des éléments perturbateurs enchantent un voyage.

Quand le professeur est lui-même parent, la relation éducative en est influencée. D'abord, le contact avec ses enfants qui sont élèves modifie le regard qu'il porte sur des pratiques pédagogiques : volume des devoirs à la maison, effets de l'évaluation sur le climat familial, nécessité de motiver les jeunes pour qu'ils aient envie d'aller à l'école... Inversement, la fréquentation des élèves peut rendre le professeur plus attentif et expérimenté à l'égard de ses propres enfants.

Enfin, l'élève qu'a été le professeur lui enseigne des pratiques. « Ayant été marquée par mon passé d'élève, dans des situations où certains professeurs avaient été placés par ma classe, j'ai commencé par exercer mon métier avec beaucoup de sévérité, bien décidée à ne jamais 'me faire marcher sur les pieds'. » Et ce sont les élèves qui font ensuite évoluer ces résolutions, en les rendant plus souples et adaptées aux jeunes : « Je me suis alors montrée telle que j'étais. Ils m'ont donc aidée à évoluer humainement. » Pour comprendre les élèves en difficulté, il est bon de se rappeler parfois sa propre scolarité, source de bien des enseignements... « Enfant, je jouais avec les lettres plus qu'avec les chiffres. Officiellement dyscalculique, je désespérais mon professeur de mathématiques [...] Ma calculatrice ne s'illuminait que lorsque je la prenais à l'envers, jouant au double détournement qui me permettait d'y écrire le mot SOLEIL avec des chiffres. C'est donc sans surprise pour mon professeur de mathématiques que je suis devenue professeur de français ».

Professeurs : Natacha BADIA, Valérie BEHAGUE, Barbara BUTHIGIEG, Anabelle DE OLIVEIRA NEVES, Isabelle DESERT, Elda GAHETE, Caroline GAMBADE, Maude GUYOMARD, Kareen LEFORT, Céline MINGAM MORTES, Yann PROIX, Raoux Marie-Laure RAOUX TEXIER, Eric ROCANIERES, Clotilde RUINART de BRIMONT, Floriane VIELLET

Synthèse réalisée par Frédéric Miquel

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Catherine SPARFEL, « L'enseignement en lycée pro : un émerveillement réciproque ! »**

La culture, la sensibilité, les valeurs positives : c'est possible en bac pro !

Modeste professeure de Lycée Professionnel, voici ce que je pourrais écrire sur ces élèves qui m'ont « élevée ». Oh, ce ne sont pas forcément des élèves qui m'ont élevée par leurs connaissances, leur savoir, leur génie, mais bien plus par leur attitude extraordinaire dans une classe, et peut-être d'abord par l'intelligence de leur naïveté. Voici un petit florilège de souvenirs qui parle déjà pour moi. Clara : « Madame, c'est vrai que dans certains pays, il y a des enfants soldats ? Pourquoi ? Ce n'est pas normal au XXIème siècle ! Mais, Madame, ce n'est pas possible c'est injuste ! » Clara toujours, après avoir vu le film-documentaire de Pascal Plisson Sur le chemin de l'école : « Madame, je ne savais pas que dans certains pays c'était si difficile d'aller à l'école, et nous, on se plaint de notre trajet en bus ! ». Ou encore : « C'est vrai que l'esclavage existe encore en France, aujourd'hui ? Pourtant on est dans le pays des droits de l'Homme ! ». Un autre me disait à propos de l'affaire Calas : « Mais pourquoi un philosophe s'est-il intéressé à cet homme déjà mort ? » et juste après : « C'est affreux ! Pourquoi a-t-il été torturé de cette façon ? ».

Combien de fois ai-je vu et entendu les expressions de cette naïveté : les « c'est vrai Madame ? » ou les « pfff » d'aberration qui semblaient dire : « on ne me la fait pas à moi ! » ? Combien de fois ai-je vu leurs regards appuyés ou circonspects, leurs yeux brillants, leurs sourires en coin, leurs « non non non » de la tête ou leurs acquiescements quand un élève disait une bêtise ou une vérité ! Toutes ces gestuelles ou ces complicités font qu'on est « un peu » fiers d'exercer notre métier pour ces « petits êtres » (et « petits » n'est pas ici péjoratif), je veux dire ces êtres en pleine formation qui ne demandent finalement à l'adulte que des conseils ou des signes de confiance, rien d'autre peut-être que des manières d'être rassurés. Ah s'ils pouvaient imaginer à quel point nous étions au même âge encore plus déstabilisés qu'eux !

Cette intelligence de la naïveté, c'est aussi parfois la bienveillance, la courtoisie, la gentillesse de certains élèves qui forcent le respect et l'admiration. Oui, ces élèves peuvent être extraordinaires parce qu'ils ont des valeurs POSITIVES. Comment ne pas s'extasier devant le simple geste de Thomas, élève de 1ère Bac Pro, poussant simplement dans les couloirs une valise qui en encombrait le passage en me glissant un timide et mignon « bonjour ! », signe que ce geste avait été fait pour moi ? Bonheur soudain de la politesse quand elle s'exerce - finalement si rare ! Comment ne pas être sensible également à la spontanéité sincère et pertinente de leur parole au sein de la classe ? Oui, ces élèves n'ont pas peur de s'opposer à la masse et n'ont pas honte de dire ce qu'ils pensent ; en aucun cas, ils ne renonceront à leurs idées. Ce sont des élèves dont on voit briller les yeux quand on donne une explication, capables à chaque instant d'émerveillement. Et quoi de plus merveilleux qu'un élève étonné par ce que l'on dit en cours ? « Mais Madame, pourquoi ils ont défendu le peuple alors que c'était des bourgeois ? » demande Estelle (1ère Bac Pro), étonnée de l'engagement des philosophes des Lumières et admirative de leurs combats. La classe, lieu d'éclosion de la conscience et de la pensée politique naissante chez les élèves ! Quelle belle leçon pour le professeur ! En effet, pourquoi défendre le peuple alors qu'on a tout le confort que l'on souhaite ? Comment enfin ne pas être touchée par leur naïve curiosité à l'égard de certaines disciplines comme l'histoire ou encore la

philosophie qui n'est pas enseignée en Lycée professionnel ? Oui, ces élèves, bien que toujours tournés vers l'immédiateté ou l'avenir, sont friands de savoir, non seulement de mémoire et d'histoires du temps passé, si importantes pour eux, mais aussi de pensée philosophique comme s'il était terriblement injuste qu'ils en soient privés. Je me souviens de cette remarque d'élève de 1ère qui m'avait interpellée il y a quelques années au sujet justement de la philosophie : « Comme ça doit être intéressant la philo... ! Pourquoi on en fait pas ? », et de la réaction unanime de la classe qui avait renchéri en disant : « Oh oui ! Ce serait super ! ». Je me souviens être restée coite devant ce curieux paradoxe (des élèves en demande d'une matière non prévue dans leur emploi du temps !), et devant l'affirmation de ce désir spontané de savoir nouveau, amusée aussi de voir l'adolescence dans toute sa vérité, celle de la transgression et de « l'interdit » (puisqu'on les privait de philosophie !) qui ne faisaient que décupler leur envie de connaître et d'apprendre. « L'étonnement, c'est le commencement de la philosophie » disait Aristote. Peut-être qu'inconsciemment, ces élèves en faisaient-ils déjà sans le savoir.

J'admire cette intelligence de l'étonnement permanent ; elle me donne la force de continuer. Quand je regarde ces valeurs simples et MODESTES, je me dis que tout n'est pas perdu, et qu'il y a encore en ce XXI siècle un peu « fourre-tout », siècle numérique où tout à chaque instant peut être connu de tous, des élèves qui croient encore en la transmission des savoirs par les professeurs, et qui peuvent s'en émerveiller sincèrement. C'est cette intelligence du cœur qui fait la richesse éducative pleine d'HUMANITES. C'est elle aussi qui pousse les élèves, sans honte ni retenue, à entrer en communication avec les adultes, qui fait leur savoir-être et leur savoir-vivre dans la classe, et finalement toute la richesse de la transmission de connaissances.

Oui, ces élèves nous élèvent parce qu'ils nous donnent sans cesse des signes de leur présence sensible. Par cette sensibilité à fleur de peau, ils nous donnent chaque jour des preuves de cette soif d'apprendre et de grand respect. Quand elle se manifeste, le professeur doit voir et recevoir comme il se doit cette sensibilité. Comme Thomas et sa larme à l'œil après avoir lu la tirade de Camille parlant des hommes dans *On ne badine pas avec l'amour*, l'air de dire « en fait elle a raison et elle leur en veut ! ». Comme Samia répondant sèchement à Margot qui s'interrogeait sur le film *Fatima* de Philippe Faucon : « Elle n'a pas pu accéder au logement pour sa fille parce qu'elle ne parle pas bien français ou parce qu'elle est d'une origine visible ?... - les deux ! ». Comme Alysina, connue pour son langage inapproprié en classe, émue et enthousiaste après la projection de *My Sweet Pepper Land* d'Hiner Saleem (film sur le Kurdistan vraiment pas évident !) qui s'exclame en chœur avec toute sa classe de Première Bac Pro Domicile (connue par toute la vie scolaire pour ses frasques légendaires) : « C'était un très beau film, Madame ! ». J'étais effarée ! Le cinéma, justement, où l'émotion peut être encore plus forte puisqu'elle est portée à la fois sur l'écran par la musique et par l'image. Je n'ai pas encore tenté de montrer les films des frères Dardenne comme *Rosetta* ou *Le Gamin au vélo*, mais je suis sûre que leur sensibilité s'exprimerait de la même manière. C'est parfois les films les plus durs qui font surgir les réactions les plus fortes et les plus positives - je me souviens en avoir fait l'expérience avec *Rêve d'Or* de Diégo Quémada-Diez ou *Welcome* de Philippe Lioret. Cette manifestation du sensible et de l'émotion dans la réception du 7ème art est finalement la preuve tangible d'un intérêt certain pour l'ensemble de la culture qui se transmet par l'école. « C'est tellement beau à l'intérieur de la Comédie, Madame, si vous saviez ! » dit Romain,

admiratif des lieux de théâtre. « Madame, c'est la meilleure sortie que j'ai faite » dit Bilel, élève de seconde SPVL, parlant émerveillé d'une sortie au tribunal de Montpellier. Je l'entends encore poser des questions à la personne qui nous recevait : « Vous avez déjà vu le Garde des Sceaux ? », tout fier d'avoir intégré ce titre à son vocabulaire. Il n'était pas seul du reste. La classe a posé tellement de questions ce jour-là (jusqu'aux dates des tableaux accrochés sur les murs !) qu'on a dû couper court et dire aux élèves qu'il fallait désormais partir. Quelle soif de connaissances ! Même les adultes n'en demandaient pas tant ! Je ne fus pas surprise d'ailleurs d'apprendre que Bilel faisait son stage de 1ère à Pierres Vives, ce haut temple de la culture à Montpellier. Dans son élément, comme un poisson dans l'eau, il expliquait tout de A à Z. J'avais cette impression d'être à mon tour son élève. Quelle nourriture et quel enrichissement ! Comme ça fait plaisir de voir un élève au naturel si positif se révéler dans le milieu professionnel, en dépit de toutes ses difficultés scolaires ! Tout est possible avec ces élèves. De ce lieu enchanté, je garde encore en moi aujourd'hui le souvenir ineffaçable du sourire radieux de Bilel !

Et puis il y a Satya, fragile élève de seconde SPVL, sortie de nulle part et véritable ovni. Douce, fragile, intelligente, réfléchie, mature à juste 15 ans, elle semble déjà penser comme une adulte. « Tu ressembles vraiment à une actrice française, lui dis-je à la fin de notre premier cours, le problème, c'est que, comme une idiote, je ne me souviens plus de son nom ! » Elle me répondit : « Ce n'est pas grave Madame, le simple fait que vous me disiez que je ressemble à une actrice, ça me fait plaisir, peu importe qui c'est, car je veux devenir actrice » Incroyable ! Elle fait du théâtre et rêve d'être actrice ! Je cherche tout le week-end et finis par mettre un nom sur ce visage : Hélène Fillières, comédienne plus ou moins connue du grand public mais très vraie, très juste, très stylée, un peu bobo. Satya lui ressemble autant dans le physique que dans le style ou la manière de parler. Je me dis qu'il n'est pas forcément utile de le lui dire car elle ne la connaît probablement pas. Une semaine plus tard, ce n'est plus du tout le sujet en effet. Satya a décroché. Son passe-temps favori est devenu la « fumette ». Je la vois se détruire à petit feu, devenir accro, se consumer et se gâcher. On sait de quoi elle est capable pourtant, on le voit. Mais elle, le refuse ! Et ne se rend pas compte de toute la finesse qui est en elle ! Elle s'abîme, et détruit tous ses possibles. Quel gâchis ! A chacune de ses interventions en classe, lorsqu'elle est « présente », je suis tellement émue par l'intelligence et la maturité de son discours. Quand elle parle, on ne peut que l'écouter. Sur tous les sujets de société, elle a le regard et les mots justes : prostitution, harcèlement, homophobie... Sa façon de parler, le ton de sa voix, le vocabulaire qu'elle emploie, ses gestes pour s'exprimer : tout est juste. Les autres élèves, qui ne l'aiment pas trop, la regardent d'un air à la fois mauvais et admiratif, mais ils ne bronchent pas. Extraordinaire et tourmentée Satya à qui il ne manque qu'un peu de stabilité... Sur nos grands écrans, je fais le rêve de la retrouver dans quelques années !

Alors oui, tous ces élèves sont une richesse. Ils décapent nos habitudes et nos certitudes. Ils nous apportent un regard frais et nouveau sur notre enseignement. Leur vision d'adolescent nous oblige souvent à questionner notre rôle de professeur à déplacer notre champ de vision, un peu comme un metteur en scène pourrait revisiter une pièce de l'antiquité à l'aune du contemporain. Ils nous ramènent finalement à l'essentiel, à des éléments plus primitifs, plus intimes de notre être, peut-être une sensibilité que l'on a tendance à perdre ou à cacher quand on enseigne un savoir universitaire. S'ils nous élèvent dans la nature même de notre fonction, je crois qu'ils nous élèvent

surtout dans la nature même de notre être profond. Nous avons besoin d'eux comme ils ont besoin de nous. Le cœur de notre métier est dans cet échange réciproque, parfois indicible, dans lequel l'élève et le professeur partagent les mêmes valeurs démocratiques, et croient encore que l'éducation est la sève qui nourrit l'arbre d'une société positive et heureuse.

Pour tous ces élèves, et tous ceux également qui ont perdu le sens de ces belles valeurs à défendre, il faut continuer à se battre. Bilel, Thomas, Clara, Alysina, Margot, Estelle, Romain, Samia et Satya, continuez à être tels que vous êtes, soyez toujours curieux de tout, continuez à douter, à vous révolter, à vous indigner, continuez à vouloir apprendre et à donner du sens à vos vies, car c'est ce qui fera notre force, aujourd'hui et DEMAIN.

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Béatrice MILZ, « A part... »**

Portrait d'un élève m'ayant permis d'élever mon regard.

Il y a des élèves dont je n'oublierai pas le regard, de ses yeux qui nous interrogent et suggèrent aussi tout un ailleurs qui reste tu. C'est la vision que je garde de F. qui ne vient en cours que de temps en temps.

Discret quand il arrive, il se glisse dans le rang sans un mot et se presse pour rejoindre une place près d'un mur contre lequel il pourra s'appuyer. Il sort une feuille et dans les grands jours un cahier chiffonné du fond de son sempiternel sac à dos, le même depuis son entrée en sixième. En replongeant sa main dans le gouffre de sa besace, il en retrouvera un stylo, relique mâchouillée de son vécu en classe. Au moment de l'appel, ses camarades s'étonnent « eh! il est là ! ». Sa présence remplit l'espace de la salle d'un souffle inhabituel. Les remarques ne semblent pas le toucher. Pas plus qu'il ne réagit aux questions posées. Il est là et c'est tout.

Et tandis que son immobilité contrastait depuis le début du cours avec la vie et le bourdonnement de la classe, il agrippe son bout de mine et commence à esquisser un tracé sur sa feuille de papier quadrillée. Sous le titre de la séance du jour consacrée au *Cid*, le trait suit son cours, s'affirme puis se dérobe pour mieux reprendre sa courbe. Je passe entre les rangs, l'observe. Son croquis dessine un visage marqué, fort.

Je l'interromps, l'interpelle sur son travail en cours ; Il me répond d'un regard, n'ose parler et je vois pourtant son écoute. Le cours se poursuit. La classe s'éveille, s'active, vit. Il s'agit de restituer à l'oral une tirade du *Cid*. Plusieurs élèves se succèdent. Une écoute attentive des pairs s'installe. Je m'apprête à suspendre la séance quand, finalement, une intuition me pousse à m'adresser à F. Voudrait il essayer?

Je n'ai pas trop d'attentes sur l'apprentissage par cœur du texte mais il me semble que pourtant il a des choses à dire, à exprimer. Il se lève sans un mot, prend place devant ses camarades et dans un souffle épique, sans l'espace d'une hésitation, il déclame le texte. Des regards de respect le scrutent, ébahis. Sa voix est posée et son ton mesuré, ajusté.

Il ne récite pas, il transmet, il offre sa présence, ses mots. Un moment de lumière dans une année d'école. Ce rêveur suivait. Il était à la fois dans son monde et à l'écoute du monde. L'élève à part mais à sa place. Dans le refuge de la classe, il laissait un moment l'absence de sa famille, ses recherches de logement et ses craintes quotidiennes pour s'évader ente les répliques d'une pièce classique ou laisser cours à ses divagations graphiques au rythme de sa mémoire.

F fut le premier à me confronter à cette expérience de faux semblants. Et il y en a eu d'autres ensuite pour qui j'ai pu me demander quel était leur potentiel secret.

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Carine DISERVI, « Une oasis dans le désert »**

Un très bon élève dans un collège très difficile

« Comment ? S'extasier devant un élève qui nourrit ton narcissisme ? »

C'est avec provocation et surtout une grande curiosité que j'avais posé la question en salle des professeurs qui était agitée par le groupe des « professeurs qui avaient ou avaient eu le fameux Maxime ». Il était à la fois intelligent, gentil et respectueux. Dans ce collège de Dunkerque où j'enseignais depuis quelques années, premier poste comme professeur titulaire en Espagnol, allier toutes ces qualités dans des conditions sociales et économiques telles était une gageure. Le club des profs « happy few » s'en trouvait relevé. Mais pourquoi ? J'ai pu y réfléchir lorsqu'il arriva dans la classe de troisième que j'avais en charge.

Angélique, blond aux yeux bleus, sourire et regard très doux. Une évidence.

Maxime, une intelligence sociale hors du commun. Il savait s'effacer au bon moment pour que ses camarades se sentent valorisés ; il savait relancer le cours et faire plaisir. Il était là pour apprendre dans la matière et l'aimer, se nourrir de tout ce que le professeur pouvait lui enseigner. Dans ce collège, ce n'était pas monnaie courante. Je m'étais résignée, par logique et sens du devoir, à faire de mon cours d'Espagnol un moment où je poussais les élèves à faire l'apprentissage du monde, par l'apprentissage de la langue française notamment. Cet élève, au contraire des autres, savait mémoriser et transférer les connaissances. Deux mois après avoir vu quel temps verbal employer dans un contexte passé à travers une batterie d'exercices, Maxime a su finir avec modestie la phrase d'un camarade en plaçant le subjonctif imparfait qui s'imposait. Sa curiosité intellectuelle associée à une capacité à s'adapter à son entourage, faisaient qu'il était apprécié aussi bien des élèves que des professeurs. Mais comment faisait-il ? Connaissait-il toutefois le harcèlement scolaire ? Miracle ? Mirage ? Car il vivait dans un quotidien fait de violence et de gris, où il fallait se battre à chaque instant pour ne pas sombrer.

Moi qui lutte pour le maintien de la justice dans mon enseignement depuis le début de ma carrière, moi qui souhaite qu'aucun élève ne soit privilégié ou banni par l'un de mes regards, j'ai été déstabilisée face à cet adolescent. L'effet miroir jouait certainement : Maxime représentait le bon élève qui est adapté au système scolaire et, par ses capacités exceptionnelles de mémorisation et sa soif d'apprendre, renvoie le professeur à ce qu'il fut. Les collègues affirmaient, enflammés, « mais nous avons le droit d'aimer les bons élèves ! ». Sommes-nous professeurs pour nous refléter dans quelqu'un d'autre ? Pourtant, cet adolescent ne s'appuyait pas sur la séduction comme d'autres le font à ces âges pour obtenir la bienveillance de l'adulte. Il restait plutôt en retrait. Pour moi, il dénonçait par sa présence les défaillances du système scolaire. Notre système marche pour les intelligents. On sauve les meubles pour les autres, en instaurant des règles de politesse, de justice, de la bienveillance, pour tirer le meilleur d'eux-mêmes. Mais comment effacer le déterminisme social ? Que faire des « âmes perdues » ? Maxime, hyper-adapté, rendait sensible cette inégalité contre laquelle je ne cessais de me battre, tout en me rassurant : dans quelques années, j'aurais des

élèves comme lui qui me rendraient le rôle auquel j'avais prétendu, parler à la tête pensante présente et future.

Propos recueillis par Lucie Bellone

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Marwa ZITOUN, « Oui, mes élèves m'élèvent »**

Jeune enseignante universitaire, j'ai commencé à enseigner quand j'avais à peine 24 ans ...

Commencer à enseigner à un très jeune âge était pour moi un vrai défi. Ardue comme tâche! Oui, certes, mais aussi constructive et amusante : être à la fois la prof, l'amie, la confidente et la maman. Mes élèves ingénieurs, qui ont pratiquement le même âge que moi, m'ont appris que quand on donne de l'amour on ne peut semer que beaucoup d'amour. J'ai aussi appris à grandir, à écouter, à être patiente et surtout à consolider les autres.

En réalité c'était moi qui avais besoin d'eux, de leur amour, de leur confiance et de leur affection. Ce que j'ai vécu durant ces quatre ans d'enseignement supérieur m'a permis de me découvrir et d'avancer. Ils ne savent peut-être pas à quel point je les aime mais je sais qu'ils m'aiment autant ... Je le sens plutôt ...

Merci à vous, mes chers étudiants et étudiantes, vous donnez sens à ma vie et vous m'avez finalement permis de confirmer qu'être enseignant n'est pas un choix de carrière mais un choix de vie ...

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Akiko MURAYAMA, « Quand on prend un pinceau, on est égaux »**

Mon point de vue sur l'éducation à travers ma scolarité au Japon et mes expériences en France.

Quand le passage du statut d'élève à celui de professeur permet de mettre en application des intuitions éducatives... Akiko Murayama a vécu une scolarité au Japon fondée sur la verticalité de l'enseignement : le professeur dispense son savoir aux élèves. Petit à petit, elle a parcouru un chemin qui l'a menée vers un enseignement "horizontal", comme la feuille de papier de riz sur laquelle elle trace chaque jour des signes. Et cette évolution a été provoquée par un voyage d'une civilisation à une autre, d'un paysage à l'autre, durant lequel la calligraphe-professeure s'est révélée.

« Quand on prend un pinceau, on est égaux »

-Le système éducatif japonais comme je l'ai vécu

Je n'aimais pas l'école. L'école primaire, plutôt. Trop de monde. Nous étions une quarantaine d'élèves par classe, l'école totalisait six à huit classes à mon époque. Je faisais exprès d'arriver la première le matin pour éviter la foule quand j'étais au collège et au lycée, solitaire que j'étais. Au lycée, nous étions jusqu'à quarante-cinq élèves dans la salle qui nous était attribuée, généralement « figés » en train d'attendre le professeur. Car, à l'école primaire la musique, les arts plastiques et l'E.P.S. nous amenaient à nous déplacer et bouger. Au collège et au lycée l'on se déplaçait davantage, notamment pour la physique-chimie, selon les espaces et matériels nécessaires à l'enseignement. A l'école primaire, cinq à six matières sont étudiées dans une journée, quatre matières le samedi matin. L'emploi du temps s'alourdit au collège et au lycée. La vie des élèves est ponctuée aussi par la participation à des clubs aussi bien sportifs que culturels. Cela dit, au Japon, la relation entre élève et professeur peut être plus forte qu'en France par la longueur de vie commune dans l'établissement, surtout avec le professeur principal.

Le respect du professeur y est essentiel. La sévérité est souvent de mise. Mes professeurs frappaient « avec l'amour ». Je me souviens d'une fois où un élève avait mal parlé de notre professeure principale, en congé maternité, suite à une fausse couche que nous venions d'apprendre. Le professeur de sociologie, âgé, s'est mis en colère et a fait pleuvoir des coups derrière la tête de mon camarade. Nous avons tous attendu que la tempête se calme. Les parents japonais plutôt remercient les professeurs d'agir ainsi. C'est une nécessité pour que l'élève se corrige. Évidemment l'opinion des parents est dépendante de la philosophie ou la personnalité des professeurs et la confiance que les parents ont envers eux.

Bien plus tard, lorsque je poursuivais mes études aux Beaux-arts de Tokyo et surtout vers la fin des études, mes parents m'ont poussée à mener en parallèle une formation pour devenir professeur d'arts plastiques dans le secondaire en cas de difficulté de trouver du travail. Je l'ai fait... pour leur faire plaisir - pour une femme ou même un homme sorti des Beaux-arts au Japon, l'avenir était considéré incertain ou fait de gros obstacles pour percer dans le milieu ... - Ce cursus comprenait trois semaines de stage en observation et de pratique, dans un collège public. J'en fus écœurée, à cause du caractère très strict du système. Nous étions sept stagiaires de matières différentes. L'une

de nous était venue un jour en portant un tee-shirt orné d'un personnage de dessin animé. Elle reçut de lourds reproches. Le professeur doit être exemplaire vis-à-vis des élèves au garde-à-vous, imposer une discipline quasi militaire à mes yeux... et mettre des notes. Comment noter des travaux en arts plastiques ? Ce stage me fut salutaire : j'ai su alors que je ne voulais pas enseigner ainsi. Toutefois, cela m'a permis de rechercher quelle est l'importance de l'éducation, et d'expérimenter un petit peu dans la réalité. Depuis, le sujet sur l'éducation m'est toujours d'un grand intérêt.

-Comment je suis venue en France et suis devenue professeure

A l'âge de vingt ans, j'ai fait la rencontre de Romain Rolland avec son ouvrage "L'âme enchantée". La femme s'y libère de toutes pressions. Je me posais alors de nombreuses questions sur mon avenir. Cette lecture a ouvert mes regards à l'intérieur de moi et à tout ce qui m'entourait, en somme, la vie. Parallèlement, "Les dits de Rodin" m'ont profondément marquée et permis d'évoluer en art. Un sculpteur et penseur japonais avait vécu trente ans en France, pays qui décidément me faisait de l'œil ! Je ne sus résister à son attraction.

Le stage au collège plus tard m'a permis de voir plus clair dans mon ressenti envers l'éducation nationale et l'éducation en général. Pour moi, le professeur doit prendre les enfants tout entiers, en ne se contentant pas d'enseigner. Mais qu'est-ce qu'enseigner ? Toute la vie on apprend. Même enseignant, nous continuons d'apprendre.

Bien plus tard enfin je suis partie en France. J'ai continué à faire des boulots alimentaires pour pouvoir pratiquer mon art pendant des années, comme quand je vivais au Japon. J'ai épousé un homme qui un peu plus tard a vécu en tant que calligraphe arabe. Les gens ont commencé à me demander ce qu'il en était de la calligraphie japonaise. Pressée par les demandes, j'en suis venue peu à peu à l'enseigner. Il m'a fallu avant reprendre la pratique que je délaissais depuis très longtemps, et étudier à nouveau de zéro toute l'histoire de cet art. Car, tout Japonais apprend la calligraphie dès le plus jeune âge dans le cadre scolaire. Je l'aimais, cette matière, mais sans plus. Alors la pratique pour moi était indispensable si je voulais enseigner. Il a fallu aussi que je réponde à des questions fondamentales qui m'angoissaient : que transmettre ? Quelle serait ma visée en calligraphie ? Enseigner m'a aidée aussi à trouver une direction. Le partage et la cohérence inhérentes à l'acte d'enseigner m'ont mise sur la voie. Je continue à apprendre ainsi tout en enseignant avec les personnes qui pratiquent avec moi.

Un élève en particulier a éclairé le chemin que je devais prendre. C'est un artiste qui fait des traces sur différents types de papiers. Il avait déjà pris des cours de calligraphie chinoise. Et il m'a sollicitée. Il ne respecte pas vraiment la posture, si importante pour un calligraphe. Je ne voulais pas l'y forcer, parce que c'est un Occidental, avec un autre regard et une autre façon de pratiquer. J'y étais d'autant moins disposée que ce qu'il traçait était intéressant. Je ne voulais pas qu'il se bloque. Et je me demandais comment je ferais avec des élèves qui seraient empêchés d'adopter la posture à cause de problèmes physiques. Il aurait aussi, comme tout élève, la possibilité d'évoluer plus tard. Nous continuons à échanger et partager notre point de vue comme une sorte de laboratoire, sans que

je sache où nous allons ensemble. J'ai ainsi pris conscience grâce à lui que faire de simples traits ne m'intéresse pas. Tracer avec du sens, former des signes et faire sens m'importe au contraire.

J'ai donc pris le parti, pour allier la rigueur traditionnelle et la liberté, de proposer à mes élèves de tracer et étudier des signes qui me paraissent intéressants pour eux. Le plus important dans l'enseignement me paraît être de donner la joie d'apprendre, de découvrir. C'est la façon d'être qui compte. S'il y en avait besoin, l'enseignement de la langue japonaise à un jeune garçon de neuf ans, qui en a quinze aujourd'hui, m'a confirmé qu'il faut comprendre la personne, s'adapter à elle et prendre avec elle la direction qui lui correspond. Le plaisir de l'entente entre l'élève et le professeur est d'un grand apport. C'est un art et leçon de vivre.

Lors de la cérémonie du thé, l'officiant et la personne en face deviennent égaux. De même, le maître calligraphe et l'élève, lorsqu'ils tiennent tous deux un pinceau, sont à égalité.

« L'Âme Enchantée s'identifie, en ses derniers rêves, avec la Force Créatrice qui projette, divine laitance, dans la nuit, ses Voies Lactées. » Romain Rolland

Propos d'Akiko Murayama recueillis par son élève Lucie Bellone

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Pascale BRULIN, « L'enfant magicien »**

Portrait d'un enfant différent, qui a découvert lors d'une heure de cours le plaisir de faire ce qu'il ne faut pas faire.

Dix minutes encore avant la fin du cours. Avant la fin de la journée. Nous sommes fatigués, c'est visible. Les élèves. Moi. Fatigués. Cette classe est de bonne volonté, heureusement : nous avons bien travaillé jusque-là ; les exercices sont achevés ; la correction a été réalisée ; une synthèse a été produite. Ils n'ont plus de questions.

Ils me regardent en se demandant ce que je vais imposer. Dans leurs yeux, je lis une sorte de supplication, ou je me l'imagine. D'ordinaire bien utile, l'horloge murale s'essouffle, égrenant péniblement les secondes, au ralenti. Aucune idée ne me vient. C'est ainsi : il y a des jours où je ne vois pas le temps passer, où la sonnerie me prend au dépourvu. Ce n'est pas le cas aujourd'hui, voilà tout. Peut-être faut-il l'accepter.

« Et si, simplement, on se reposait... » Ma suggestion est accueillie par un murmure d'approbation. La journée a été rude. Pour eux. Pour moi. Respiration profonde. La tension se relâche. Je crains cependant qu'elle ne se relâche un peu trop : « Pour se reposer, le calme est nécessaire. Je ne vous parle pas de faire n'importe quoi ou de vous agiter, juste de nous reposer un moment. » La précision est en fait inutile, l'épuisement bien réel.

Nous rangeons nos affaires. Ils enfilent leurs blousons. Certains croisent les bras sur la table, d'autres y enfouissent la tête. Il est là, au deuxième rang, les mains croisées. Il attend. Il se contente de regarder dans le vide. Le silence lui convient, mais le bruit ne l'incommodé pas. C'est un petit garçon « pas comme les autres ». Il a des difficultés, nombreuses. La plus repérable, c'est un défaut d'élocution assez prononcé. Mais il parle peu. Il est très lent également, toujours en décalage. A l'écrit, c'est laborieux : son père m'a d'ailleurs avertie dès le début de l'année - dès le premier jour : élève affublé de dys- multiples ; a été suivi plusieurs années en institut spécialisé. J'ai écouté, et rassuré, mais ce sont surtout les gouttes de sueur sur le front du père que j'ai retenues : le malheureux coulait l'eau en m'expliquant. A peine son explication achevée, il s'est enfui. Littéralement. Sans même me saluer. Le même profil que son fils, ce ne doit pas être facile pour ces deux-là ! On pourrait croire que ce sont ses difficultés qui le distinguent de ses camarades. En réalité, elles s'oublient dans la compagnie d'un enfant agréable, d'un élève sérieux, studieux, calme, patient, désireux de bien faire. Tout le monde l'apprécie. Cependant, il est « différent ». Suis-je la seule à l'avoir remarqué ? C'est un magicien. Lorsqu'il vous parle, qu'il vous pose une question, mais plus encore lorsqu'il répond à l'une des vôtres, le temps s'arrête, quoi qu'en dise l'horloge poussive : vous vous penchez vers lui, l'oreille aux aguets de la voix fluette, et vous vous retrouvez dans son monde - un monde inédit, auquel il impulse son propre rythme, dans lequel règne sa propre logique, auprès de laquelle vos raisonnements cartésiens paraissent bien pâles. Autour de vous, tout disparaît : les autres élèves, les échos de leur présence, les exigences du cours, la conscience de votre corps, les soucis personnels que vous ne laissez jamais vraiment à la porte de la salle... Vous êtes happé, inéluctablement, dans son univers mental. Il vous est impossible de vous en échapper avant qu'il n'ait terminé de s'adresser à vous. Alors seulement, il vous libère. Ce n'est pas une expérience rare : cela se produit, avec une incroyable intensité, à chaque fois, même si chaque

fois reste une surprise. Ce n'est pas une métaphore : c'est un fait. Je n'ai jamais cherché à savoir si d'autres faisaient la même expérience que moi : je ne veux pas passer pour plus folle que je ne suis.

Nous nous reposons donc. Evidemment, au bout de deux ou trois minutes, quelques-uns commencent à sentir l'ennui poindre, ou ont du mal à supporter ce silence somme toute inhabituel, et gigotent alors, ne sachant plus quoi faire de leur corps. Un élève se couche sur deux chaises côte à côte. Pour surenchérir, un autre s'allonge sur une table. Les autres se tournent vers moi, observent ma réaction, mais je ne dis rien : je souris et laisse faire. Toujours sans bruit, les positions se modifient : s'avachir, s'étaler, mettre les pieds sur la table... chacun rivalise d'audace et d'imagination.

Il s'est tourné vers eux. Je ne sais ce qui se passe dans son esprit, mais son univers mental a l'air tout bouleversé. Il regarde ses camarades presque avec crainte. Avec envie. Il hésite puis décale la chaise vide à sa portée, y pose ses jambes, avec maladresse, avec raideur. Il continue à regarder ses camarades. Moi, je n'existe plus, j'ai juste souri et permis, garantissant l'impunité. Il regarde les autres, à tour de rôle, avec un sourire radieux comme je ne lui en avais encore jamais vu. Son dos droit, il a l'air fier : quelque chose s'est dénoué en lui.

Cet instant me porte à l'apogée d'une carrière longue et chaotique. Tout cela pour ça ! Pour sentir mes larmes monter devant cet innocent fragile, cet enchanteur ignoré et ignorant de ses pouvoirs, triomphant dans cet acte d'insubordination légère qui affirme son appartenance au groupe.

Mise à jour : mars 2019.

➤ **Janine TEISSON, « Tribulations d'une enseignante-écrivaine en Afrique »**

Merci aux élèves, ces miroirs de l'être, source infinie de questionnements, pour m'avoir montré le chemin de ma vérité.

J'ai enseigné dans un collège de brousse, en Côte d'Ivoire, dans les années soixante-dix. Cinquante filles dans chaque classe. Toutes boursières, vives, intelligentes et affamées de savoir. Du velours pour l'enseignant. Elles venaient, pour la plupart, de villages perdus et n'avaient été influencées ni par la télévision ni par le cinéma. Et très peu par les livres. Je profitais des rédactions pour les interroger sur la colonisation, le travail forcé, les coutumes, la vie au village, l'opinion qu'elles avaient des Blancs, la vie qu'elles aimeraient vivre. Elles m'ont appris, sur l'Afrique, ce qu'aucun traité d'ethnologie ou de sociologie ne m'aurait appris. C'est ainsi qu'une élève m'a raconté que lorsqu'elle revenait au village, son arrière-grand-mère la traitait de fille de mauvaise vie parce qu'elle portait jupe bleue et corsage blanc au lieu d'aller nue avec l'unique collier de perles rouges autour des hanches auquel s'accroche un petit chiffon passé entre les jambes que l'on nomme Kodjo, ornement des filles sérieuses.

Une autre m'a dit que les Blancs étaient dégoûtants, parce qu'ils font l'amour dans la rue. Elle voulait dire qu'ils s'embrassent en public. Une autre a affirmé que les Blancs sont égoïstes. « Quand on arrive chez eux à l'heure du repas, ils mangent sous tes yeux et te donnent un journal, dans le salon. » J'ai alors observé mes congénères de leur point de vue. Quand mes élèves osaient dire : « Les Blancs sont plus gentils avec leurs chiens qu'avec les Africains », je ne trouvais rien à leur opposer car ma propre mère aimait plus naturellement les animaux que les enfants.

Avec mes élèves, j'ai appris qu'on ne pointe pas son doigt sur les gens, c'est insultant. Qu'on ne regarde pas dans les yeux quelqu'un que l'on respecte. Je l'ai malheureusement compris bien tard, après avoir répété je ne sais combien de fois : « Mais regardez-moi, quand vous me parlez ! »

Mes élèves n'ont pas eu conscience du cadeau qu'elles m'ont fait. Elles m'ont enseigné l'Afrique et m'ont permis de regarder ma propre culture avec un recul que sans elles je n'aurais jamais eu. A présent j'aimerais les retrouver toutes et leur dire merci de m'avoir transformée, ouverte, changée, enrichie. De m'avoir injecté cet élixir d'Afrique qui m'empêche à jamais d'être une Française ethno centrée.

Plus tard j'ai présenté Voltaire aux lycéens de Yopougon. Ils l'aimaient. Ils s'enflammaient, prêts à pourfendre les corrompus, les népotistes et autres concussionnaires, mais lorsque je leur ai dit : « Je suis heureuse de penser que lorsque vous aurez les positions élevées auxquelles vous aspirez, vous, au moins, vous ne ferez pas comme vos dirigeants, vous ne pillerez pas les caisses publiques », un cri de révolte unanime s'est élevé dans la classe : « Et pourquoi on ne ferait pas comme eux ? » J'étais, là, devant des limites culturelles quasi infranchissables. Ils me démontrèrent qu'il était normal que le Cacaba (prolétaire) aspire à plus de justice, mais que, si par bonheur il devenait Grotto, (cadre, directeur ou ministre), automatiquement il confondrait caisse publique et caisse personnelle, car cela est dans l'ordre des choses. La nature du Cacaba le porte à craindre la loi, celle du Grotto, à ne pas s'en soucier. Je dus admettre que le mot « corruption » était le parfait synonyme

de « pouvoir » et de « réussite » en Afrique. « Corruption » perd, de ce fait, sa connotation péjorative. Ma naïveté était telle à cette époque, que je croyais cette confusion lexicale typiquement africaine.

J'ai inventé sans me lasser des systèmes pour faire appréhender à mes élèves le monde tel que les occidentaux le conçoivent. J'expliquais et expliquais encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule élève qui dise : « je ne comprends pas. » Ce combat me passionne. Je connais mon ennemie, cette paralysie de l'esprit que j'ai honteusement portée en moi, subie comme une torture durant mes années d'études. Je sais l'esprit qui se bute, qui s'effare, le cœur qui se serre. « Je ne comprends pas ». Au professeur de trouver la bonne clé.

Les mauvais élèves deviennent-ils de bons enseignants ?

Je ne devrais pas dire mauvais élèves, mais élèves douloureux. Ce sont eux qui ont attisé ma passion d'enseigner. A les voir peiner, s'escrimer, parfois se décourager, je ressentais encore, toute proche, cette douleur et cette honte de ne pas y arriver qui m'ont tellement blessée.

J'étais et suis toujours attirée par ceux qui butent et trébuchent sur les chemins de la compréhension qui pour eux ne sont pas étals. Si j'avais été une élève brillante, peut-être, comme certains de mes collègues me serais-je sentie très proche de mes bons élèves. Moi c'est le crispé, le souffreteux, le mal organisé auquel je m'attachais, sans avoir conscience que je me voyais enfant en lui comme dans un miroir.

Après avoir été dix ans enseignante, j'ai écrit vingt-cinq livres pour la jeunesse. J'ai rencontré beaucoup de jeunes lecteurs aux quatre coins de la France et de la francophonie. Certaines rencontres ne s'oublient pas.

On m'a remis un prix important pour le livre : Les rois de l'horizon, à un moment où j'étais, oui, bien près du découragement. Le jury était composé en partie de jeunes collégiens de Montreuil. Le président, un garçon de treize ans, d'origine maghrébine, en me serrant vigoureusement la main m'a dit, devant deux cents personnes : « Madame, je vous félicite et vous encourage à continuer ! » Je lui ai répondu : « Oui, je continuerai, je vous le promets. » Et je m'engageais à ce moment-là, sincèrement. Je n'ai pas oublié ma promesse.

Un autre élève de cinquième m'a demandé, avec ce naturel qui pour les enfants n'est pas déplacé : « Pourquoi vous avez été clown ? »

Je lui ai avoué que je n'en savais rien. Avant la fin de la rencontre, il lève le doigt.

- Madame, moi je sais pourquoi vous avez été clown. C'est simple, c'est pour vous venger de votre enfance.

Il avait pensé juste, ce futur Lacan. Il m'avait lancé cette évidence à la figure, tranquillement. Oui, c'était cela ! Face au clown blanc qui représente le parent, la loi, moi, l'Auguste, j'arborais toutes les caractéristiques de l'enfant que je n'avais pas été : maladroit, impoli, émotif, dégoûtant, tonitruant, rusé et naïf, farceur, ignorant. Etre clown c'était me venger du carcan imposé par mon éducation. Cet enfant dont j'ai oublié le nom et le visage m'a offert cette clé.

Je me suis trouvée un jour dans un coin perdu du Massif Central, dans un internat. Pourquoi ces enfants sont-ils internes ? Me suis-je étonnée. On m'a répondu que la plupart étaient des enfants de la DDAS. Ils étaient vingt-sept, devant moi. Encore une classe de 5ième. Des enfants cabossés. Ils portaient la marque de la pauvreté. Celle que je retrouve chaque fois que je suis invitée, justement, dans les lieux de chômage, d'abandon, de violence, d'alcool.

Ils avaient lu, avec un professeur visiblement passionné, Taourama et le lagon bleu. Ils m'ont demandé de fermer les yeux, ils m'ont guidée dans leur classe et quand je les ai ouverts, j'étais dans le bleu de l'océan pacifique. Ils avaient tapissé leur salle de classe de papier bleu et collé dessus tous les poissons du lagon, du poisson clown au requin gris. Ils me les ont nommés un à un. Puis, pour eux, j'ai raconté la Polynésie. A la fin ils se sont levés et ont crié en chœur : « Madame, on fera tout pour aller un jour à Rangiroa ! » J'étais bouleversée par la force de leur rêve et parce que je pensais : « S'il y en a seulement un parmi vous qui y va, ce sera bien extraordinaire ! »

A travers mes tribulations d'enseignante puis d'écrivaine, j'ai découvert que les élèves nous apprennent surtout à nous surpasser, à ne jamais nous contenter, à ne pas nous reposer. Je suis passée de l'enseignement, à l'écriture pour la jeunesse, très naturellement. Ces deux activités ont pareillement exigé de moi la créativité, la sincérité qui crée les liens vrais avec les enfants, le désir profond de leur transmettre ce qui pour moi est important. Les élèves, côtoyés toute une année ou rencontrés une seule fois, m'ont mise face à ma vérité. Certaines erreurs que j'ai faites me hantent encore. Je ne les ai pas répétées, mais une fois suffit. Blessé un élève, quand on a été tellement blessée dans sa jeunesse, on a du mal à se le pardonner. Mais cela fait partie de ce qu'ils nous enseignent : que nous sommes imparfaits. Quelquefois inspirés et parfois franchement nuls.

Mise à jour : avril 2019

➤ **Catherine RAUCY, « Itinéraire d'une élève et d'une amie »**

Je retrace ici l'itinéraire d'une ancienne élève devenue professeur de français, puis étudiante en théologie.

En 2001, j'étais professeur de lettres en classes préparatoires, et j'ai fait votre connaissance quand vous avez commencé votre année d'hypokhâgne. Vous étiez alors assez réservée, plutôt timide à l'oral, mais je vous ai vue évoluer, gagner peu à peu en assurance. J'ai été nommée en khâgne l'année suivante, et j'ai pu constater vos progrès ; vous étiez alors spécialiste d'anglais. L'année d'après, vous avez choisi de faire une troisième année, et je vous ai convaincue de la faire en spécialité lettres modernes, car j'appréciais la finesse de vos analyses et votre réel intérêt pour la littérature. Cette double compétence, en anglais et en lettres, vous a permis ensuite de poursuivre vos études en Angleterre, puis de faire une thèse en littérature comparée. Entretemps, vous aviez passé le CAPES de lettres modernes et tenté l'agrégation, et vous étiez devenue professeur de français en banlieue parisienne.

Pendant ces années d'études et de travail, j'ai pu garder contact avec vous, à des intervalles irréguliers, mais j'étais toujours heureuse de vous voir et de vous entendre me raconter vos recherches ou vos conditions de travail. Je vous trouvais à la fois très investie et posée, avec un certain esprit critique, ce qui vous permettait de voir ce que le métier de professeur a de stimulant, mais aussi ses difficultés au quotidien. Et j'étais fière d'avoir formé, avec vous et avec ceux de vos camarades qui ont suivi la même voie, une partie de la nouvelle génération.

Un jour, vous m'avez annoncé qu'après dix ans de professorat vous aviez l'impression d'avoir fait le tour du métier, et que vous vouliez changer de voie et vous orienter vers la théologie et la formation pastorale. Je savais que vous étiez croyante, et que vous suiviez les activités d'une paroisse épiscopaliennne à Paris. J'ai moi-même reçu une éducation religieuse protestante, mais cette décision m'a troublée, et presque inquiétée, un peu comme si vous étiez ma fille : je craignais que vous ne vous engagiez dans une voie trop austère, et que cet engagement ne soit dur à tenir. Les courriers que j'ai reçus de vous pendant vos années de formation en Angleterre et aux États-Unis m'ont rassurée : vous y montriez toujours cet esprit réfléchi qui vous caractérise, mais aussi une joie d'approfondir ce qui vous tenait à cœur. Et je dois dire aussi, un peu sottement, que j'ai été rassurée quand vous m'avez appris que la voie dans laquelle vous vous engagiez n'impliquait pas le célibat : il me semble en effet que vous avez toutes les qualités pour rendre heureux le compagnon que je vous souhaite de rencontrer un jour.

Je ne suis pas croyante moi-même, mais je suis suffisamment informée pour comprendre les raisons qui vous ont poussée vers ce choix. Les études vous ont apporté la richesse intellectuelle, et le métier de professeur le plaisir de la transmission. Je pense que la fonction de pasteur pourra vous apporter ces deux choses, mais aussi vous donner ce dont vous avez besoin sur le plan spirituel. Je ne partage pas vos convictions, mais je peux vous comprendre, et je serai heureuse de continuer à suivre votre parcours, de près ou de loin.

Je vous embrasse très amicalement.

Mise à jour : avril 2019

➤ **Sophie REDDET, « Comment mes élèves m'ont appris à être sophrologue »**

Pendant plusieurs années, j'ai suivi, en parallèle de mon travail d'enseignante, une formation professionnelle de sophrologue.

Ce choix correspond à mon goût pour le développement personnel, et peut-être aussi à une envie de m'échapper un peu de ma classe. Or, c'est finalement dans mes classes que j'allais vivre de belles expériences en sophrologie.

Cette année-là, ma classe de sixième est particulièrement agitée. Les élèves rencontrent des difficultés multiples pour se constituer en groupe. On a le sentiment d'un rassemblement d'individus isolés pour lesquels l'autre représente essentiellement une menace... Ils ont aussi un niveau de compréhension des consignes, et plus généralement de l'écrit, assez faible. J'ai déjà testé plusieurs pratiques de sophrologie en classe entière. Une relaxation, avec l'image d'un bonhomme qui éteint petit à petit les machines à l'intérieur du corps. La plupart rentrent très bien dans l'exercice. J'intègre alors une respiration avec l'allongement des expirations. La classe est calme, silencieuse. Je les invite à bien mémoriser cette respiration qui leur permettra de faire descendre les tensions, notamment pendant les contrôles. Je leur explique que c'est important parce qu'un stress trop important empêche de réfléchir et de donner les bonnes réponses.

Après la séance, certaines filles semblent apaisées sereines, notamment I*** qui est très stressée par la réussite scolaire et A*** qui a du mal à ne pas se laisser envahir par ses émotions, cédant souvent à la colère et à la violence dans ses interactions avec les autres. Mais pour les autres... rien n'a vraiment changé ! Ils sont aussi survoltés que d'habitude, même pire... C'est un peu compliqué pour moi de réitérer l'expérience avec eux. Toutefois, je leur suggère à titre individuel de se centrer sur leur respiration et d'allonger les expirations pendant les évaluations. J'ai alors des retours très positifs. A plusieurs reprises, j'aurai le plaisir de voir certains élèves continuer à utiliser la technique de respiration pendant les contrôles afin de ne pas se laisser envahir par la colère. Il s'agit en effet de mieux gérer ses émotions afin de déplacer toute énergie négative. Je constate malgré tout les limites de l'exercice : il est difficile de faire des séances dans un groupe « captif » de jeunes élèves dont certains refusent toute activité au sein de la classe.

Autre expérience. Autre classe. Cette année-là, j'ai créé avec les élèves un spectacle de conte. Pour les préparer à jouer devant un public, je leur ai enseigné quelques techniques propres à la sophrologie afin de les aider à construire des images mentales positives propres au conte. Après la représentation, les retours sont intéressants, notamment lorsque les spectateurs curieux leur demandent comment ils ont fait pour se concentrer et ne pas avoir peur... Ils expliquent alors qu'ils avaient beaucoup répété et fait des séances de sophrologie dans lesquelles ils s'imaginaient face au public, en train de conter, et que ça leur avait permis de n'avoir « presque pas peur ». Je dois reconnaître que ces retours étaient aussi très agréables pour moi puisque j'avais conscience de pouvoir améliorer la « qualité de vie » de mes élèves en même temps qu'ils amélioraient la mienne. Ils me permettaient aussi en classe de mettre en œuvre avec beaucoup de bonne volonté ce que j'avais appris en formation, et qui n'était finalement que théorie ou pratique personnelle.

Enfin, c'est avec des élèves de troisième que s'est terminé mon apprentissage de sophrologue au sein d'une classe. Ces élèves semblaient se préparer assez sereinement pour le diplôme national du brevet des collèges. Mais lors du dernier cours avant l'examen, au moment de leur demander ce dont ils avaient le plus besoin pour leur programme de révision, ils m'ont réclamé de la relaxation. Evidemment, ils étaient bien tombés! Forte de mes expériences précédentes avec des groupes d'élèves, je leur ai suggéré que seuls les volontaires pouvaient participer alors que les autres se consacraient à des révisions d'orthographe (dans le calme). Par chance, la salle de classe qui communiquait avec la mienne était inoccupée ; j'ai scindé la classe en deux groupes, ai laissé la porte ouverte pour tout surveiller, et j'ai installé les dix élèves qui souhaitaient faire une séance de sophrologie dans la salle libre. Nous n'avions que 30 minutes et je savais que cette séance serait unique. J'ai fait le choix de ne pas faire d'exercices sur le corps en dehors de la respiration, et d'entrer directement dans le vif du sujet: l'examen et la gestion du stress inhérent à celui-ci. J'ai alors commencé par une relaxation puis des visualisations. J'ai vu les sourires se dessiner sur les visages ; les élèves étaient concentrés, très réceptifs. Même si j'étais très étonnée de constater leur capacité à suivre une séance aussi longue sans préparation spécifique, je voyais beaucoup de bien être en eux. C'était un vrai bonheur de voir qu'ils avaient tous été très réceptifs, même ceux sur lesquels je n'aurais pas vraiment pariés ! O*** m'explique « qu'il est resté scotché sur sa chaise » et Y*** me dit : « Mais vous nous avez mis en transe Madame!!! ». Ils étaient aussi étonnés de voir à quel point une simple respiration pouvait leur procurer détente et bien être. Phénomène très étrange de contagion: ceux qui n'avaient pas participé ont été soudainement contaminés, révisant leurs conjugaisons dans un calme incroyable... ! Comme une évidence, il leur fallait recommencer avant l'épreuve. Rendez-vous a été pris le lundi matin à 8h20. Incroyable ! Une heure plus tôt au collège pour faire de la sophrologie ! Evidemment, le lundi matin, je n'étais pas très sûre de trouver mes élèves. Le week-end était passé, et je connais les ados... Mais heureuse surprise, tout le monde est venu, même un élève supplémentaire, M***, souffrant de troubles de l'attention. A la fin de la séance, je les invite à un échange pour faire un petit bilan de leurs impressions. E*** souffre de tensions dans les trapèzes ; il a bien apprécié le pompage au niveau des épaules. L*** décrète que les séances de sophro devraient être obligatoires au collège, et M*** se frotte les yeux, encore sidéré de s'être endormi. Notre échange devient vite plus personnel et informel et je finis par leur proposer d'expérimenter la marche méditative. Tous les élèves ne se prêtent pas au jeu, mais A*** s'y applique et me dit toute étonnée: « oh! On dirait que c'est la première fois que je marche! ». Ces élèves me font un merveilleux cadeau. Ils partagent avec moi cette expérience si précieuse, et me permettent en étant indulgents et ouverts de découvrir et d'apprendre avec eux.

J'éprouve de la gratitude pour la confiance qu'ils m'ont accordée et pour l'enthousiasme dont ils ont fait preuve. Ils ont modifié en quelque sorte mon identité: je suis enseignante, oui, mais pas seulement de français, j'ai aussi vocation à leur transmettre des outils pour vivre et pour vivre mieux.

De la même manière qu'ils ont accepté l'idée qu'un professeur soit aussi sophrologue, ils ont ouvert l'immense champ des possibles.

Mise à jour : mai 2019.

➤ **Malaury MASSA, « A la rencontre de l'autre »**

Altérité et questionnement

On réfléchit toujours à ce qu'on apprend aux élèves, plus rarement à ce que les élèves nous enseignent, et jamais à ce qui nous fait prendre conscience que justement, il y a des choses que l'on ne sait pas.

En 2016, l'accueil d'un mineur non accompagné afghan nous a fait prendre conscience de la difficulté de se confronter à l'autre. Autre langue, autre écriture, autre culture, autre code... Une altérité si grande que la construction de ponts pour communiquer demandait du temps, des erreurs, de la bonne volonté et l'absolue nécessité d'apprendre les uns des autres, pour créer la possibilité d'une progression vers un objectif commun.

La rencontre avec cet élève, qui ne demandait pas mieux qu'apprendre, avec des enseignants, qui ne demandaient pas mieux qu'enseigner, sans trop savoir comment s'y prendre. La rencontre de deux femmes aussi, l'une pleine de bonne volonté mais dans une méconnaissance totale de la spécificité de l'enseignement du français langue seconde, l'autre spécialiste du FLS mais présente sur l'établissement une demi-journée par semaine et qui ne se consacrait qu'aux EANA dont elle avait la charge sans avoir vraiment conscience qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir besoin d'aide. Et peu à peu, l'émergence de connaissances, ou de désir de connaissances. Pour Allah Nazar, l'apprentissage d'une nouvelle langue, la découverte d'un projet professionnel motivant et l'espoir d'une vie différente. Pour l'une d'entre nous, la prise de conscience de la nécessité de se former pour faire face aux nouveaux défis qui attendent l'école, et le désir de redevenir élève à son tour en préparant un master de didactique de FLS. Oui, redevenir élève pour devenir un meilleur professeur. Et enfin, pour l'enseignante de FLS comprendre que son rôle n'était pas que d'accompagner l'élève mais aussi de guider les enseignants des classes ordinaires à accueillir les élèves allophones et peut-être de leur faire prendre conscience qu'il fallait parfois changer leur regard sur leur propre pratique.

Nous apprenons de nos élèves, surtout lorsque nous nous rendons compte que ce que nous savons ne suffit pas. Une année riche d'enseignements. Un avenir plein d'espoir pour lui, une nouvelle amitié pour nous, et le rappel que quel que soit notre âge ou notre expérience, rencontrer l'autre nous permet de nous élever.

M M. et C B.

Mise à jour : mai 2019.

➤ **Nisa FIOGERE / Régine HUNZINGER (Régine JOSEPHINE), « Baptiste, 3 ans. Sur les chemins heureux et patients de l'école »**

Quand la maîtresse et la maman mêlent leurs voix et leurs regards pour un petit garçon de 3 ans qui les a fait bien grandir.

C'est d'abord par les mots que je rencontre Baptiste, les mots de ma directrice, après son premier rendez-vous en juin avec ses parents.

Des mots inquiets, des mots tristes qui laissent augurer d'un enfant en situation de grosses difficultés comportementales. Le bruit, les autres, ses propres émotions qu'il subit et ne maîtrise pas, tout est source de crise pour lui. Son année de PS dans sa première école a été catastrophique. Baptiste en sort traumatisé. C'est l'inquiétude de ma directrice : dans quelle classe va-t-on scolariser un enfant aussi sensible, dont l'AVS prévue ne sera certainement pas encore nommée à la rentrée ?

Nous sommes en juin. Les répartitions des classes pour l'année suivante sont déjà faites. La mienne sera une PS/MS, avec 26 élèves prévus dont une enfant handicapée intégrée avec une AVS. A priori, Baptiste qui doit lui aussi avoir une AVS, ne sera donc pas inscrit dans ma classe. Mais la directrice discute de son souci avec moi. Sa confiance me touche. Son inquiétude me gagne aussi. Je pense à cet enfant en souffrance qui aura besoin de calme et de cadre. Qu'on devra rassurer plus qu'un autre, avec qui il faudra garder patience en toutes circonstances et manifester l'empathie nécessaire pour le comprendre et l'aider. Et puis, pourquoi ne pas le dire, aura-t-on le soutien de ses parents ? Et surtout, comment gérer ses grosses difficultés en même temps que les apprentissages des autres élèves ?

C'est la mère de Baptiste qui me décide. Je la rencontre un après-midi, pendant que je surveille mes élèves en récréation. Notre entrevue ne dure que cinq minutes. Mais c'est suffisant. Derrière ses réponses à mes questions, ses paroles pour décrire la situation de son fils, je sens son inquiétude, sa lucidité, sa sensibilité et ses espoirs. Je sais qu'elle travaillera avec moi et que la confiance entre nous sera mutuelle.

Le jour de la rentrée, j'accueille mes élèves. Baptiste arrive avec ses parents. Et c'est une agréable surprise. Je ne m'attendais pas à le trouver ainsi. Souriant. Impatient. Heureux d'être là semble-t-il, de découvrir sa nouvelle classe. Il me salue, pose des questions, évolue au milieu des autres enfants. Il ne s'intéresse pas vraiment à eux, mais la classe l'attire. Mon attention se focalise un peu sur lui. Je l'observe, reconnais les attitudes, les réactions décrites par sa mère. Elle a été si précise que j'éprouve une étrange sensation. Celle d'être dans la tête de cet enfant, de comprendre ses émotions, de me retrouver dans ses doutes et ses peurs, dans son impuissance à agir comme il le voudrait, dans sa culpabilité et sa colère à échouer parfois. J'ai l'impression de le connaître sans l'avoir jamais rencontré, juste par les mots de ses parents qui l'ont cerné au plus proche de ce qu'il est et de ce qu'il peut devenir si seulement on le lui permettait.

Au fil des jours, je trouve mon chemin vers Baptiste. Il m'apprend à composer, à toujours réagir avec calme sans le brusquer pour ne pas le braquer. Cette attitude empathique que je tente d'avoir avec mes élèves, pas toujours avec succès il faut le reconnaître, je me surprends à l'avoir sans cesse avec lui. Baptiste m'empêche de me laisser aller à cette lassitude de la routine dans laquelle je tombe parfois. Il m'oblige à une vigilance de tous les instants pour lui donner l'image de moi qui le rassure. Tout ce que j'ai appris du comportement à avoir envers les élèves, prend toute sa signification au contact de Baptiste. Je n'ai pas le droit de me laisser aller, de le décevoir. Parce qu'il compte sur moi pour lui expliquer les autres, le monde scolaire, ce qu'il doit y faire et comment. Parce que, par-dessus tout, il a besoin d'être compris, accepté et valorisé dans ce qu'il est. C'est à moi d'entrer dans sa façon de fonctionner pour devenir l'interface entre lui et les autres, pour qu'ensuite, ensemble, ils puissent s'adapter les uns aux autres. Et pour que personne ne se sente lésé par une apparente préférence, je dois traiter chacun de la façon dont je traite Baptiste.

Au bout de deux mois, Flore vient nous aider. Tout de suite le lien se crée. Baptiste accueille son AVS avec joie et confiance. Elle le comprend elle aussi, il sent qu'il peut compter sur elle. Mais nous gardons le lien que nous avons tissé lui et moi durant cette première période.

Baptiste progresse maintenant dans ses apprentissages. Et il avance vite. Très vite. Il survole le programme avec aisance, apprend à lire en quelques semaines, jongle avec les nombres avec facilité. Autour de lui se mobilisent des personnes qui l'aident à vaincre ses réticences, ses peurs et ses blocages. Je discute avec son psychomotricien, il me prodigue des conseils dans les domaines comportementaux qui bloquent certains de ses apprentissages (utiliser des crayons, accepter les taches de peinture sur les doigts, marcher sur le sol mouillé de pluie...) Baptiste accepte d'affronter ses peurs, manifeste une soif d'apprendre qui le tire en avant. Il apprend à communiquer avec ses camarades, se lie d'amitié avec une élève. Et chaque difficulté surmontée est une victoire.

Je suis convaincue que chaque enseignant rencontre au cours de sa carrière un élève en particulier qui le marque positivement et à jamais dans son métier. Ce petit garçon est celui que je n'oublierai pas. Parce qu'il m'a appris beaucoup sur moi-même, parce qu'il m'a redonné l'impression si souvent mise à mal dans l'enseignement, d'être utile à un enfant. Parce qu'il a été lui tout simplement, dans sa sincérité, dans ses efforts pour s'ouvrir aux autres, pour trouver son adéquation au monde. Parce qu'il n'a jamais baissé les bras.

Et pour tout cela, je le remercie.

Régine Hunzinger (Régine Joséphine)

Baptiste crie.

Il hurle ses difficultés et son mal être depuis qu'il est entré à l'école. Ce ne sont pas les caprices d'un petit garçon de 3 ans, qui aurait été trop choyé. Ce sont les souffrances d'un enfant ... Je suis enseignante en collègue, mon mari au lycée. A cette époque, notre fils va mal. Depuis un an, nous avons vu les choses se dégrader. L'entrée à l'école a été catastrophique.

Que faire ? Quand vous percevez que votre enfant a besoin qu'on lui laisse du temps, quand votre enfant ne rentre pas dans la case qu'on lui impose... À des rares moments, nous voyons bien que Baptiste va très vite dans certains domaines mais qu'il est en réelle difficulté dans d'autres. Le geste de dessiner ne correspond pas à l'exigence qu'il s'est fixée, sa réaction est de ne plus vouloir prendre son stylo. Comment le rassurer ? Comment l'accompagner ? Comment être clair sur ses problèmes dans le milieu enseignant, sans passer pour un donneur de leçons ? Que puis-je mettre en place à la maison pour l'aider ? Nous sommes démunis plus que jamais !

De son côté, Baptiste s'enferme : dans ses mots en anglais, dans les chiffres, dans des gestes répétés qui le rassurent.

Comme cette période a été dure ! On nous dit juste que notre fils ne sera pas dans le même monde que le nôtre. On nous demande de nous livrer car il doit bien y avoir quelque chose qui explique son état. C'est sans doute du côté de la mère qu'il faut chercher. On me demande d'expliquer d'où je viens pour comprendre pourquoi mon fils en est là... Nous attendions tant du monde médical... ! Et quelle culpabilité ! Que dire ? Quelles explications donner quand vous ne savez pas, et qu'il vous reste cet enfant tant désiré et tant attendu.

Mais Baptiste est là, il est bien là, avec nous... Là, près de nous, avec son extrême sensibilité. Comment lui permettre alors de développer des compétences ? Comment lui permettre de prendre appui sur ces compétences pour surmonter celles où il est si fragile ? Comment permettre au monde enseignant de lire notre enfant dans toute sa dimension ?

Nous déménageons. Je prends contact avec l'école de Vieugy, un petit village près d'Annecy. Je suis pleine de larmes que je contiens quand je me présente au bureau de la directrice. En mon for intérieur, je m'interroge et me demande : à quoi bon enseigner ? A quoi bon aimer autant son métier quand vous ne trouvez aucune solution pour votre enfant ?

Et j'arrive dans le bureau, dans cet état. Je sens tout de suite l'expérience de la directrice. Elle écoute avec grande attention ce que je dis de mon fils. Elle semble capable d'ajustement, de souplesse et d'adaptation. Elle me demande de lui donner tous les éléments « qui permettront à Baptiste de trouver ses marques ». Enfin ! Enfin ! Nous échangeons plusieurs fois au téléphone avant qu'elle ne me présente l'une des maîtresses de l'école : Régine.

Je passe à l'école une après-midi. Régine est là. Ses élèves sont en récréation. Elle les rassemble. Le mélange de douceur et de fermeté me saute aux yeux. Ils sont tous rivés à ce qu'elle dit. Elle connaît très bien sa classe. Elle sait très bien sur quels élèves elle doit s'attarder. Notre court échange finit par me rassurer complètement. Elle me demande toutes les informations qui lui permettront de bien comprendre mon fils, de le lire peut-être même comme un livre ouvert sur nos espérances. Elle est ma chance, je le sais, je le vois. Quelque chose d'indicible passe entre elle et moi. Il me semble marcher sur le fil ténu de la confiance, comme en équilibre entre douleur et soulagement. Je rentre chez moi les larmes aux yeux, et me presse de raconter cette belle rencontre à mon mari. Je pressens que Régine sera notre chance.

Très vite, nous faisons un essai dans la classe. Baptiste revient plutôt apaisé de l'école. Au fil des jours, tout doucement, elle apprivoise mon garçon. Avec lui, elle est d'une constance qui force l'admiration. C'est toujours avec douceur mais fermeté qu'elle crée ce cadre, ce cadre dont il a tant besoin pour être rassuré. Au moment de le récupérer, je lis parfois la fatigue de la maîtresse mais je ne perçois jamais aucun reproche. Elle me prie seulement d'arrêter de m'excuser quand Baptiste a été un peu plus difficile. Je ne suis plus habituée. Au fil des jours, je finis par me défaire de cette lourde culpabilité qui me pèse tant.

Baptiste est bien entouré. Deux spécialistes, un psychomotricien et une orthophoniste, travaillent avec Régine et nous guident dans le difficile travail de parent-accompagnant.

Baptiste progresse. Il fait des bonds en réalité.

Je suis curieuse de savoir ce que sa maîtresse met en place dans sa classe. Lors de journées portes ouvertes aux parents, Régine m'en offre l'occasion. Je vais pouvoir l'observer dans la classe, être spectatrice de ses progrès et de ses petits pas qui seront pour nous comme des pas de géant. C'est là que la maîtresse m'explique qu'un enfant apprend mieux ce qu'il choisit. C'est là que je découvre qu'elle a conçu pour ses élèves des boîtes qui sont des projets d'apprentissage en lien avec des groupes de compétences. Il y a une progression dans la boîte et entre les boîtes. Chaque enfant choisit la boîte qu'il souhaite travailler. Moi, j'en étudie une : je comprends comment elle accompagne à dire les sons, à les coupler, à lire des mots puis des phrases et enfin des histoires.

Si Baptiste progresse et se transforme, alors moi aussi ! Engagée depuis quelques temps dans un dispositif d'évaluation par compétences, c'est le déclic. Je choisis de revoir quelques-uns de mes gestes professionnels. Il me faut accompagner mes élèves, les aider à lire, et à dire, ce qu'ils font bien, les motiver à comprendre comment ils peuvent surmonter leurs fragilités. A travers des projets pluridisciplinaires, je choisis de construire et d'évaluer des compétences pour chacun de mes élèves ; d'une certaine manière, ce seront mes petites boîtes à moi.

Chère Régine, l'enseignante que je suis vous remercie. La maman que je suis vous remercie. Vous avez sorti mon fils d'un avenir qui s'annonçait sombre et étriqué.

Baptiste a aujourd'hui presque 7 ans. L'entrée au CP a été fluide tant il a été bien préparé. L'école maternelle a su faire le lien. Nous sentons que les informations pour l'accompagner ont été transmises, et que sa nouvelle maîtresse cherchera à être la plus efficace possible avec lui. Notre petit garçon adore aller à l'école. Il adore apprendre et jouer avec ses amis. Nos journées sont pleines d'éclats de rire et de surprises à la maison.

Régine, vous avez, profondément, toute notre gratitude.

Nisa Fiogère

Mise à jour : juin 2019

➤ **Anne-Catherine MOURGUE, « Un autiste comme les autres »**

Voici l'histoire d'une rencontre: celle d'un jeune autiste et d'une professeure de Lettres.

Je vais l'appeler A. car cet enfant est unique mais il en représente des milliers d'autres. J'ai appris à le connaître alors qu'il était tout petit, encore en maternelle, dans les bras de sa mère. Il semblait déjà différent mais si attachant. Puis il a grandi et son parcours s'est peu à peu éloigné de celui des autres enfants. Il a eu du mal à se faire des amis, il a éprouvé des difficultés dans ses apprentissages, il semblait souvent maladroit. Il n'aimait pas l'inconnu et vérifiait toujours que tout était bien en place. Je l'ai suivi tout au long de sa scolarité et le suis encore. J'ai vu ses errances, ses difficultés mais aussi ses victoires et ses joies. J'ai vu aussi le parcours difficile de parents qui sont confrontés à la différence, au handicap, à la MDPH, au choix d'un parcours particulier.

J'ai aidé cet enfant à grandir et à apprendre mais au fond c'est surtout lui qui m'a aidée à grandir et apprendre. Il m'a appris à m'adapter pour enseigner, à toujours faire un pas de côté, à faire des dessins et à biaiser, à faire du français et des mathématiques sans en avoir l'air... Bref il m'a appris à devenir une enseignante qui différencie, qui cherche à comprendre, qui s'adapte et qui ne renonce jamais. Grâce à lui j'ai compris que tous les élèves pouvaient progresser, que les plus petits pas finissent parfois par de grandes victoires.

J'ai été à ses côtés lors de ses colères, de ses rires, de ses larmes. Je l'ai vu ne pas supporter l'injustice, la moquerie et la méchanceté.

Mais je l'ai vu aussi s'ouvrir, prendre confiance, créer, dessiner, inventer, se faire des amis et réussir dans ses apprentissages. Il m'a montré combien chaque mot que nous posions avait un sens.

Je l'ai vu se déconcentrer à cause d'une odeur, d'un bruit, d'un oiseau qui vole, d'un stylo qui n'a pas la bonne couleur,... J'ai compris combien l'attention était fragile, volatile. J'ai tenté de la capter, de changer de posture, de changer de stylo. Toutes mes errances pédagogiques avec A. ont été riches et -à force de chercher- on trouve des solutions pour avancer ensemble et employer un langage commun.

Ce que j'ai appris aux côtés de ce jeune autiste je l'utilise tous les jours dans mes classes avec tous mes élèves car finalement ils ont tous leurs particularités et leurs différences et ont tous besoin que l'on pose sur eux un regard particulier.

Cet élève m'a élevée car il m'a permis de prendre de la hauteur et de poser un regard bienveillant sur lui puis sur les autres ; il m'a élevée car il a participé sans le savoir à ma formation, m'a nourrie et a fait de moi l'adulte et la professeure que je suis. Pendant qu'il grandissait, je grandissais à ses côtés...

Mise à jour : juin 2019.

➤ **Myriam GAUJOUX, « Épiphanies didactiques »**

Confronté aux problématiques posées par ses classes, le professeur est appelé à devenir un chercheur qui observe, expérimente.

C'est en Martinique que j'ai occupé mon premier poste d'enseignante de SVT. Ce lycée rural isolé avait auparavant relevé de l'éducation prioritaire et accueillait encore en majorité des élèves issus de celle-ci. Ils constituaient, pour la plupart, la première génération accédant au bac et faisaient la fierté de leurs parents lorsqu'ils obtenaient le précieux diplôme. Alors que je maniais plusieurs langues avec aisance et beaucoup de plaisir et parce que je désirais tant les voir réussir dans la discipline que j'enseignais, ces élèves m'ont amenée à explorer les problématiques posées par la maîtrise des langages. Si j'avais beaucoup interrogé mon propre rapport à l'école et aux apprentissages, je n'avais encore jamais autant mesuré combien cet éloignement des attentes scolaires en matière de codes scolaires, de registres de langue ou de gestion du plurilinguisme pouvait entraver l'expression de leurs intelligences bien réelles et dont je voyais à chaque séance les manifestations. A mon arrivée, de nombreux collègues m'avaient accueillie avec gentillesse et alerté sur nos élèves de bonne composition, faibles, sans ambitions, peu travailleurs et dont le niveau baissait d'année en année. Pourtant, j'observais en classe des jeunes curieux de tout et si souvent pertinents dans nos interactions. C'est le passage à l'écrit qui s'avérait plus aléatoire, lorsqu'il s'agissait d'ordonner les raisonnements, de mettre en relation connaissances et observations, de ne pas perdre de vue l'objectif, d'utiliser les mots justes, d'identifier les causalités. Il m'a semblé intuitivement que tout expliciter pouvait être un chemin fécond.

J'ai commencé par le plus facile : l'explicitation des méthodes et leurs mises en pratique indispensables à l'aide de « j'observe que, je sais que, j'en déduis que, j'en conclus que », propositions qu'ils ont adoptées avec enthousiasme. Assez vite, nous constatâmes que souvent ces méthodes étaient des coquilles vides, car comment distinguer une observation d'une déduction, à quoi correspondait une interprétation ? Que fallait-il mettre en relation lorsque l'objet de la recherche ne faisait pas sens ? Pour quelles raisons fallait-il faire semblant de tout redécouvrir dans un contexte nouveau alors que les bilans donnaient déjà tout ? Pourquoi devaient-ils tout expliciter, en particulier ce qu'ils avaient compris et qui faisait désormais partie d'un savoir partagé ? Des expressions indignées accueillait régulièrement les devoirs que j'avais passé tant de temps à corriger, cherchant à indiquer au mieux à chacun ce qui était réussi ainsi que les marges de progrès. C'est l'expression de leurs frustrations, la faible portée de mes propositions méthodologiques et de mes barèmes individualisés qui m'ont aidée à comprendre qu'explicitement les méthodes ne suffisaient pas ; tout juste cela leur indiquait-il que je croyais en leur capacité à progresser.

A l'occasion de l'écriture du nouveau projet d'établissement, quelques collègues qui partageaient les mêmes analyses et moi avons conçu un projet de classe en 2^{de} visant à faciliter la transition du collège au lycée et à aider les élèves à en comprendre les attendus. Pour atteindre cet objectif, outre un accueil réalisé par toute l'équipe, nous avons mis en place un tutorat de quatre à cinq élèves par chaque professeur de l'équipe, à qui nous avons laissé le choix de leur tuteur. Ce dernier point avait soulevé quelques inquiétudes chez nous : les élèves allaient-ils désigner majoritairement un seul professeur, des tensions ne risquaient-elles pas d'en résulter ? Pourtant, trois semaines après la

rentrée, - durée jugée nécessaire pour leur permettre de nous découvrir - lorsqu'ils ont été amenés à indiquer leurs préférences, leurs choix se sont répartis de manière équilibrée entre nous tous, montrant que nos personnalités diverses entraient en résonance avec les leurs et leurs besoins et que nous avons bien fait de leur demander leur avis. Surtout ce tutorat construit autour d'un canevas destiné à suivre le travail personnel nous a aidés à ajuster nos exigences, en nous faisant réaliser que le temps que nous imaginions nécessaire pour achever le travail était toujours en deçà du temps réel, que nos consignes étaient souvent équivoques, que certains de nos élèves avaient beaucoup d'autres préoccupations que celles de l'école. Ces temps d'écoute et de partage nous étaient tout aussi utiles qu'ils pouvaient l'être à nos élèves, ils nous ont enhardis à donner plus de place à leur parole collective.

Cela s'est traduit par des bilans sur une heure de vie de classe toutes les deux semaines ; l'ordre du jour était élaboré par tous et nous étions tous présents pour en discuter. Cette expérimentation a libéré leur parole : ils ont parlé de tout, en particulier de notre enseignement : les devoirs devenaient trop difficiles, trop longs... Ils nous ont fait confiance, nous ont amenés à réfléchir ensemble sur des objets communs, interdisciplinaires, ils ont nourri nos partages professionnels. Nous avons alors proposé de nouvelles actions comme l'aide à la prise de notes dans différentes disciplines, menée par le professeur de lettres, l'analyse de documents accompagnée d'un travail lexical pour décrire en histoire-géographie et en SVT, le suivi du travail personnel et de son sens, la préparation des devoirs surveillés.

Pour financer partiellement l'investissement conséquent en temps de l'équipe pédagogique, j'ai profité des possibilités offertes par les fonds européens dans le domaine de l'éducation. Les exigences de ce type de projet m'ont amenée à conduire des évaluations des effets de nos pratiques en comparant les résultats de nos élèves, les décisions d'orientation, les décrochages scolaires avec les trois autres classes de seconde mais aussi en interrogeant les élèves. Grâce à eux, non seulement mon enseignement a évolué mais mon regard sur mes pratiques et leurs effets est devenu un objet constant et conscient de réflexion et de travail. Parallèlement à ce projet, dans ma classe de première, la moitié des élèves a décidé de forcer le passage en classe de Terminale contre l'avis du conseil de classe. L'été passé, ils avaient mûri, le travail de l'année fut assez fructueux pour que tous aient le bac et les deux tiers avec mention ! Ces résultats m'ont poussée à questionner l'efficacité des redoublements, c'est ainsi que j'ai commencé à lire des articles de recherches et des études montrant le peu d'efficacité du redoublement ; j'y ai aussi découvert l'effet Pygmalion mis en évidence par les recherches de Rosenthal et Jacobson et plus largement les champs de la recherche en sciences de l'éducation.

Je me suis alors inscrite en Master de recherche en sciences de l'éducation en faisant le choix de travailler sur des objets liés à la didactique de l'écrit. Mon mémoire a porté sur les pratiques scolaires d'écriture en sciences. Dans ce cadre, une collègue de SVT accepte de m'ouvrir les portes de sa classe, tout en me prévenant que je verrai deux groupes bien différents : le groupe 1 est excellent, tandis que le groupe 2 est très faible. Le protocole d'observation intègre le minutage des temps consacrés aux interactions orales, aux lectures et à la production d'écrits, je mesure à quel point peu de temps leur est laissé pour lire et comprendre des documents composites ambitieux et

pour écrire ; l'analyse des cahiers montre cependant qu'ils produisent des contenus consistants et pertinents. L'analyse des interactions entre professeur et élèves me fait aussi prendre conscience que nous ne nous laissons que rarement l'occasion d'accéder aux raisonnements des élèves. Si ces relevés séance après séance renforcent ma confiance envers les capacités des élèves, ils me conduisent aussi à explorer mes propres pratiques. Ainsi, lors d'une observation de séance, dans le premier groupe, un élève interrogé débute une réponse prometteuse très vite interrompue par sa professeure qui, ayant déduit de ces quelques mots qu'il avait compris, reprend la main et réalise la totalité de l'exploitation du document. Cet échange vient en écho de ce qu'il m'arrive régulièrement de faire aussi, ces inférences rapides, ces raccourcis qui nous font peut-être passer à côté d'un raisonnement plus profond, original, ou même d'éventuelles erreurs dont nous ne pourrions jamais discuter faute de leur avoir donné le temps de s'exprimer. A la pause, je lui fais part de mes réflexions et lui propose de noter au tableau ce que disent les élèves. Le travail du groupe 2 s'en trouve transformé : des élèves habituellement peu diserts, parlent, complètent les propositions de leurs camarades, le tableau devient le support d'une mémoire de travail collective qui soutient les raisonnements des uns et des autres. Surtout il révèle qu'une modification simple dans la manière de gérer les interactions orales et leur articulation avec l'écrit permet à ces élèves perçus comme plus faibles, notamment dans leur passage à l'écrit, d'exprimer un potentiel qui n'avait jamais été identifié. Donner la parole aux élèves, prendre le temps de la travailler avec eux et de la leur faire travailler devient un chemin fécond.

Cette prise de conscience transforme durablement mes pratiques pour laisser plus d'espace à la parole parfois dissonante des élèves, leur prise en compte me demande de faire et de regarder faire, d'écouter et d'entendre, de maîtriser mes impatiences, d'inhiber mes réflexes. Un univers nouveau s'ouvre, car en donnant la parole aux élèves, j'identifie mieux les causes des difficultés, les malentendus, ce que le projet collectif m'avait fait entrevoir prend une dimension nouvelle qui irrigue toutes mes pratiques. Les moments disruptifs deviennent des tremplins pour progresser ensemble : ce sont ces deux élèves redoublantes qui refusent de s'engager dans des résolutions de problèmes ouverts qui par leurs demandes et l'expression de leur courroux et de leurs inquiétudes, me font trouver un chemin pour les accompagner de la démarche analytique fournie à l'élaboration de leur propre démarche. C'est cet élève qui, à la consigne de rédiger un article scientifique, va explorer internet à la recherche d'articles scientifiques pour en identifier les normes et me fait ainsi prendre conscience de la nécessité d'explicitier aussi les formes des écrits demandés. C'est cette élève qui après un travail sur le brouillon, n'a pas la note escomptée sur sa version définitive et vient exprimer sa frustration en fin de séance, me conduisant à lui expliquer les hypothèses et le cadre sur lesquels un barème se construit et ce faisant en prendre moi-même conscience. Ce sont ces élèves qui ne parviennent pas à s'emparer des ressources si longuement préparées en DNL et qui s'en détournent, qui me poussent à aller chercher des solutions du côté de la didactique des langues avec l'aide bienveillante d'une inspectrice. C'est encore un groupe d'élèves dont les comportements entre eux sont agressifs et avec lesquels je ne parviens pas à établir des relations de confiance, qui en prennent conscience lorsque je décide enfin de partager avec eux mes constats ; ensemble nous trouverons alors un mode de fonctionnement plus respectueux de tous. Les exemples sont nombreux des effets positifs découlant des possibilités données aux élèves de s'exprimer.

Les paroles, les comportements et les attitudes de nos élèves nous interrogent. Ils nous élèvent. Ils nous ouvrent le champ d'une recherche, qui étaye, confirme ou infirme de manière contre-intuitive parfois et nous prémunit contre la généralisation hâtive des ressentis et de nos exemples personnels. Ces élèves qui nous résistent nous forment et nous rendent meilleurs enseignants car ils nous indiquent aussi des chemins nouveaux pour les accompagner: il suffit de leur en laisser la possibilité.

Mise à jour : juin 2019

➤ **Stamatina FOUTRI, « La classe est un endroit qui peut nous donner accès à notre âme et au monde »**

Approfondissement de nos connaissances théoriques, mais surtout acquisition de compétences transversales.

La classe est un endroit qui peut nous donner accès à notre âme et au monde.

L'enseignement-apprentissage est une situation d'interaction et de réciprocité. Alors que notre formation initiale nous délivre des contenus théoriques, c'est grâce aux apprenants que nous apprenons à devenir plus conscients de ce que nous sommes. J'enseigne depuis vingt ans maintenant. Je sais comment faire car ils me l'ont appris : ils me donnent, je leur donne, on partage. Ils ont contribué à développer mes compétences transversales de professeur. Ils m'ont toujours aidée à entrer dans ma psyché [en grec, c'est le nom de l'âme], donc à m'ouvrir à moi-même et au monde. Je parlerais volontiers de psychothérapie, mais au sens positif de développement personnel : la classe est un endroit qui nous donne accès à notre âme et au monde.

Face à l'hétérogénéité des élèves, j'apprends à tester mes limites, à exercer mon calme, ma patience, à être plus responsable et moins rancunière. Il y a deux ans, un élève de 3ème, de bon niveau (B2), avait une influence néfaste sur la classe. Il était pervers, provocateur, menaçant, manipulateur à l'égard de tous, jeunes et adultes. C'est le seul élève que je n'aie pas pu supporter dans toute ma carrière ! Eh bien, lui aussi m'a paradoxalement élevée car j'ai appris à garder mon sang froid et j'ai remporté une victoire sur moi et... sur lui.

Les élèves m'améliorent aussi du point de vue de la relation humaine : si l'un d'entre eux a des problèmes, je dois être à son écoute, le comprendre, reconnaître ses difficultés. Et lorsque j'entre triste en cours, au bout de cinq minutes ils me gonflent à nouveau de joie ! Certains m'ont même donné confiance en moi, par leur affection et leurs mots tendres. C'est surtout vrai au collège, car au lycée, nos discussions me permettent davantage de consolider mes connaissances et mes méthodes pédagogiques. Une telle évolution n'est possible que si le professeur n'est pas imbu de sa personne mais demeure modeste, réceptif, inspirant la confiance et non la peur.

Cette attitude se heurte pourtant aux dysfonctionnements du système éducatif grec. Dans notre pays, la désorganisation est assez générale et les gens ont peu de limites. C'est pourquoi l'élève, à l'image de l'adulte, est souvent indiscipliné, peu respectueux. D'ailleurs les parents ont tendance à dévaloriser les professeurs et l'Ecole. Celle-ci est effectivement horrible et les enfants ou adolescents la considèrent comme une prison qui les pousse à détester leurs enseignants. Beaucoup de professeurs sont malheureux : ils ne reçoivent pas de formation adéquate pour devenir de bons pédagogues, les programmes qu'ils doivent appliquer ne les autorisent pas à être créatifs, la faiblesse de leur salaire est démotivante. Par-dessus tout, depuis le primaire, le seul but est la réussite au bac panhellénique puis l'accès à la fac. On méprise les matières artistiques et l'on privilégie l'enseignement traditionnel des disciplines utilitaires. Après la fin des cours, vers 14h, les élèves regagnent l'école privée du quartier pour répéter les leçons de la journée puis reçoivent des cours particuliers - qui arrondissent les fins de mois des professeurs - avant de faire du sport à partir

de 21h... Tous sont épuisés et déséquilibrés par ce rythme imposé par la mentalité grecque à l'égard du travail !

Moi aussi, je suis très fatiguée : chaque jour, j'interagis avec cent apprenants différents et comme je suis une véritable éponge, ces échanges dévorent toute mon énergie. Ou presque : il m'en reste un peu, dans les marges où il est possible de souffler et de revivifier notre enseignement. Alors, malgré ce système anxiogène, les élèves peuvent devenir des élevateurs pour les professeurs conscients, ouverts et intuitifs.

(Propos recueillis par Frédéric Miquel)

Mise à jour : septembre 2019

➤ **Fatimazohra ELYOUBI, « Enseigner avec bonheur »**

Mon texte traite le grand bonheur que l'acte d'enseigner puisse procurer une sensation de bienfaisance.

Ces regards confiants, innocents, ils m'attendent, appréhendent mon retard, ils sont contents quand je le suis ; ils me disent bonjour, au revoir et merci et se confient à moi. Une connivence se crée, un amour, un partage. Ils me donnent de l'énergie, de la vie et me font sentir que je suis utile et que j'existe. Ils sont la base de ma carrière, de ma motivation et de mon bonheur.

Chaque jour c'est le même plaisir, les mêmes retrouvailles, le même échange. Avec eux, je sens que je suis sublime et que j'exerce une noble mission.

Je les aime d'un amour apaisant, je pense à eux quand je suis chez moi, je me prépare pour aller les voir, les rencontrer, pour qu'on éprouve ensemble cette chaleur du savoir.

Ils sont ma continuité, ma prolongation, ils portent mes empreintes, la trace que je veux laisser dans ce monde, et en contrepartie, ils ont tracé ma vie, mon cœur et mon esprit. C'est grâce à eux que je fais le métier que j'aime.

J'ai fait un détournement de chemin pour devenir professeure, j'ai renoncé à une carrière administrative qui ne m'a pas comblée, et je suis revenue vers ma vraie passion.

Je suis épanouie dans ma vie professionnelle avec mes étudiants. Je vois leurs yeux briller d'amour et de respect envers moi. Je les aime aussi, je veille à ce qu'ils s'améliorent et progressent, je les incite à s'interroger et interroger, à ne jamais rester frustré face à une énigme. Je leur répète incessamment qu'il ne faut jamais avoir peur des questions.

Je suis convaincue qu'enseigner, c'est aider à devenir et parmi mes objectifs, c'est de les mettre sur le chemin du savoir et de l'amour de la recherche et du questionnement. Je leur répète toujours qu'ils font les projets de grands chercheurs s'ils le veulent bien, s'ils nourrissent leur volonté de la motivation car dans la vie, il faut opérer des choix, il faut s'organiser, gérer son temps, avoir une vision du monde, élaborer une manière de penser, d'organiser ses idées, je les encourage à la lecture car un livre peut changer une vie.

J'ai créé au sein de la faculté un club de lecture, d'écriture et de création pour eux, pour les mettre sur les rails des bonnes pratiques, pour faire entrer de la lumière dans leur vie.

Si je veux citer une de mes expériences avec mes étudiants, l'embarras de choix sera énorme ; plusieurs noms passent par ma tête, plusieurs visages traversent mon esprit. L'enseignement est un monde où convergent l'intellectuel, le social et l'humain.

Je me rappelle de Chama, étudiante qui a attiré mon attention par son silence absolu et son isolement. Chaque fois que je voulais lui adresser la parole, elle évitait mon regard et elle ne répondait que par des monosyllabes. Sauf qu'un jour, après une séance habituelle que j'avais avec le groupe auquel Chama appartenait, j'ai reçu d'elle, un courriel inattendu qui disait :

"Bonsoir professeure, je suis une de vos élèves à la fac des sciences je m'appelle Chama et je suis en première année svt " section D ". On avait une séance avec vous le vendredi et pour être honnête j'ai vraiment aimé cette séance , je trouve que vous êtes une bonne personne . Je vous remercie énormément pour vos conseils ça m'a beaucoup aidé. Passez une bonne soirée et Aid mubarak said ."

Ma réponse :

"Bonsoir Chama, merci pour ton message. Je serai toujours à vos côtés pour vous aider et vous encourager, c'est l'un de mes sacrés devoirs que je fais avec plaisir. Aid Mubarak said.

Cordialement."

Chama avait dix-huit ans, elle était discrète, taciturne, indécise et peu confiante. Elle s'isolait toujours, évitant tout échange. Chama ne pouvait reformuler une phrase face à ses collègues. Je me suis rapprochée d'elle, elle avait besoin que de s'extérioriser et de parler de ses souffrances. Elle avait besoin d'un regard attentif et de l'encadrement d'un adulte ; je l'ai incitée à franchir le pas.

J'ai redouté qu'elle soit autiste Asperger car elle en représentait plusieurs traits. Elle avait de grandes capacités intellectuelles bloquées par un manque d'interaction sociale. Un visage inexpressif, avec un clair manque de connexion entre la réception de l'information et son traitement. En d'autres termes, il n'y avait pas de second degré pour elle. Elle prenait tout discours au pied de la lettre. C'était compliqué pour elle de comprendre dans une discussion l'ironie ou la métaphore par exemple. Ajoutons à cela qu'elle avait tout le temps un besoin incessant d'être sécurisée par des mouvements répétitifs.

Elle avait un grand sentiment d'infériorité. Le regard vide, la voix monotone, le pas égaré. Ce trouble envahissant l'empêchait de vivre et de s'épanouir. J'ai repéré en elle tous ces traits, vu plusieurs lectures que j'avais faites sur le plan de la psychanalyse et la psychologie, je lui ai demandé d'aller voir un psychologue qui pourrait l'encadrer et l'accompagner. Je lui ai expliqué que ce dont elle souffrait pourrait être l'autisme Asperger, chose qui a effectivement été confirmée par le spécialiste. C'était une délivrance pour elle, le commencement d'une nouvelle vie. Elle a compris sa différence et elle l'a acceptée, chose qui lui a permis d'avancer dans son parcours.

Dans mes divers échanges avec elle, je lui ai proposé de lire L'empereur de Hugo Horiot, autobiographie qui relate le parcours d'un autiste Asperger et Le théorème de perroquet, excellent roman qui traite avec profondeur des réflexions sur le parcours historique des mathématiques et leur présence dans le monde et dont l'écrivain est Denis Guedj qui souffre du même syndrome.

Le fait de connaître l'existence des gens connus, autistes et qui ont pu faire de leur différence une force, a donné beaucoup d'énergie à Chama qui a décidé de combattre la maladie car elle l'a comprise.

Le premier pas de la libération était de présenter un exposé en classe devant les étudiants de son groupe, d'accepter sa différence et d'essayer d'en faire une richesse et non une faiblesse.

Une année plus tard, J'ai reçu un courriel de Chama, me remerciant de tout ce que j'avais fait pour elle, me confiant que sa vie avait changé depuis nos dernières rencontres, que je suis toujours présente dans son cœur et dans sa mémoire.

Dans une belle matinée du printemps, j'avais rendez-vous avec mes étudiants pour une séance de rattrapage, je vis une de mes anciennes étudiantes qui se dirigeait vers moi avec des pas hésitants. C'était elle, en la voyant toute son histoire se dérouler devant mes yeux,

Ses regards tristes ont cédé la place à des regards fermes, confiants, pleins de vie. Il avait un élan jovial. Chama s'est approchée de moi, me saluant chaleureusement ; elle voulait avoir de mes nouvelles. Après avoir pu mettre des mots sur ses souffrances, Chama s'est identifiée, elle a su qu'elle n'est pas bizarre. De sa différence, elle a pu voir le monde autrement et se réaliser en tant que femme libre, avec des caractères qui constituent son point fort.

Mise à jour : septembre 2019.

➤ **Quatre professeurs du lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes,**
« Leçons d'admiration et d'humilité »

A l'étranger comme en France, des élèves nous font aller toujours plus loin.

- **Maryse FRAYSSEIX-SHAWWAH, professeur de Lettres modernes, FLE et FLS**

Marquée par des élèves ?

Un nombre incalculable de fois...

Cet élève qui venait d'Afrique, où il avait été scolarisé "chez les Sœurs", et qui me saluait au garde-à-vous. Cet autre, dyslexique au dernier degré, et qui a écrit une rédaction de brevet où il se moquait des remarques des professeurs dans la marge (« Anachronisme !!! »). Encore un autre qui, souffrant de dystonie, en Français langue seconde et dans le cadre d'un concours, a entrepris de traduire entièrement le carnet de bord de son grand-père marin...

Mais surtout à Beyrouth, ces deux élèves de 2^{de} qui ont écrit une nouvelle intitulée « Le Siècle », dans laquelle ils essayaient, à deux mains, de comprendre la guerre en Syrie. Ce texte était tellement fort que la proviseure a douté un instant de son authenticité et a dû demander l'aval de l'Ambassade de France pour le publier.

Alors oui, ces élèves contribuent à notre évolution : ils m'ont permis de repousser les limites de ce à quoi on s'autorise, ils m'ont appris qu'on peut tout demander, tout exiger.

Et après avoir lu, accompagné, corrigé leurs écrits, je me sens tout à fait incapable de les imiter.

- **François BOURGUE, professeur de Lettres / Théâtre**

Oui,

Tous les jours

Les élèves me marquent.

Il me revient à l'esprit un groupe d'élèves. Au cours d'un débat visant à sélectionner le livre qui remportera un prix littéraire et sera lu pendant la « Nuit blanche de la lecture », ces élèves font le choix d'écarter un de leurs coups de cœur sous prétexte que cet ouvrage est trop court et que la lecture intégrale prévue par la suite ne durera pas toute une nuit.

Surpris : par la maturité, l'enthousiasme pour la lecture et l'envie de ces élèves.

Oui,

C'est au contact des élèves que j'apprends, je grandis, je modifie ma façon de voir les choses, je me remets en question...

- **Benoît QUESNÉE, professeur de Lettres**

Alors que j'enseignais encore en France, une élève redoublante, issue d'un milieu social défavorisé, citait les Moralistes du 17ème siècle comme s'il s'agissait du titre d'un recueil. Elle m'a fait prendre conscience de l'écart entre sa curiosité et son absence de maîtrise des codes de la dissertation.

Plus généralement, les élèves ayant des troubles d'apprentissage changent le regard que nous portons sur notre métier d'enseignants.

- **Catherine BRET, professeur de Lettres modernes**

L'élève qui m'a le plus marquée - et tordu le cœur - se prénomme M. Il a déjà deux ans de retard quand je le rencontre en 5ème. Petit de taille, il souffre de graves troubles de l'apprentissage, rendus plus terribles encore par la violence de son père. M. a régulièrement des bleus, qui révèlent la manière la plus efficace qu'a trouvée son père de s'impliquer dans son éducation.

Nous sommes en Arabie saoudite. Le père a tous les droits ; l'école, celui de se taire. Le proviseur, alerté et consterné, hésite. L'année dernière, une famille n'a pas apprécié qu'on lui signale que la maltraitance n'était pas une solution. L'enfant a été retiré de l'école. Il continue à être battu et n'est plus scolarisé. En attendant, M. est perdu en classe, à la maison. Il se rêve footballeur ou médecin, atteint la fin de la scolarité obligatoire, quitte l'école sans formation.

Que pense-t-il de ce que nous avons fait ou pas fait pour lui ? Me reste au cœur le sentiment de ne pas avoir su agir comme il aurait été juste...

Alors oui, M. m'a marquée et fait évoluer vers plus d'humilité.

Mise à jour : octobre 2019.

➤ **V.H., A.T., C.H., « La confiance réciproque »**

Trois témoignages d'Arménie et de Grèce

- V. H. - Arménie

Je dois avouer que j'ai été marquée par mes élèves dès le début de ma carrière professionnelle. J'ai toujours l'impression d'être au centre des élèves, peut-être parce que je les aime tous. Je suis leur amie, je suis l'un d'eux. Je reste jeune en travaillant avec eux. Chaque fois que je leur demande ce qu'ils attendent de mes cours, ils me donnent des idées précieuses, ils m'inspirent par leurs propositions.

- A.T. - Grèce

Les élèves m'ont fait penser et agir dans un sens plus actualisé, dynamique et ludique : ils m'ont motivée et m'ont aidée à dépasser la fatigue de mon quotidien professionnel...

- C. H. - Grèce

Les apprenants peuvent contribuer à l'évolution professionnelle et personnelle de leurs enseignants car leurs remarques peuvent parfois nous inviter à des remises en question de nous-mêmes ou de nos pratiques. Quand un rapport de confiance s'établit entre l'enseignant et l'élève, une évolution mutuelle est possible.

Propos recueillis par Frédéric Miquel

Mise à jour : octobre 2019

➤ **Frédéric MIQUEL, Enquête en Master 2 sur ce que les apprenants peuvent apporter à leurs professeurs de FLE/FLS**

Réalisée en octobre 2019 auprès de 61 étudiants français et étrangers de M2 - FLE à l'Université Paul-Valéry, Montpellier 3, cette enquête souligne que la notion de co-enseignement peut aussi désigner un enrichissement mutuel et polymorphe entre le professeur et ses élèves.

Qu'est-ce que les élèves et étudiants peuvent apporter à leurs professeurs de FLE/FLS ?

Didactique et plurilinguisme - Les apprenants enrichissent le plurilinguisme des enseignants et leur recours aux langues premières pour développer les compétences en langue française. Si les professeurs comprennent bien les accents différents, ils peuvent améliorer leurs cours de phonétique. Idem pour l'appropriation de la grammaire, qui va dépendre du fonctionnement de la langue première et de son écart avec la langue cible. Les élèves, sortes d'experts de leurs langues, peuvent indiquer au professeur des moyens possibles pour faciliter ce passage et lui rappeler la difficulté de commencer à apprendre le français, ce que l'enseignant natif pourrait avoir tendance à oublier. Parallèlement et par contraste, le professeur réfléchit davantage à sa propre langue-culture en regardant le monde par le prisme d'autres systèmes linguistiques. Il peut aussi éprouver le désir d'apprendre d'autres langues. Enfin, il arrive que les élèves aient, dans certains domaines, notamment techniques, des connaissances plus spécialisées que celles des enseignants, ce qui pousse ces derniers à se former.

Interculturalité - La diversité des origines des apprenants favorise l'ouverture d'esprit de l'enseignant, qui bénéficie de ces interactions bilatérales. En se nourrissant de la culture générale et anthropologique de ses apprenants, il peut faire évoluer ses représentations personnelles ou communautaires. Il se peut que les élèves aient vécu des expériences que leurs professeurs n'ont pas connues ou qu'ils auraient été probablement incapables d'affronter (comme pour les enfants des bidonvilles ou les mineurs non accompagnés). Ce partage est une leçon d'humilité, de lucidité et d'humanisme, qui peut donner envie de lutter pour un monde plus juste. Les écritures créatives ont la capacité de faire émerger cette subjectivité et cette altérité. Cela contribue à se décentrer, à dépasser les préjugés, à déconstruire clichés et stéréotypes, à vouloir suivre des exemples incarnés par des jeunes, à entrer avec courage dans un contexte inconnu, une nouvelle vision plurielle du monde. Peuvent naître des envies de voyages et d'expériences. Ainsi faut-il connaître l'histoire scolaire antérieure et la culture des élèves pour en tenir compte et, par exemple, manier avec précaution les sujets tabous. Non seulement l'élève n'est pas vide de savoir, mais il n'est pas non plus dépourvu de codes, que le professeur doit découvrir pour communiquer de manière constructive. Il existe toujours une distance entre professeur et apprenant, à cause de l'âge, de la nationalité, des expériences... et l'enseignant doit faire l'effort de s'approcher de l'apprenant pour mieux le comprendre et l'accompagner. Il en accroît ses propres compétences empathiques et psycho-cognitives. L'inclusion des élèves allophones devient alors une richesse pour le corps enseignant. L'ensemble dessine une pédagogie de la rencontre et du partage (inter) culturel.

Pédagogie - Dans l'enseignement-apprentissage du FLE/FLS, l'apprenant et l'enseignant sont deux acteurs fondamentaux qui cultivent un statut d'apprentissage réciproque. Ce n'est pas une relation de transmission descendante, verticale et unilatérale des savoirs et savoir-faire : il s'agit au contraire d'un rapport horizontal entre interlocuteurs, qui sont comme des miroirs l'un pour l'autre. L'hétérogénéité des apprenants de la classe - ou de classes et contextes distincts - est un enseignement donné au professeur, qui l'incite à analyser les besoins différents, notamment lors de l'évaluation diagnostique ou formative, pour s'adapter à la variété des compétences et des rythmes. Les apprenants peuvent, par leurs réactions voire leurs critiques - personne n'est parfait -, le pousser à modifier ses méthodes ou à les réinventer : c'est, de manière réciproque, ce qu'il leur demande de faire généralement. L'enseignant cherchera alors à se former pour mieux former. Les évolutions constatées permettent de vérifier, de modifier et d'améliorer les stratégies mises en œuvre : la classe est un lieu d'expérimentation à partir d'indicateurs observés et d'informations reçues. Cela donne une meilleure expérience. Le professeur enseigne, l'élève apprend ; puis l'élève applique et le professeur apprend. Les questions des apprenants permettent de mieux comprendre leurs raisonnements et leurs difficultés, donc de les aider à progresser en régulant les scénarios pédagogiques. Les feedbacks des élèves sont des leviers qui font progresser les pratiques d'enseignement. C'est aussi l'intérêt de la lecture des copies que de mettre le doigt sur les forces et faiblesses de l'enseignement. De même, la diversité des profils de la classe peut inspirer l'élaboration du projet pédagogique. Le parallèle avec le permis de conduire est pertinent : quand on l'obtient, on ne sait pas vraiment conduire et il nous donne juste la possibilité d'aller de l'avant et d'apprendre par nous-même, ensuite, au contact de la réalité des expériences routières. Ainsi les élèves nous améliorent-ils tout au long de notre parcours... Chacun est une opportunité pour son professeur, malgré les obstacles et les épreuves inhérents à cette aventure commune.

Psychologie - Les apprenants permettent à l'enseignant de mieux se connaître, en identifiant ses forces et ses failles. Les progrès, la reconnaissance ou la réussite de l'inclusion des apprenants peuvent développer la confiance de l'enseignant, sa motivation et sa fierté d'exercer ce métier. Ils sont capables de lui faire aimer sa profession et de lui donner envie de venir en classe, car ils en sont le moteur. Ils forgent également ses qualités de patience et d'endurance, de courage et d'autonomie. En FLE/FLS, les situations rencontrées peuvent être très douloureuses et traumatiques. La relation humaine, qu'elle soit vécue dans les petits moments de joie, de stress ou de conflits à gérer, est au cœur des missions. Des situations rendent cela possible ou non - tel l'amphithéâtre, qui éloigne les personnes. Un état d'esprit en est aussi la condition : éthique, bienveillance, motivation. Le professeur, au contact de ses élèves, devient plus humain. Ces expériences le font grandir en maturité et l'aident à se dépasser et à repousser ses limites.

Finalement, les apprenants sont par bien des aspects les acteurs de l'enseignement du FLE/FLS. Ils élèvent leurs enseignants tout au long de leur carrière, dans un esprit d'enrichissement mutuel.

(Synthèse réalisée Frédéric Miquel, enseignant M2 FLE/FLS)

Mise à jour : octobre 2019

➤ **Emilie Hammel HUILIER, « Fin de semaine »**

Bref récit dans lequel des élèves instituent un rituel joyeux permettant à tout le monde de s'élever.

Je ne sais plus quand ni comment ça a commencé.

Au début c'était un supplice. Six heures le vendredi avec la même classe de Bac Pro industriel. Quand finissait la journée, on se haïssait tous. Et l'histoire, la géographie, la littérature et tous les arts partaient avec l'eau du bain.

Je ne sais plus quand ni comment mais à un moment, on s'est mis à se congratuler pour tenir le coup. Je vous félicite d'être resté jusqu'au bout par ci, je vous remercie de m'avoir supporté toute la journée par là. Je n'en ferai rien, c'est moi qui vous remercie. Mais non tout le plaisir était pour moi.

Quand retentit la dernière sonnerie de la semaine maintenant, ils sont de plus en plus en plus nombreux à s'attarder un peu pour serrer les mains des camarades et la mienne, en récitant des formules obséquieuses d'un air rigolard.

Leurs bras tendus désignent une oasis à l'horizon de l'emploi du temps.

Je m'y ressource chaque vendredi en m'amusant de nos misères.

De semaine en semaine, les poignées de mains sont plus fermes, les voix mieux posées, les postures plus dignes.

En jouant à la politesse, les petits garçons deviennent des Hommes.

Mise à jour : novembre 2019.

➤ **Christophe Borrás, « Ces élèves qui nous élèvent ? »**

Une vue instantanée d'une presque trentaine d'années...

Se pouvait-il que Botticelli eût laissé traîner sa palette voire la trace de son pinceau dans un lycée Pailleron ? Qu'il eût peint ce diaphane florentin foudroyant, ce *printemps* entre quatre murs bleus défraîchis ? A moins que Léonard de Vinci y oubliât délibérément une *Dame à l'hermine* ?

Combien les références cultivent l'œil et l'enjouent !

Quelle surprise que ces visages, que ces œuvres d'être en devenir et dont la présence est d'abord liée à l'immédiateté ! Ce fut un pâtre aussi, un échanson, une candeur bouclée. Ce fut une Lady Heather, une Esmeralda venimeuse et d'un autre temps par les jupons et les dentelles noirs et rouges sang qu'elle cousait elle-même. Ce fut encore un lunaire, décalé et sensible jusque sa fragilité farouche, comme si le jour - comme pour le protéger de sa brûlure - encerclait son visage d'un halo qu'ôte seule la nuit jusqu'à ce qu'il revienne. Ce furent parfois des présences au corps que ces élèves ne maîtrisaient pas et presque, pour qui n'en jouait pas, l'excuse d'être déjà avant que d'avoir un peu été, la maladresse d'un corps qui doit s'apprendre au regard des autres pour laisser l'être apparaître.

C'est d'abord là, de prime abord, que l'enseignant s'élève : bouts d'arts et d'œuvres, là où l'élève soudain l'emmène, intemporel, éclairant le chemin de l'imaginaire de signes imperceptibles devant le mystère des apparences et des corps, et ce qui peut soudain les inscrire dans une éternité de peintre, de sculpteur et d'artistes (quand ils ne sont eux-mêmes les artistes conscients d'une mythologie personnelle où ils cisèlent leurs rencontres - quand elles ne les cisèlent elles-mêmes - d'une poétique du lyrisme mâtinée de sauvagerie impatiente). Ce que la rétine fixe de la rencontre et conserve l'année durant dans l'échange pédagogique inextricablement humain - connivence, silence, croisées lectures d'inconscients entrecroisés.

Je n'ai plus le souvenir des prénoms, j'ai davantage celui des visages, des postures, des tenues. Davantage le souvenir des situations, des moments de grâce qui saisissent, et dans lesquels on se maintient silencieux, on se fixe et se fige dans l'ignorance de ce qui nous est appris, de ce que l'élève livre de lui, ce qu'il ose dire, ce qu'il prend le risque d'exprimer, ce qu'il offre. Silence, oui. Silence devant le cadeau, devant l'*autre* transmission, devant ce qui n'était pas prévu, ce qui échappe et s'échappe. Retenir le moment, l'instant de grâce. Et remercier.

Et c'est maintenant que j'essaie de me les remémorer, que ces instants m'apparaissent dans les couches successives de ma mémoire - touches, coups d'ailes de souvenirs qui dessinent une identité d'enseignant. Ils restent en strates, comme cet élève qui parle à ses camarades de son homosexualité, livre la confiance de l'acte sexuel dans la confiance portée à l'autre par la patience réitérée du don amoureux ; cette autre qui parle contre son éducation, qui sait qu'on l'écoute, que n'importe laquelle de ses camarades pourra révéler ce qu'elle aura entendu là de cette sœur qui les trahit et qui dit l'amour et la nécessité de l'amour sans avoir à se soucier, dans la classe, du grand frère ou des hommes de la maison ; ou bien encore cette autre élève qui se dit française et marocaine, pour ne sacrifier rien de ses origines et de sa nationalité, tout en sachant qu'au Maroc elle est une française et en France trop souvent encore une arabe ; et cet étudiant de BTS qui montre dans leur nudité ses os de verre cassés, presque en angle droit pour certains, aux muscles atrophiés et

dont le sourire (qui pour d'autres aurait semblé l'excuse crapuleuse d'une absence de travail) paraissait lumineux quand il revenait enfin d'hospitalisations répétées ; et sa camarade d'une année précédente, fermée, enfermée dans sa colère et l'exiguïté de son fauteuil roulant contre laquelle j'ai pu pester auprès de mes collègues, voire me cambrer parce qu'elle ne m'offrait aucune ouverture et me renvoyait au silence de ma matière par le silence de sa douleur...

Il y a eu aussi cette élève pour laquelle je ne sais si j'ai joué mon rôle, si son souci absolu de s'en tenir au texte comme à une bouée, de le citer comme on userait d'un parapet a trouvé en moi écho et rassurance, tant j'aime les mots et que parfois je m'en laisse emporter égoïstement... (J'avoue que cette élève revient à ma mémoire comme une exigence ; et à ma pratique, peut-être, comme une défaillance.)

C'est étrange combien ces souvenirs se sont superposés, emboîtés ; combien ils ont tissé une trame qui doit sans doute me correspondre, qui doit sans doute me confondre ; combien ils ont fondu leur puissance et leur intensité. Combien ces élèves ont sans doute trouvé dans la personne que j'étais et suis resté l'écho aux fleurs qu'ils y ont semées, champs où sans eux bien de mes propres batailles m'auraient cloué à mes colères d'adulte dans les insuffisances de cet âge vers lequel ils s'avancent. Car c'est leur jeunesse que je salue, c'est leur jeunesse qui, à l'évidence, m'a fait me lever le matin, sourire à leur humour décalé, parfois plus que trivial (humour de potaches et d'un 1ère F.1 à l'un de ses camarades, l'entendre dire : « ta mère dans la bétonnière ! » ; sinon, à l'un d'eux qui s'était laissé aller, entendre ce qui lui fut dit : qu'à vue de nez il avait « un cancer du cul ! ») et d'autres fois d'une incandescence rare (comme cet élève qui aimait croiser le fer et qui, à une réplique que je voulais piquante : « votre camarade fait ses dents... » eut la juste mesure et la reprise délicate et cinglante, devant laquelle l'esprit d'escalier n'a juste qu'à rester plié : « Oui, monsieur, mais moi quand j'aurai encore les miennes, vous n'aurez plus les vôtres ! »). C'est leur jeunesse qui me fait croire en eux, même s'ils regardent le français, parfois, comme un code, une formule, une obliquité à leur passion et à leur fureur. Bien que parfois cette même jeunesse me semble confite de préjugés et qu'elle soulève en moi une forme de colère (dont j'ai assagi les emportements de mes premières années d'enseignant !) qui m'use avec les ans car je vieillis et qu'ils ont toujours le même âge et que j'aimerais qu'ils sachent ce que les ans m'ont acquis de conscience et de tolérance. Mais qu'ils n'en sauront rien tant qu'à l'expérience ou à l'absence d'expérience, ils n'auront pas poli ou accentué un peu de leurs aspérités !

Il y a eu aussi ces élèves qui ont offert un morceau, une musique, une balade dans l'intimité de leur instrument, un film aussi - délicats et brillants 1ères S. Section Internationale Option Anglo-américain - pour dire et fêter le souvenir d'une année que nous avons partagée. Se donner à voir. Juste dans ce combat avec un violoncelle ; dans sa virtuosité avec une guitare ; dans son exigence déçue à solliciter son violon pour en perdre la maîtrise de la partition ; dans l'apaisée et juste mesure d'une voix qui s'ouvre et vibre à l'atmosphère de la classe où les écoutes individuelles diluent les émotions dans un presque sommeil de confusion et de fantasme de l'autre, de ce qu'on découvre qu'il est.

Il y a encore tout cela et ces élèves qui me donnent à lire ce qui les irrite, ce qu'ils créent, ce qu'ils inventent de potentielle réalité pour y échapper ou peut-être l'appeler à s'incarner comme une incantation au réel qui fait figure de tonnerre ou d'un pétrin du monde qu'ils couchent sur le papier

et pétrissent encore et encore, confiants et apeurés, un peu sauvages et presque téméraires face aux horizons qui s'annoncent.

Ces élèves qui nous élèvent ? Ces élèves qui nous *enlèvent*, résolument, oui ; là où l'on passe et les aidons à passer !

Mise à jour : janvier 2020.

➤ **Michaëlla ALARCON, « Hana No Michi, le chemin des fleurs »**

L'arrivée d'un nouvel élève et le drame qu'il a vécu ont bouleversé la fin d'année et marqué ma vie et mon métier.

Rentrée 2011

L'année scolaire commence tranquillement en GS/CP dans un petit village gardois.

Je ne sais pas encore que cette année va me marquer profondément, qu'elle va être intense en émotions et me léguer un message de vie fort.

Dans un petit village, l'arrivée d'un nouvel élève est toujours un événement. Le « nouveau » suscite curiosité et excitation dans les classes. L'arrivée de Loyan n'échappe pas à la règle, d'autant plus avec un Louan déjà dans la classe, sur le même niveau. Vont-ils devenir les meilleurs amis ou des rivaux ? Finalement un peu l'un et l'autre. Loyan est un enfant dont on entend parfois le terme « particulier », extrêmement sensible, introverti, d'une immense curiosité intellectuelle ; il est de ses enfants qui peuvent vous laisser perplexe devant leur connaissance des dinosaures, du fonctionnement des trains ou de la mythologie gréco-romaine ! Un zèbre ?, un philo-cognitif ? peut-être, qu'importe le terme, de toute façon tous les enfants sont particuliers.

Loyan s'intègre à sa manière dans ce petit groupe aux individualités bien affirmées et cette classe est désormais la sienne.

Les petites écoles de village ont cet avantage, bien plus qu'un inconvénient, qu'elles créent une proximité avec les familles, qui nous associent volontiers à leur histoire. Une aide précieuse dans l'accompagnement des enfants. La maman de Loyan partage avec nous la sienne, la leur, particulière comme Loyan, mais tellement banale aujourd'hui. Des histoires d'amour puis de désamour, de garde, de bagages du week-end.

Loyan voit son papa régulièrement. Passionné de moto, il partage sa passion avec le petit garçon qui voit arriver les week-ends avec le moteur des bolides à l'esprit. Il aime monter à l'arrière de la moto, moment privilégié de complicité et d'émotions.

Sa maman n'aime pas les motos.

Sa maman n'aime pas les week-ends moto.

Elle a peur des motos.

Elle attend les dimanches soir avec impatience.

Le printemps est là, avec ses belles journées à l'extérieur, ses ponts et jours fériés qui donnent un avant-goût de vacances. Le printemps et les fêtes des mères, des pères, le spectacle de fin d'année et ses rencontres sportives.

Au village, nous avons un stade et cette année encore, nous avons décidé d'accueillir la rencontre sportive des maternelles de la circonscription. Une belle journée d'échange en perspective avec la classe des CM qui encadre les ateliers avec les parents accompagnateurs.

Les enfants sont accueillis en classe avant de prendre le chemin du stade.

Vérification du pique-nique, rappel des règles de sécurité pour se déplacer, déroulement de la journée et ... appel.

Appel.

C'est là que l'histoire de Loyan, mon histoire avec Loyan, commence.

Loyan n'est pas là. Loyan n'est pas revenu du week-end prolongé chez son père. J'en souris, le papa et ses enfants auront ajouté le mardi au lundi de Pâques ! Je crois me souvenir que c'était son anniversaire, le 6 mai. Je m'en souviens car ma fille est née le 5 ! On remarque toujours les dates de naissance de nos élèves quand elles nous rappellent une date familiale !
Je n'ai pas souri longtemps.

La directrice frappe à la porte de la classe, entre l'air sévère.

Je comprends que quelque chose ne va pas et fait sortir les enfants afin qu'ils se mettent en rang devant la classe avec les accompagnateurs.

Loyan ne viendra pas demain, ni après-demain. Loyan ne reviendra peut-être jamais. Il a eu un accident. Grave.

Ce week-end son papa l'a emmené voir une course de moto-cross. Il n'est pas monté sur une moto, non, il est allé regarder les motos, sagement assis dans les gradins. Mais voilà, une moto a fait une sortie de route, a été projetée en l'air et est retombée ... dans le public, sur le public, sur Loyan. Sur son voisin aussi, qui est décédé. Loyan est très grièvement blessé, la moto est tombée sur sa tête, son pronostic vital est engagé. Je vais peut-être vivre l'affreux, ce qu'on ne voudrait jamais vivre, la mort d'un élève.

Je ne veux pas y penser, là, tout de suite, je ne peux pas, je dois gérer ! Je sors de la classe et accompagne mes élèves au stade.

Je répartis les groupes, donne des consignes aux parents et encourage les enfants qui enchaînent joyeusement les ateliers.

La journée s'écoule. Difficile. Etrange.

Retour en classe, retour sur la journée, quel atelier a-t-on préféré ? Lequel était le plus rigolo ? le plus difficile ? Les doigts se lèvent, les réponses fusent et se croisent dans une joyeuse euphorie.

Les regards sont pétillants et les joues bien rosies par l'effort et ce soleil printanier tant attendu.

Chacun regagne sa place et pour terminer cette belle journée, on va la dessiner.

Je profite de ce relatif retour au calme pour m'asseoir à mon bureau. Erreur, se poser c'est prendre le risque de penser ! Je regarde les enfants qui dessinent, échangent, rient, se montrent leurs dessins. Je les regarde comme une spectatrice lointaine, un peu comme si la scène était derrière un écran, au ralenti, sans le son. Évidemment, l'image de Loyan arrive, mais il n'est pas en train de dessiner, il est en train de mourir et ses copains ne le savent pas, pas encore. Ils profitent en toute innocence et insouciance de ces moments de joie et tout va peut-être basculer demain, dans une semaine. Ou pas,

mince ! ou pas ! Pronostic vital engagé, ça veut dire qu'il est encore là ! Pourtant en fonctionnaire qui fonctionne, je planifie, au cas où, cherche le numéro de la psychologue scolaire pour la prise en charge des enfants, de l'équipe ...

Je suis assise à mon bureau, immobile et Louan s'approche, l'air sérieux, se plante devant mon bureau, me fixe et me lance « Maîtresse, ça va ?, tu as l'air triste » M..., font ch... ces gamins ! Je souris à Louan, la journée était fatigante et le soleil m'a fait mal aux yeux. Il semble convaincu, un petit mensonge pour cacher l'indicible, du moins le repousser. Pas aujourd'hui, je veux les préserver, c'est trop violent, trop incertain, et puis je ne suis pas prête.

Commencent l'attente, le coma, le cerveau dans la glace, les soins intensifs, la maman angoissée et épuisée qui fait chaque jour les trajets à l'hôpital, les nouvelles, échangées discrètement au portail avec son compagnon.

Mi-mai

Accident, plus une semaine.

Les enfants savent désormais que Loyan a eu un accident avec une moto, qu'il est blessé, qu'il est à l'hôpital et va être absent un certain temps. Dès le deuxième jour d'absence, ils avaient posé plus de questions et je ne voulais pas leur mentir, je ne voulais pas qu'ils l'apprennent par hasard, dans la cour, par des grands. Ils ne connaissent pas la gravité des blessures, ils savent l'essentiel, ils ont une raison à l'absence, ça les rassure et permet aux journées de classe de se passer, presque normalement. Ils lui font plein de dessins, que sa maman affiche dans la chambre d'hôpital. Il ne les voit pas mais elle lui dit que ses copains lui font des dessins, ont donné une belle photo de classe où ils tiennent des feuilles avec des messages. Les albums de la classe sont aussi du voyage vers le service des soins intensifs, au milieu des doudous, des mots d'amour, des bisous et des prières de sa maman.

La vie de la classe continue son cours avec toute l'insouciance de ces petits de 5-6 ans qui pensent à ce copain sans savoir qu'il mène peut-être le combat de sa vie. La vie de la classe et ses petits bonheurs, comme LA préparation du cadeau de fête des mères. Cette année, ce sera un beau tableau de paysage, comme on sait les faire à l'école, avec des coquelicots en crépon, une cabane en bâtonnets de bois dont on se demande toujours qui a mangé toutes ces glaces et un cadre en bois de cagette ! Ils sont magnifiques. Un tableau a été commencé mais les autres sont presque terminés, celui-là est posé sur une table au fond de la classe. Que vais-je faire du tableau inachevé de Loyan ? On passe devant, on jette un coup d'œil, il est posé là, sans petit propriétaire, la cabane inachevée semble déjà abandonnée, manquerait plus que le crépon se décolle pour que fanent les coquelicots ! Que faire du tableau de Loyan ?

Dans des situations exceptionnelles, les décisions sont finalement libérées du rationnel et de la norme. En concertation avec les enfants de la classe, nous décidons.

A la sortie de l'école, je reçois un peu à l'écart le compagnon de la maman. Je lui explique le tableau inachevé jusqu'à cet après-midi. Oui, jusqu'à cet après-midi car il est désormais terminé, tous les enfants de la classe y ont apporté leur rime. C'est le tableau de Loyan, aidé par ses copains pour réchauffer le cœur de sa maman, pour lui donner de l'espoir, pour lui remettre ce qui lui revient, la dernière chose que son fils a faite en classe, pour elle. Le tableau est emballé et le beau-père le remettra à la maman à l'hôpital, dans la chambre, avec Loyan, il ne pouvait en être autrement. Il me remercie, les yeux brillants. Ce n'est pas écrit dans les programmes qu'il faut terminer les productions plastiques des enfants qui luttent pour sauver leur peau. Mais nous savons bien que les choses essentielles ne sont pas écrites dans les programmes ...

Voilà, ça, c'est réglé !

Cela m'a permis d'alléger un peu mon bagage émotionnel pour être sereine avec les enfants, les miens, qui ont fabriqué leur petit cadeau dans les classes voisines ! Je dois être une maman joyeuse et disponible.

Je dois aussi me préparer, dans quelques jours je me présente à l'examen de grade du 2e Dan de karaté. Je m'entraîne énormément depuis un an. Le challenge de passer cet examen après des années de pause est motivant. Quand c'est le papa qui donne les cours, la maman s'occupe des enfants à l'heure des entraînements ! Ils ont grandi, ont maintenant l'âge de manger leur pique-nique au bord du tatami !

Il était temps que je revienne, la plupart des adhérents pensaient désormais que j'étais « seulement » la présidente du club. Hé ! je suis karatéka au départ, ceinture noire même, pas gestionnaire ! Je m'échauffe au bord du tatami, nous sommes une trentaine, dont 2 femmes.

Les épreuves s'enchaînent. C'est long, très long. Je gère, il faut gérer ! Boire, mais pas trop, manger une toute petite bouchée de barre de céréales de temps en temps, observer les candidats qui passent tous après moi car quand notre patronyme commence par A, on a de grandes chances de passer en premier. J'inaugure chaque série d'épreuves. J'ai dit à tout le monde avant de partir « Je vais tout péter ! », je ne savais pas encore que j'y « péterais » surtout mes hanches ! Heureusement, la chirurgie fait des miracles !

C'est interminable, plus de 4 heures d'épreuves ! Il faut gérer la pression des passages devant les jurys, la crainte de se tromper, d'oublier les règles strictes du programme, la peur de se blesser, la fatigue, la chaleur.

Alors je pense. Je me place à nouveau dans ma bulle de spectatrice, devant les candidats maintenant au ralenti et muets. Je pense à Emma et Hugo, mes enfants, parce que j'ai vraiment envie de leur annoncer ce soir que Maman est 2e Dan de karaté. Je vois leurs visages souriants, je pense à leur joie de vivre et je reprends une grande bouffée d'énergie. Un autre enfant vient s'immiscer dans ma projection privée, le visage de Loyan apparaît. Il est désormais hors de danger, on le sait depuis quelques jours. Je vois son visage meurtri, je pense à ce combat contre la mort qu'il a remporté et je prends une grande bouffée de rage de vaincre !

Je vais le décrocher ce 2e Dan, pour Emma, pour Hugo et pour Loyan ! Je vais lâcher dans chaque

technique, dans chaque assaut toute mon énergie, toute ma rage de vaincre comme si je jouais ma vie chaque fois ! Je me transcende, je me découvre, je suis libre ! Dernière épreuve, face à un partenaire, le geste est libéré, fluide, je pense à eux, je ne veux pas les décevoir, je dois être à la hauteur. Le jury se lève et applaudit. Ce jour-là la parité n'était pas respectée chez les candidats, 2 femmes pour 28 hommes. Qu'à cela ne tienne, elle termina major de promotion et moi seconde ! Je l'ai ! je suis 2e dan.

Loyan est un sacré guerrier, un samouraï !

Les dessins, les albums et même des fiches de travail continuent d'envahir sa chambre.

Après le centre de rééducation et malgré de nombreuses blessures et des séquelles neurologiques, on nous annonce un retour totalement inespéré avant les grandes vacances. Il n'aura été absent qu'un mois et demi ! Il pourra peut-être participer au spectacle de fin d'année. Il est accueilli comme un héros, avec énormément d'attention, de précaution et de bienveillance. Tout le monde veille sur lui à la récréation ! Il reprend sa place dans la classe, même si rien ne sera jamais comme avant à bien des égards.

Le jour de la fête, enfin ! Tout le monde avait besoin de faire la fête.

Après le spectacle, je m'approche de Loyan, sa maman et son beau-père, je souhaite leur parler ou plutôt j'ai quelque chose à offrir à Loyan.

J'ai fait quelque chose que les puristes trouveraient certainement sacrilège ... ou pas ...

J'ai coupé un morceau de ma ceinture noire, environ 5 centimètres. Je l'avais déjà avant le passage du 2e Dan. Un prénommé Christian me l'avait offerte lorsque j'ai obtenu ma ceinture noire, 10 ans plus tôt. C'était sa première ceinture noire, reçue il y a longtemps, l'année de ma naissance ! Nous avons préparé mon examen ensemble et il lui semblait fort symboliquement de me la remettre. C'était donc une ceinture importante, pleine de sens et d'histoire. Je souhaitais écrire un nouveau chapitre de l'histoire de cette ceinture, celui du passage de mon 2e dan où mes enfants et ce petit guerrier de 5 ans m'avaient accompagnée, m'avaient amenée à m'élever, à me transcender ! Je souhaitais qu'il en garde une trace, qu'il se souvienne, à travers ces 5 centimètres de coton noir usé par les années et le frottement des poings, qu'il s'est battu et que sa force a nourri la mienne ce jour-là et sans doute pour toujours. Il ne faut rien lâcher Loyan, jamais, il faut se battre pour ses rêves, ses idéaux, ses projets, sa vie, la vie !

Cette année scolaire devait être non pas banale, mais traditionnelle, rythmée par le calendrier. Elle a failli être tragique, elle a été magique ! Loyan est revenu l'année suivante en CP, puis a quitté l'école. La séparation a été pleine d'émotion, sa maman m'a confié qu'il m'appelait « sa deuxième maman ». J'ai reçu des nouvelles, et puis plus. C'est normal, c'est la vie. Ça n'empêche pas de se souvenir et surtout de garder l'essentiel, parce qu'on aime bien l'essentiel à l'école, le message, la leçon de vie d'un petit guerrier de 5 ans.

Aujourd'hui, quand il m'arrive de remettre le kimono, il y a toujours quelqu'un pour me faire remarquer que j'ai oublié comment nouer ma ceinture, avec les 2 pans qui dépassent du nœud exactement de la même longueur. C'est volontaire. Égaliser les 2 morceaux de la ceinture serait un peu oublier pourquoi elle est désormais étrangement courte. Le déséquilibre crée le questionnement chez les autres, un rappel pour moi. Il donne vie au morceau manquant. Il n'y a pas un morceau en

moins, mais un morceau invisible, un peu comme le syndrome du membre amputé. Comme la main perdue qui semble encore donner des sensations, le morceau de ceinture offert donne du sens. Ces 5 centimètres de vide racontent un chapitre de son histoire.

Où est ce morceau, huit ans après ?

Dans une boîte à souvenirs, conservé comme une relique ?

Au fond d'un sac de vêtements trop petits ou d'un coffre à jouets au grenier ?

Perdu ?

Jeté, parce que finalement ce n'est qu'un morceau de tissus ?

Qu'importe. Les histoires de la vie n'ont pas besoin de livre pour s'écrire.

L'heure est aux nouvelles technologies et nous avons un disque dur très performant.

Chaque année, des élèves marchent à côté de nous pendant 10 mois, 20 dans ma classe à double niveau. Tous plantent et ramassent quelques fleurs sur notre chemin et nous en ramassons et plantons sur le leur. Le chemin des fleurs, Hana No Mishi en japonais, le lieu de passage entre la salle de préparation et la zone de combat des sumos ou la scène du théâtre No. L'école est un peu le Hana No Michi, le chemin entre l'individu en préparation et l'individu qui prend son envol.

Nous grandissons tous de notre rencontre, nous nous élevons tous.

Certains nous font gravir des marches un peu plus hautes, nous élever un peu plus haut.

Prendre conscience de l'importance d'une attention particulière aux besoins de chacun.

Prendre conscience que nos élèves sont des enfants, de chair, d'os et de sentiments. Qu'ils sont vivants et donc mortels.

Prendre conscience de la valeur et la fragilité de la vie, de l'importance de la protéger et de transmettre la nécessité absolue de cette protection. Avec conviction, avec énergie et avec rage !

Merci Loyan !

Mise à jour : décembre 2019.

➤ **Isabelle THIERRY, « Quand l'élève devient l'enseignant de son prof »**

Comment une seule rencontre vous change pour le restant de votre carrière.

Septembre 2017.

Pour la onzième promotion dont je suis la professeur principale, j'accueille mes nouveaux "loulous" de 3ème Prépa Pro. Comme chaque année, beaucoup d'entre eux pourront bénéficier de dispositifs (PAP, PAI) supposés les aider à réussir cette année scolaire cruciale pour leur orientation.

Parmi eux, je vais découvrir Mathis... Et cette rencontre va changer la prof que je suis, je dirais même la personne que je suis. Très vite, la première réunion parents - professeurs me permet de rencontrer les parents de Mathis. La rencontre humaine est immédiate - se situant au-delà du cadre pédagogique et scolaire, des notes et autres obsessions de prof... Très simplement, il m'est décrit la situation de ce jeune homme. Une maladie orpheline, un mal invisible qui s'emploie à toucher tour à tour tout ce qui compose un être humain. Rien n'est épargné, aucun organe n'est à l'abri, aucun "système" ne sort indemne de la fréquentation de ce syndrome... Je manque tomber de ma chaise ! Durant ces quelques jours de cours qui nous séparent de la rentrée, j'ai découvert un "gamin" souriant, investi, soucieux de bien faire, têtu dans sa volonté de réussir, un sportif de haut niveau qui s'éclate dans ses compétitions de triathlon...

Rien qui laisse deviner ce que Mathis endure, chaque jour, chaque nuit, tout le temps, tout ce qu'il doit mettre en place et supporter en terme de soins, de thérapies, de matériels spécifiques pour contrer l'évolution de la maladie, les troubles divers, les douleurs insupportables... Jamais, je n'ai entendu Mathis se réfugier derrière ses soucis de santé pour s'absenter ou s'excuser de ne pas avoir fait un travail. À aucun moment, je ne l'ai vu décrocher, baisser les bras, malgré la fatigue, les crises (ah ! Le signal d'alarme d'une écriture de plus en plus difficile à déchiffrer pour savoir que c'est un moment de "moins bien").

Au contraire, toute cette année de troisième, j'ai eu le privilège de côtoyer un jeune homme qui ne "lâchait" rien, qui fournissait le travail et les efforts soutenus qui lui ont permis de réussir brillamment cette année, de décrocher le DNB avec mention Très Bien, de choisir la voie du Commerce et de continuer à briller durant ses années de Bac Pro.

Alors, oui, sans le savoir, Mathis a été mon enseignant. Il m'a rendue plus attentive à mes élèves et, surtout, il m'a donné une leçon de vie.

Quand j'ai un coup de mou, quand j'ai envie de baisser les bras, je me souviens de mon "petit Prince" de 2017-2018 (la même force fragile, la même volonté tenace que le héros de St-Ex) et je continue à avancer. Merci Mathis d'être ce que tu es.

Mise à jour : janvier 2020.

➤ **Martine TOULZA, « Se séparer pour mieux s'élever ? »**

Comment une section de tout petits m'a formée sur le tas en anthropologie.

Pendant deux ans, j'ai suivi sur le terrain une formation en anthropologie. Mon sujet de recherche : comment une micro- société de 25 enfants depuis 27 à 30 mois avec nous sur cette Terre, allait-elle se constituer, se structurer ? Et moi, leur maîtresse qui maîtrisait si peu de choses les concernant, comment allais-je m'y prendre? D'entrée, ils ont placé la barre très haut. Je n'avais presque aucun droit à l'erreur. Je devais être stable, très stable, calme, très calme, réfléchi en permanence, disponible, très disponible, accueillante, compréhensive, rigoureuse aussi, organisée, vraiment bien organisée, enjouée et dynamique et incollable en psychologie des jeunes enfants. "Psychoanalyse et pédiatrie" de Françoise Dolto ne m'a plus quittée.

Tout a commencé dans les cris, les hurlements, les pleurs et les sanglots. Ils sont arrivés dans les bras de leurs jeunes parents qui les laissaient pour la première fois à l'école. Ils se sont accrochés à tout ce qu'ils pouvaient attraper jusqu'au dernier moment avec l'énergie du désespoir. Mais l'impensable s'est quand même produit, leurs parents les ont détachés d'eux avec difficulté et sont partis travailler, le cœur chaviré par une ambivalence teintée de culpabilité. Ils n'ont pas tous pleuré ou hurlé mes 25 petits de la section des bébés mais celles et ceux qui ne l'ont pas fait n'en menaient pas large et se cramponnaient à leurs affaires.

A la fin de la matinée, j'avais la preuve que Conrad Lorenz avait vu juste. Sa théorie de l'empreinte se vérifiait sous mes yeux : où que j'aie la plupart de mes élèves me suivait comme une grappe de poussins, même dans le débarras où je rangeais le matériel. Je leur parlais en continu, décrivant les choses, les situations, exposant le projet suivant qui allait me demander tant de patience et d'énergie : les regrouper tous un par un et obtenir en même temps que ceux que j'avais déjà réussi à faire asseoir sur le tapis y restent. Car inutile à cette période de l'année de s'adresser à tous pour donner une consigne : je n'étais qu'un élément du décor et je pouvais bien dire ce que je voulais. Sauf quand je racontais une histoire ou que je lisais un album en imitant tous les personnages. Nous avons donc pris l'habitude de multiplier nos plongées dans les récits d'animaux divers en quête ou en perdition. Mais qui s'en sortent toujours. "Max et les maxi monstres" est devenu notre livre préféré. Combien de fois l'ai-je lu et relu ? " Un jour, Max fit une bêtise puis une autre et encore une autre..."

Pendant des jours et des jours, j'ai tenté d'organiser rationnellement le chaos que j'appelais ma classe. Mon bureau disparaissait sous un monticule de doudous, de sucettes, de biberons et autres langes noués dont ils arrivaient enfin à se séparer. J'installais inlassablement ateliers sur ateliers, variant le plus possible le matériel, les formes et les couleurs. Mes élèves passaient d'une activité à l'autre sans s'attarder sur aucune, sans ordre, sans stratégie d'apprentissage. Ils touchaient à tout, se disputaient les jeux que j'avais choisis après mûre réflexion sur mes objectifs éducatifs, les lançaient ou les jetaient par terre...ne rangeaient rien bien sûr... Je passais mon temps et mon énergie à organiser cet apparent bazar. En vain.

Pour sortir de cette confusion, nous allons devenir confucéens : j'instaurerai petit à petit des rituels à peu près pour tout. Confucius n'a-t-il pas dit que le rite ordonne les émotions et les sentiments des êtres humains ? Au vu de premiers résultats très encourageants sur l'ordonnement de la horde primitive qui avait investi ma classe, il avait sans doute raison.

Maintenant que j'y voyais un peu plus clair, j'avais besoin de lire ce chaos qui devait correspondre à quelque chose qui m'échappait. Je mis au point une grille d'observation : qui faisait quoi, quand et où, à quelle fréquence, pendant combien de temps et avec qui. Au bout de quelques jours, je savais qu'il y avait ceux qui ne quittaient presque jamais le coin cuisine où se trouvait aussi le téléphone avec lequel ils passaient beaucoup d'appels en répétant toujours les mêmes questions-réponses ; ceux qui déambulaient encore sans toucher à rien ; ceux qui s'étaient choisis comme amis ou comme amoureux ; ceux qui passaient partout en coup de vent ; tous ceux qui touchaient un peu à tout en étant sages ; ceux qui semaient le désordre en lançant des raids pour s'approprier un jeu et ceux qui commençaient à ranger et à respecter les règles. Grâce à eux, je savais maintenant comment j'allais devenir leur institutrice.

Que faire en arts plastiques ? Soulages va venir à mon secours. Je revêts ma tenue de scaphandrier. Je prépare les pots de noir, les pinceaux de toutes tailles, de minuscules rouleaux et d'immenses feuilles blanches. Je montre comment on se sert de ce matériel... et ils se lancent. En petits groupes, chacun son tour. Très concentrés finalement, leur attention toute à la technique des gestes. Ils ont déjà intégré dans leur famille la consigne qu'ils ne doivent rien salir. J'ai tendu des fils dans toute la classe et j'accroche leurs productions avec des pinces à linge. Durant le temps de séchage, ils évoluent le nez en l'air en regardant tout ce noir. Qu'en pensent-ils ? C'est comme la nuit, comme le loup aussi bien sûr et comme quoi encore ? Comme quand on ferme fort les yeux.

Ils ne savent pas comme je leur suis reconnaissante d'adhérer à tout ce que je leur propose, tout ce que j'imagine, tout ce que j'improvise et d'en faire quelque chose de bien plus surprenant et poétique que ce que j'avais pu prévoir. Comme je suis fière d'eux que j'amène maintenant à la bibliothèque où ils aident aussi au rangement. Comme il me donnent confiance en moi. Et comme je les admire d'avoir surmonté la séparation, l'absence et le manque.

Notre premier livre va naître de ce noir intergalactique : oui, c'est la nuit que nous venons de peindre. Que se passe-t-il maintenant que nous avons peint la nuit ? Ils ont beaucoup d'idées sur ce qui se passe la nuit, dans le noir, gestes et mimiques à l'appui. J'écris tout ce qu'ils disent avec un gros feutre noir. Ils me regardent tracer leurs paroles. Ah oui, ça, ces signes ça veut dire noir, nuit, peur ? Des index miniatures se posent sur les mots. Et ça c'est quoi ? C'est moi qui me lasse la première. Nous en ferons un livre, l'histoire du noir. Et c'est parti, il y aura l'histoire de toutes les couleurs qu'ils étaleront avec soin sur le papier. L'histoire du rouge écrite au feutre rouge, l'histoire du soleil jaune... Et moi je n'aurai plus jamais la paix : dès qu'ils me verront écrire, il y en aura toujours deux ou trois qui me demanderont « Tu écris quoi ? », le nez sur ma feuille.

A l'extérieur de notre classe cocon, il y a aussi du noir. Le noir de la tragédie qui arrive jusqu'à nous. Les gendarmes, un jour à l'heure de la sortie, pour empêcher le papa de Y de la voir parce que ce n'est pas son jour à lui. Je tiendrai Y serrée dans mes bras jusqu'à l'arrivée de sa maman. Y s'accrochera à moi, refusant de partir avec sa mère. Et moi, en détachant ses mains qui s'agrippent à mes vêtements tout en lui disant que ça va aller, j'ai le sentiment de la trahir... Le grand frère de S s'est suicidé. Ses parents regardent S avec un perpétuel étonnement mêlé de crainte. La maman de M arrive en sentant l'alcool dès le matin. Je la laisse s'installer sur une minuscule chaise, dos contre le radiateur. Elle regarde avec un léger sourire sa merveilleuse petite fille entamer pleine d'entrain sa journée de classe. J'installerai aussi un siège confortable pour que la maman de ML, aux prises avec un cancer du sein qui flambe, passe plus de temps avec elle sans trop se fatiguer. Elle partira bientôt au ciel, comme je le répéterai inlassablement chaque fois que mes élèves me demanderont où est cette jeune femme de pas même 30 ans. Nous regarderons le ciel. La lune peut être là même quand il ne fait pas nuit. Le vent pousse les nuages. Et les étoiles ? Elles sont là mais le soleil nous empêche de les voir. Nous écrirons le livre du ciel et ML dessinera l'étoile où dort sa maman.

Juin est déjà là. Il fait très chaud dans la classe exposée plein sud. A deux pas de l'école, il y a les grands arbres d'un jardin public et une fontaine d'eau potable. Nous partons sacs sur le dos, trousse premiers soins. Sans oublier un plein couffin d'albums qu'ils ont choisis à la bibliothèque. Au sommet d'un arbre, bien visible, un hibou moyen duc dort, cramponné à sa branche. Quelle chance ! On peut tout faire avec cette rencontre : s'informer sur les rapaces nocturnes, imaginer son histoire, l'écrire et en faire un nouveau livre, chanter sa chanson en imitant son cri et tenter de le dessiner. Ils s'attardent devant la photo du hibou de la grotte Chauvet, passent et repassent leurs doigts sur ses ailes.

Je prends en notes ce que L veut que j'écrive pour lui. C'est l'histoire d'un papa loup et d'une maman ours. Ils ont des bébés loups et des bébés ours. Mais le papa loup n'est pas content. Il crie. Il part avec ses bébés loups habiter dans une autre maison. Les bébés ours et les bébés loups ne se verront plus. L s'arrête. Je lui demande si c'est tout. Oui, avec un hochement grave de la tête. Oui, c'est tout. Que dire d'autre en effet ? Je n'insiste pas. L et moi restons assis l'un à côté de l'autre, pensifs.

En rentrant chez moi le soir, au calme dans le petit habitacle de ma voiture, je me suis souvent interrogée sur le choix de ce poste qui correspondait si peu à ce que j'aimais faire avec mes élèves. J'aurais pu obtenir bien d'autres postes. Jusqu'au jour où j'ai réalisé que mon inconscient avait guidé mes pas vers la résilience. Mes élèves avaient l'âge qu'aurait eu le bébé que j'avais perdu trois ans auparavant. Être leur « mécréante » m'a réparée, m'a fait tellement de bien. Et j'ai pu me séparer moi aussi.

Mise à jour : janvier 2020

➤ **Serge ALBOHAIR, « Des enfants pas comme les autres, peut-être supérieurs même »**

Accueil en SEGPA d'un élève présentant des troubles autistiques.

Un souvenir: j'ai eu dans ma classe, de la cinquième à la troisième, en mathématiques et S.V.T., un élève nommé Chris (appelons-le comme ça).

Son adaptation à la vie au collège n'a pas été simple, se déplacer dans de grands espaces toutes les heures ou toutes les deux heures, la récréation, la demi-pension, avec plusieurs centaines d'autres élèves ! Épreuve terrible qu'il a petit à petit surmonté à l'aide d'une A.V.S. (auxiliaire de vie scolaire). En revanche, pas d'A.V.S. en classe, Chris était un élève parmi les autres élèves, il m'a juste fait comprendre qu'il ne voulait personne à côté de lui, la même place à raison de 6 ou 7 heures par semaine pendant 3 ans. Nous avons tout de suite eu de bons contacts, respect, politesse (il m'a juste dit « Ta gueule » deux fois en trois ans, c'est rien !), humour, travail.

Trois années de partage et de complicité, trois années où à chaque fin de cours, chaque jour, il venait me demander un bonbon à l'anis (je n'avais pas intérêt à en manquer). Trois années où je l'ai vu grandir dans ses beaux pulls en laine de toutes les couleurs tricotés par maman. Trois années à me demander si la nourriture intellectuelle apportée était suffisante au regard de ses capacités (je crois qu'il a eu une moyenne de 15 ou 16 en mathématiques à chaque trimestre). Trois années à apprendre à interpréter son attitude face au travail demandé, à interpréter ses regards ; lorsqu'il me regardait par-dessus ses lunettes, c'est qu'il était contrarié ou mécontent, contrarié quelques fois devant la difficulté des apprentissages (il suffisait d'une petite aide de ma part et tout repartait), mécontent quelques fois de mes exigences de travail, comme expliquer ou développer par écrit une démarche mathématique menant à un résultat, qu'il avait juste mais brute, genre « T'as ton résultat, j'ai compris ton truc, c'est bon, ne me demande pas de me justifier ». On l'a tous fait.

Lors des phases de travail collectif, à une question restée sans réponse, Chris, in fine, nous sauvait souvent la mise, difficile pour lui de dire, il suffisait de l'envoyer au tableau pour avoir le raisonnement écrit (suites opératoires).

Sa présence exerçait sur le groupe un effet modérateur, et je confirme que, sans pouvoir l'analyser vraiment, finement, la concentration et l'attention (dans les deux sens du terme) de l'ensemble du groupe se sont accrues sensiblement. De plus, sa présence m'a obligé instinctivement à un effort de clarté dans le vocabulaire choisi, de reformulation des consignes ou explications, un débit et une hauteur de voix plus maîtrisés, effort profitable à tous.

J'ai reçu, au début de cette année, une lettre de sa maman : Chris est en formation dans les domaines horticole et viticole.

Je pense souvent à lui et reste très attentif aux politiques menées pour ces enfants hors normes.

Mise à jour : janvier 2020

➤ **Franck Le Cars, « Tous les élèves du monde »**

Une approche internationale de la relation éducative.

J'ai rencontré et été marqué par trois groupes d'élèves : les courageux, ceux qui posent les bonnes questions et les experts.

Les courageux élèvent personnellement le professeur par leur parcours de vie exemplaire. Je me souviens de ces lycéens réfugiés avec lesquels je suis toujours en contact vingt ans après, eux dont le projet éducatif, la motivation et la réussite m'ont tellement marqué. D'autres se battaient contre les préjugés, contre leur milieu : j'admire la façon dont ils ont fait triompher leur identité. Parmi ceux qui posent les bonnes questions et qui nous incitent à refonder et faire évoluer notre enseignement, je pense à cet élève de lycée technologique qui m'interpelle un jour en plein cours de géographie : « Ça fait trois semaines que vous nous parlez d'Etat, mais qu'est-ce que c'est, un Etat ? » Enfin, les experts en savent parfois plus que le professeur et peuvent alors faire cours à sa place, contribuant à l'élévation de tous. Quand j'enseignais en classe bilingue, je travaillais avec les natifs sur le modèle de la classe inversée. Pendant le cours, ils devenaient professeurs pour tous, dont l'enseignant. C'est ainsi qu'un élève japonais nous a appris à déconstruire le cliché relatif à la surpopulation asiatique, qui n'est pas vécue comme un souci, contrairement à ce que les Occidentaux imaginent.

On ne commence véritablement à enseigner que lorsqu'on est à l'écoute, que l'on répond à d'authentiques questions qui font sens pour les élèves. L'attitude du prof rhinocéros qui passe son cours en force ne le permet jamais ! Pour obtenir cette ouverture, deux scénarios sont possibles : la spontanéité de la classe ou la stratégie pédagogique. Par exemple, demander à des élèves de poster en anglais des vidéos sur YouTube à propos d'un sujet d'histoire-géographie est à coup sûr générateur d'inattendu. Mes élèves ont pu alors avoir conscience de ce qu'ils m'apportaient. Cela suppose aussi une certaine familiarité acquise au fil des années avec les mêmes jeunes. Quand le professeur devient médiateur, l'élève développe des compétences d'autonomie et de collaboration. Il est important de se laisser instruire par sa maturité et son intelligence. En France, certaines traditions disciplinaires refusent le dogmatisme transmissif et rendent possible l'élévation réciproque. L'enseignant en DNL est nécessairement conduit à considérer les différences de points de vue comme autant de ressources.

Grâce à mon expérience d'enseignant et mes missions actuelles de DAREIC (Délégué académique aux relations européennes et internationales et à la coopération), j'ai côtoyé une quarantaine de systèmes éducatifs, principalement dans l'hémisphère nord. A mon sens, j'ai rencontré ce que j'appelle trois grandes « longitudes scolaires », qui sont en interaction : la zone anglo-saxonne et scandinave, l'aire latine et slave, le territoire asiatique des « Han » (Chine, Corée, Japon). D'un point de vue sémantique, ces zones n'utilisent pas les mêmes termes/concepts pour la liberté (Freedom / liberté(s), le libre arbitre), le savoir, la compréhension ou le contrat social, et ont des organisations sociales différentes. Ces traditions prédisposent plus ou moins l'élève à élever son maître.

L'École de la première zone, qui comprend aussi l'Amérique du Nord, et s'étend jusqu'en Suisse et au nord de l'Italie, s'est construite sur un fond de Réforme protestant. Là se trouvent bien des foyers de pédagogie nouvelle. C'est une école considérée comme une communauté assez libérale, ouverte aux parents et accueillante envers les enfants à besoins particuliers. L'enseignant s'adapte fréquemment à l'élève, à ses envies, à son rythme. Dans ce « système », le professeur, qui est plus attentif à ses classes, a toutes les chances de sortir grandi.

Le deuxième ensemble, qui forme un arc méditerranéen se poursuivant au Maghreb et jusqu'en Russie, puise ses racines dans la tradition scolastique gréco-latine puis chrétienne et épiscopale. Certes, des nuances existent : alors que côté slave la valeur travail est très forte, c'est le goût pour la recherche intellectuelle qui caractérise le versant occidental latin. Néanmoins, il s'agit dans les deux cas de l'héritage de l'Empire romain qui a érigé une École traditionnelle dont le relais historique a été repris par l'Église puis l'État. La relation y est plus transmissive, entre un professeur doté d'un savoir supérieur et un élève devant tout recevoir de l'éducation. L'élitisme prédomine, malgré un discours égalitaire. La structure scolaire dépend de l'État – d'où l'inspection des enseignants, étrangère à la première zone. Dès lors, la tournure descendante de l'enseignement fait à priori obstacle à la réciprocité des apports et il est rare que l'élève soit mis en situation de contribuer à la formation de ses professeurs.

Le territoire des « Han » possède sans doute une des plus vieilles écoles du monde, dont l'influence de Confucius (« maître-Kong-Zi») est déterminante. L'aspect filial et communautaire est très important, l'enfant unique encadré par ses deux parents et quatre grands-parents est pris en charge par une école imbriquée dans la société, au service de laquelle sont conjointement dédiés élèves et enseignants. Les Chinois disent : « Un homme n'est jamais une île. » Si jusqu'à quinze ans le système scolaire chinois est bienveillant, il devient ensuite extrêmement élitiste. Les professeurs travaillent nécessairement en équipe ; les élèves, vêtus d'uniformes, ne sont jamais livrés à eux-mêmes et sont constamment encadrés, en particulier pendant les activités de la récréation. Une telle programmation collective laisse peu de place à l'élévation du maître par le disciple...

Le triangle didactique (savoir-professeur-élève) qui prévaut chez les latins, serait alors plat, isoplèthe, dans la première zone nordique et enserré, confondu, dans un cercle pour les Asiatiques. Cependant, à l'heure des comparaisons internationales, qui sont vécues comme des leviers pour améliorer les systèmes et favorisent leurs influences réciproques, il est difficile d'établir un juste classement.

Aujourd'hui, avec la mondialisation de l'école, plutôt que de comparer et confronter les modèles, il est temps de les relier.

Propos recueillis par Frédéric Miquel

Mise à jour : janvier 2020

➤ **Corinne NEUHART, « Le sourire de Sisyphe »**

Les besoins mnésiques d'un élève enrichissent les gestes professionnels d'une équipe d'enseignants.

S. s'est faufilé par la fenêtre de ma classe, la grande porte lui avait été refusée. Le verdict était tombé, implacable : à quatorze ans, après une scolarité dans un institut spécialisé pour trouble sévère des apprentissages, il avait été estampillé « trop vieux » pour prétendre à une entrée en 6ème.

Mais c'était compter sans une rencontre dans le bureau de mon chef d'établissement. Un duo chaleureux, mère-enfant, qui m'explique la sévérité du trouble, la séparation consentie en internat, dès l'âge de sept ans. Travail de Sisyphe et sacrifice familial qui ne pouvaient déboucher sur une impasse, d'autant moins que mon Sisyphe avait fini par rouler son rocher adroitement : la lecture, quoique hésitante, devenait fonctionnelle, le graphisme lisible et l'expression écrite s'était dégelée.

Désormais, S. n'était plus un nom sur un dossier mais un jeune adolescent en attente d'une scolarité ordinaire dans une classe tout aussi ordinaire. Un besoin probable aussi de résilience familiale qui emporta ma décision et celle de mes collègues. Simple et imparable.

Si le travail en institut spécialisé avait été remarquable, je me suis aperçue rapidement que la mémoire demeurait un obstacle majeur. Mon petit Poucet semait du vent dans les méandres de sa mémoire et restait au fond de la forêt, faute de retrouver son chemin le lendemain matin. Et pourtant, S. nous faisait confiance ; il avait littéralement foi en nos compétences de pédagogues. L'école ne l'avait pas encore cabossée et nous n'avions pas le droit d'échouer !

Mémoire ho, cette quête est pour toi.

Et quel est ce recel, que veut dire cette ruine, ces paysages vides, faussement déménagés ? L'oubli, sur place, agrippe encore (impuissant) et traque l'émotion persistante du souvenir tombé.

P. Chamoiseau, Antan d'enfance I.

A notre tour d'errer et de tâtonner dans les arcanes de la mémoire pour trouver une sortie par le haut. Et c'est là que nous avons tous développé nos approches kinesthésiques : la phonétique en LV avec des crayons de couleurs ; des théorèmes dansés en mathématiques, des simulations globales en histoire-géographie, la grammaire avec des briques de couleur en français ou encore le vocabulaire par le corps. Nous avons saisi que l'empreinte kinesthésique - par la manipulation ou le jeu corporel - favorisait l'encodage et la récupération en mémoire à long terme.* Que de doutes balayés par son sourire !

Humblement, S. nous a donné une leçon de courage et de ténacité. Toujours souriant, heureux de travailler, là où les autres élèves gémissent ou renâclent. Manifestement, S. n'était plus condamné à rouler son rocher, il avait choisi de le faire et devenait ainsi maître de son destin...Trois ans plus tard, S. a pris son envol pour une carrosserie. A son tour de réparer, de débosser, de restaurer.

De mon côté, j'ai poursuivi ma pédagogie hors les sentiers battus, convaincue que la kinesthésie présentait un atout véritable pour ancrer les apprentissages.

J'ai parfois mal à mon école, celle qui se montre indifférente ou qui broie des rêves, ankylosée dans ses certitudes. Je m'interroge aussi parfois : combien de rencontres ou d'entretiens manqués faute de temps, de décodeurs bien ajustés ? En proie au doute, c'est le visage de S. qui surgit, son sourire qui croise mon regard et qui me sert d'aiguillon pour me relever.

**Pour ceux qui souhaitent approfondir les pratiques kinesthésiques, notre expérience a été relatée dans un groupe de recherche action, où nous avons notamment développé les exemples cités. (Contourner 09 - Fluence 10- Grammaire 06 - compréhension 41 et 42)*

MULLER B. et NEUHART C. (2012) (Dir.) Maitrise de la langue et dyslexie, une gageure ? <https://www.ac-strasbourg.fr/pedagogie/lettres/elevs-en-difficulte/dossier-dyslexie>.

Mise à jour : janvier 2020.

➤ **Christian DAUCH, « A MES ÉLÈVES »**

Merci à tous

Quand les forêts brûlent,
Quand la glace fond,
Quand la guerre gronde,
Quand l'argent dirige,
Quand l'individu domine,
Quand tout devient marchandise,
Je songe,
A ces rires joyeux,
A ces yeux qui s'illuminent,
A ceux qui attendent dans le froid,
A ceux qui comprennent,
A ceux qui s'accrochent,
A ceux qui tombent et ne pleurent pas,
A ceux qui élèvent des chèvres,
A ceux qui vous offrent
Leur bonbon au chocolat,
A ceux qui collectent les papiers
Pendant leur heure de liberté,
A ceux qui dépassent vos espérances
Par leur volonté et leur talent,
A ceux qui vous aiment

Et que l'on aime,
A ceux qui se mélangent
Dans le bruit et le silence,
Tous ces portraits plein d'espérance,
Tous ces morceaux de vie
Qui nous façonnent,
Qui nous lient.
Alors, je crois.
Je me lève et m'en vais,
Des idées plein la tête,
parmi les papillons qui volettent
vers des fleurs aux mille attraits.

Mise à jour : janvier 2020.

➤ **Chrysta PELISSIER, « Compétences transversales dans le Bachelor Universitaire de Technologie »**

Les élèves nous questionnent sur les compétences à enseigner.

En septembre 2021, les Diplômes Universitaires Technologiques (DUT) vont disparaître au profit du Bachelor Universitaire de Technologie (BUT) dont la spécificité est que les contenus de formation seront présentés par compétences. Dans l'optique d'inciter les enseignants à modifier leurs pratiques pédagogiques, j'ai décidé, en tant que chargée de mission qualité à l'IUT de Béziers, d'organiser des ateliers d'échanges avec les étudiants (DUT première et seconde année, Licence Professionnelle et formation par apprentissage) pour qu'ils expriment les compétences qui leur semblent utiles pour intégrer au mieux le monde professionnel après l'obtention de leur diplôme. L'enjeu est de poser une réflexion pédagogique collective (étudiants, enseignants et professionnels du privé) qui permettra aux enseignants d'être motivés par les nouveaux contenus proposés par le ministère sous la forme de socles de compétences (à partir de septembre 2021).

Lors de cet atelier, huit étudiants issus des différentes formations dispensées à l'IUT de Béziers ont bien voulu nous exprimer leurs attentes en matière de compétences et quatre enseignants ont souhaité participer aux échanges (sur la base du volontariat). Le but de cet atelier était de constituer une première entrée en la matière en faisant naître une intelligence collective autour de la question des compétences afin d'une part, de spécifier les différentes représentations de cette notion par les différents acteurs (étudiants, enseignants et professionnels) et d'autre part, d'accompagner la création d'un ou plusieurs outils méthodologiques à destination des enseignants d'aide à la mise en place de l'approche par compétences à l'IUT.

L'atelier s'est composé d'une première partie au cours de laquelle le service qualité a rappelé le cadre réglementaire et européen de certification ainsi que les objectifs de l'atelier (mener une démarche collective sur cette « mise en compétences » des contenus de cours), une seconde de brainstorming à l'aide de la méthode Post'it pendant laquelle les intervenants, selon leur statut, devaient répondre à une question en se mettant à la place d'un autre acteur (ex : les enseignants et les professionnels se sont mis dans la situation des étudiants pour répondre à la question « Sur quelles compétences, les étudiants souhaiteraient-ils être évalués et formés ? »), les étudiants dans la situation des enseignants puis des professionnels à partir de la question : « Sur quelles compétences les enseignants souhaitent-ils former et évaluer leurs étudiants ? et les professionnels souhaitent-ils recruter ? ». Enfin, au cours de la dernière partie de l'atelier les réponses inscrites sur les Post'it ont été restituées et confrontées à l'avis des principaux intéressés.

Lorsqu'on demande aux enseignants pourquoi ils souhaitent participer à cet atelier, l'un dit « C'est les étudiants qui doivent nous dire comment ils souhaitent apprendre car moi cela fait bien longtemps que je ne suis plus étudiant », et un autre énonce « Je me dis trop souvent que je ne parviens pas à leur transmettre le savoir. Je n'arrive plus à communiquer avec eux ».

Au cours de l'atelier les étudiants ont exprimé leurs envies d'être formés à l'autonomie, ainsi qu'à travailler en équipe de manière à s'intégrer rapidement aux personnels et activités de l'entreprise.

À l'annonce de ces envies de formation, certains enseignants ont été surpris. Ils ont formulé : « Je n'aurais jamais pensé qu'ils ne se sentaient pas à l'aise et qu'il fallait que je les forme à l'autonomie ». Un second dit : « Je ne sais pas comment faire ça mais je comprends leur malaise. Ils n'ont que 19 ans ». Et un troisième : « doit-on vraiment former à l'autonomie quand on est à Bac +2 ? ». À la surprise des enseignants face à ce besoin de formation s'ajoutent des interrogations sur la manière de former à l'autonomie.

À la fin de l'atelier, ces mêmes enseignants formulent « je crois que cela ne va pas être facile à mettre en place car c'est une chose qui aurait dû commencer au lycée ». Un autre enseignant ajoute : « est-ce vraiment à nous de les former à l'autonomie ? ou est-ce qu'ils l'apprendront plus tard, en entreprise ? ». Tout se passe comme si les enseignants se sentaient désemparés face à l'annonce du besoin de formation à l'autonomie des étudiants. Pourtant les enseignants connaissent et reconnaissent les difficultés des étudiants (surtout de première année) à devenir autonomes face à des tâches qui demandent des capacités à gérer son temps, à collaborer, à faire des recherches seuls, à formuler clairement un problème, etc.

Enfin, en dehors de l'atelier, j'ai demandé aux enseignants ce qu'ils avaient retenu de l'expérience à laquelle ils avaient participé. Les enseignants sont unanimes : « un éclairage de la situation ». Ils disent connaître les difficultés mais cela leur a permis de les entendre.

Ils expriment avoir compris que leur métier de transmetteur de savoir n'était plus d'actualité mais qu'il fallait « trouver des activités plus adaptées, faire preuve de créativité ». L'un d'eux dit même : « Ils nous poussent à nous questionner, collaborer entre nous afin de leur offrir des espaces de formation différents, mieux adaptés à leurs besoins professionnels ». Par ces commentaires, on peut voir que les enseignants ont envie de se remettre en question et entrevoient déjà des pistes d'amélioration.

Cependant, notons que l'innovation pédagogique à l'IUT de Béziers est un sujet récurrent. Les quatre enseignants qui ont souhaité participer aux échanges avec les étudiants proposent déjà des aménagements dans leurs pratiques pédagogiques et cela depuis plusieurs années : ils proposent des escape game, des approches par projets, des classes renversées/inversées et sont souvent partant pour présenter leurs retours expériences à d'autres (lors de rencontres pédagogiques IUT ou lors de conférences sur les enjeux de l'innovation pédagogique). Les commentaires que ces enseignants formulent, leur participation à cet atelier et leur présence sur le terrain de la diffusion des expériences menées, soulignent leur investissement et leur engagement face à un changement qui leur semble nécessaire et dans lequel ils se sentent déjà investis.

Mise à jour : février 2020

➤ Christian BELIN, « Métaphysique de l'enseignement »

Professeur de Littérature

Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières

Université Paul Valéry - Montpellier

Rencontre toujours renouvelée et vivifiante, l'enseignement est une ascension partagée par les professeurs et leurs élèves.

A l'université, les enseignants sont nécessairement marqués et influencés par leurs étudiants

Entrer dans une classe représente un défi perpétuel car les étudiants nous obligent sans cesse à entretenir un rapport critique envers le savoir. Nous ne nous situons pas au même niveau de connaissances, mais le professeur n'est pas d'abord quelqu'un qui serait assis sur une chaire pour dispenser un savoir *ne varietur*. Que transmettre, et comment ? Un enseignant doit toujours se souvenir de ses déficiences et de ses ignorances. Il doit se rappeler, non par fausse humilité, mais comme une évidence, qu'il ne sait rien, ou du moins presque rien, et qu'il doit constamment apprendre pour enseigner, dans une posture qui ressemble à celle de ses élèves. C'est pourquoi il convient de transmettre autrement, en se renouvelant, pour s'adapter à des situations culturelles sans cesse différentes. On demande au professeur, en quelque sorte, un geste d'inculturation ou d'acculturation qui remette en cause les préjugés, les habitudes et les routines.

La situation du professeur confronté à des étudiants s'inscrit dans une nouveauté perpétuelle. Pour éviter une mauvaise vulgarisation des savoirs, qui les trahirait au lieu de les transmettre, il est nécessaire d'actualiser ce qui est enseigné. Sur la scène du cours, le professeur représente le savoir, en un sens très théâtral, dans la mesure où il incarne ce savoir pour un élève auditeur et spectateur. La pédagogie est aussi une merveilleuse dramaturgie. Notre métier étant si proche de celui des acteurs, la qualité de la pièce jouée dépend pour une grande part de l'osmose entretenue avec le public. Dans un amphithéâtre de trois-cents étudiants, le groupe se comporte comme un ensemble hétéroclite et néanmoins étrangement unifié. Cette influence mystérieuse de l'auditoire relève de l'intuition mais aussi de l'observation. Un professeur enseigne par la bouche, mais aussi par les oreilles et par les yeux ! Par ailleurs, pour interpréter un texte littéraire, par exemple, il est indispensable de faire siennes les questions implicites que portent les étudiants. Comme l'écrit Saint Augustin dans *De Magistro*, tout disciple porte en lui un maître intérieur qui le guide vers la connaissance. Autrement dit, un élève porte en lui un autre professeur ; il peut et il doit devenir lui-même son propre professeur. Dans cette perspective, même les faiblesses d'un étudiant jouent un rôle très positif, dans la mesure où elles obligent le professeur à fournir un effort accru d'herméneutique, dans toutes les démarches d'élucidation du savoir. Les auditeurs les plus fragiles nous poussent à devenir de meilleurs acrobates de la parole, à la manière des aèdes ou des rhapsodes.

L'élévation suscitée par ce public constitue enfin une saine provocation pour le maître. Les étudiants nous enseignent quelque chose en nous renvoyant aux difficultés et aux ambiguïtés de toute prise de parole. Leur seule présence constitue par elle-même une interrogation lancée, parfois sous le mode de la résistance, à ce qui est reçu. Et le retournement de ce qui est parfois un refus

d'apprentissage en adhésion provoque une double joie : celle de la transfiguration de l'élève et celle du professeur vainqueur de l'obstacle. L'acte d'enseigner n'est pas unilatéral lorsqu'il invite à inverser le point de vue et à se mettre à la place de l'élève, dans une expérience de dédoublement non schizophrénique, conduisant à une maïeutique inversée : ce sont eux qui nous accouchent ! Dans l'histoire de l'éducation chrétienne, plusieurs témoignages illustrent un tel point de vue. Le prologue de la Règle de saint Benoit précise qu'il s'agit de fonder en tout monastère une école spirituelle ; dans cette schola (et les écoles monastiques du Moyen-âge ont donné naissance aux universités), les moines sont ainsi avant tout des élèves spirituels. On songe également à la pédagogie mise en place dans les collèges jésuites, qui mettait au premier plan la personnalité de chaque élève et qui accordait tant d'importance à la pratique théâtrale. Dans les écoles de Port royal, enfin, au XVIIe siècle, les élèves étaient étroitement associés au cours, peut-être en raison de la doctrine augustinienne du Maître intérieur. Contrairement aux idées reçues, cet enseignement chrétien misait beaucoup sur la confiance réciproque. Au 19e siècle, Don Bosco sera l'héritier de cette tradition mettant en valeur la personne de l'élève. N'existerait-il pas une sorte de métaphysique de l'enseignement, chrétienne ou laïque, et cela à tous les niveaux, de l'école à l'université ?

Propos recueillis par Frédéric Miquel

Mise à jour : février 2020.

➤ **Aline ESPANA-PROULX, « Sur les rails »**

Une professeure néo-titulaire rencontre dans un train une collègue et elles échangent sur leurs expériences.

2002. Un été caniculaire en Lorraine. Première affectation dans une région inconnue, loin de ma famille. Mes élèves de 2^{nde} m'en avaient fait voir de toutes les couleurs : « Elle a un drôle d'accent, la prof, on ne la comprend pas ! »

Je finissais l'année ébranlée, en plein doutes sur ma vocation, sur cette mission que je pensais mienne. Je repassais en boucle mon inspection que j'estimais ratée, vaincue.

Je redescendais enfin dans le Sud, épuisée. Après le tortillard qui m'avait accompagnée de Remiremont à Nancy, je filais à présent vers Avignon.

- « Bonjour.

La passagère à côté de moi me souriait gentiment, me sortant de mes pensées moroses. Je lui rendis son sourire. Elle me rappelait quelqu'un mais qui ?

- Vous êtes prof ? Me demanda-t-elle en désignant le document que je tenais dans mes mains, ma nouvelle affectation.

- Oui. Enfin... c'est ce que j'essaie d'être. Mais ce n'est pas l'impression qu'a eue ma tutrice, ni mon inspecteur, ni cet élève de 2^{nde} qui a joué à faire des paniers avec des boules de papier dans la capuche de son camarade pendant une visite...

Les yeux de la passagère, visiblement amusée, pétillèrent.

- Ça me rappelle des souvenirs ! J'ai vécu des choses très similaires, il y a une vingtaine d'années. Je suis prof, moi aussi.

Le silence se fit. Je retournai sombrement à mes ruminations.

- Ne sois pas si découragée.

- Je ne suis pas découragée. Je me dis juste que je devrais peut-être élever des chèvres dans le Larzac... Ce serait plus simple.

- Oh, ce n'est pas si sûr ! Et puis, tu en sortiras moins grandie.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Tout ce qui t'affecte ou te contrarie aujourd'hui n'est pas forcément négatif. Il te faut bien apprendre le métier.

- Autant que ce soit dans la culpabilité et l'amertume !

Devant ma mine renfrognée, ma compagne de route éclata de rire.

- Oh la la, comme j'étais butée !

Je la regardai interloquée. Elle éluda sa remarque d'un geste de la main et attacha ses longs cheveux lisses en un geste qui m'était étrangement familier. Elle remonta ses lunettes de soleil.

- Ce sont nos élèves qui nous rendent fiers de nous. On évolue tout au long de notre carrière et heureusement ! Sinon, quel ennui ce serait ! Nos élèves ne font pas que passer comme une averse. Tiens, il y a cet ancien élève de 3ème d'insertion qui semblait se moquer de tes cours et qui, dix ans plus tard, sera tout fier de te faire les honneurs de son beau camion rempli de tissus. Son « entreprise » qui assurait sa réussite. Il y a ces classes entières que tu auras embarquées dans des projets fous de théâtre ou de comédie musicale et qui apprendront des pages et des pages de textes, même ce petit, là, duquel tout le monde disait qu'on ne pouvait rien en faire. Ces élèves t'en parleront des années après. Il y a ces élèves fragiles, timides, parfois un peu abîmés qui te feront le cadeau de s'exprimer en public, de participer à un concours d'écriture, de s'engager auprès d'une cause sous ton impulsion. Il y a cette jeune fille qui t'enverra chaque année un mot de remerciement parce que tu l'as aidée à intégrer une école d'arts ou ce jeune qui va t'envoyer un mail pour que tu l'aides dans son projet humanitaire d'alphabétisation en Asie. Il y a cette toute petite en 5ème qui n'aura jamais commencé un cours sans te faire un gros câlin même si ce n'est pas très pédagogique, juste parce que tu sais qu'elle a besoin de ce geste rassurant pour démarrer... Et il y a tous ceux qui disent aujourd'hui qu'ils n'aimaient pas lire ou écrire « avant »...

- Whaow, ça fait très anecdotes de vieux loup de mer !

- Peut-être. Mais c'est notre carburant. Ces élèves et tous les autres en fait, chacun à leur mesure, vont compter. Même les gros pénibles. Même ce balourd qui a fait des paniers durant ton inspection. Demande-toi pourquoi il a agi comme ça et s'il y a un moyen de l'éviter. Ces élèves changeront tout pour toi. Ils te donneront leur confiance, te feront part de leurs peines, de leurs joies, de leurs inquiétudes, sans filtre. Et toi, tu ne compteras pas tes heures parce que ce sera important pour toi et que tu sais que c'est important pour eux. Ils t'apprendront à te dépasser, à toujours y croire un peu. Ils t'apprendront à être responsable, à dédramatiser, à sortir des sentiers battus, à passer outre la fatigue ou le découragement. Ils te feront rire, beaucoup, pleurer parfois et même si ce n'est pas dans les IO, tu aimeras ça et tu les aimeras, eux. Ils feront de toi quelqu'un qui ne sera ni anodin, ni ordinaire, quelqu'un d'utile. Et je t'assure que tu finiras par t'amuser plus que tu n'auras l'impression de travailler.

- Mais bien sûr ! C'est follement amusant !

La passagère éclata de rire.

- On en reparle dans vingt ans ! Mais je crois que tu peux vraiment me faire confiance. Le feu sacré, l'enthousiasme, l'envie, ça ne s'apprend pas dans les livres. Et pour l'instant, tout ce que tu sais, tu l'as appris dans les livres. Il n'y a pas que les programmes, ça, non...

Un conseil : laisse-les t'apprendre le métier. »

La femme se leva alors. Le train arrivait en gare de Beaucaire. Sur le quai, un homme et deux petits garçons l'attendaient. C'est quand je la vis descendre que je me dis encore qu'elle me rappelait quelqu'un que je connaissais bien. Elle me semblait si posée, si sereine, si souriante. Elle se tourna vers moi et ôta ses lunettes de soleil pour me faire un petit signe de la main. Elle tenait un trousseau de clés avec un porte-clé à l'effigie des California, un groupe pas très connu que je suivais quand j'étais plus jeune. J'avais le même porte-clé. Décidément, elle me disait quelque chose, cette femme. Je relus le rapport de l'inspecteur et m'attardai cette fois sur une phrase que j'avais éludée : « Mlle E. peut et doit se faire confiance ».

Elle n'avait peut-être pas tort, cette prof...

Mise à jour : juillet 2020.

➤ **Michèle FOSSARD, « Merci »**

Réflexions sur mon parcours d'enseignante

Une "jeune-vieille" enseignante, c'est la formule que je m'attribue car je suis en fin de carrière et je n'ai commencé à enseigner qu'en 2006. J'ai toujours cherché ma place et ne pensais pas que l'enseignement donnerait autant de sens à ma vie. Et c'est tout naturellement que j'ai envie de dire merci à tous les élèves qui ont croisé ma route et dont j'ai croisé la route.

Juste avant les vacances de novembre, j'observais ma classe lors d'un exercice attentat-intrusion : tous au sol sous les tables dans l'obscurité, les visages masqués, l'alarme insistante. Un immense sentiment de tristesse et d'empathie m'a alors envahie. J'étais touchée par l'immense confiance de ces jeunes êtres face à une situation inacceptable. Je me suis fait la réflexion qu'au-delà des contenus d'enseignements, qui deviendront pour la plupart rapidement obsolètes pour cette génération, et face à la profonde mutation que vont vivre ces élèves, c'est l'humain qui est essentiel. Les programmes scolaires ne doivent pas être des dictateurs, le plus important est de s'assurer que les contenus sont des moyens de se connaître, de savoir qui on est, ce qu'on peut devenir, acquérir confiance, imagination, s'adapter, apprendre à être une personne, un citoyen. Ne pas étudier un texte en technicien mais comprendre que les textes littéraires nous invitent à une découverte de nous-même et des autres.

Comme tous mes collègues, j'ai tâtonné (et tâtonne encore), cherché, expérimenté de façon plus ou moins heureuse; je ne considère le métier d'enseignante que comme chercheuse, exploratrice et découvreuse de mon propre savoir. Ce savoir, il s'est construit avec les élèves, grâce aux élèves, qui m'ont nourrie, interrogée, portée, faite changer. Ils m'ont rendue plus humaine et c'est un immense cadeau. J'ai souvent entendu cette réflexion "on n'est pas là pour aimer les élèves", pourtant je n'ai pas honte de dire que je les aime et que je ne conçois pas l'enseignement dans la neutralité mais avec une implication affective. J'ai constaté et suis persuadée aujourd'hui que les savoirs n'émergent qu'à partir d'interactions heureuses. Il est nécessaire d'avoir plaisir à nous retrouver pour que ces "pelotes" d'interactions nous aident à nous comprendre et comprendre le monde et ne pas renoncer à l'avenir.

Mise à jour : janvier 2021.

➤ **Enquête auprès de 46 étudiants de M2 FLE (de diverses nationalités)**

Selon vous, l'apport des apprenants aux enseignants est-il le même dans tous les pays ?

I. Non, la contribution des élèves n'est pas partout la même parce que chaque pays a une politique éducative spécifique, une culture scolaire propre, qui sont liées au lieu et à l'époque. La contribution interculturelle apprenant / professeur en dépend. Certaines situations seront donc plus « élévatrices » que d'autres.

1. Dans certains pays, la relation est très descendante et empêche la réciprocité. La peur de l'enseignant autoritaire interdit aux élèves de partager leurs pensées. Si la hiérarchie est stricte, la distance importante, alors l'ouverture à la culture des apprenants est réduite et ceux-ci n'auront pas « leur mot à dire » et devront juste « entrer dans un moule ». C'est le cas en dictature, où les interactions sont contraintes et le savoir officiel dicté par le pouvoir en place. Il y a des pays dans lesquels l'enseignant est le seul intervenant dans la transmission du savoir (pays africains, Chine). Au Japon, le professeur est le détenteur du savoir et l'apprenant n'a le droit de prendre la parole que s'il est sûr de lui. Dans certaines cultures, comme en Thaïlande, le professeur est presque vénéré et il peut donc paraître difficile de nouer une relation éducative bilatérale.

2. A l'inverse, cette contribution est plus importante dans certaines zones géographiques et culturelles. Le Canada accorde plus de valeur aux élèves et à leur richesse. Dans un pays plurilingue, l'apport de la diversité culturelle est supérieur. La France est un pays très ouvert, laïque (en théorie) où règne la liberté d'expression, ce qui n'est pas le cas partout sur le globe. Les écoles Freinet fondent l'éducation sur le travail collectif. Dans les pays inspirés par la philosophie des Lumières ou ceux dans lesquels la notion d'égalité a un sens, cette interaction a toute sa place. Certains pays comme la France permettent un plus grand échange entre élèves et enseignants, en raison d'une certaine culture de la contestation, de la remise en question de tout, y compris de l'autorité. Aux Etats-Unis aussi, où la relation enseignant-élève est plus horizontale et plus personnelle, où le développement personnel de l'élève compte autant que la transmission du savoir. C'est également vrai pour la Finlande.

II. Oui, la contribution de l'élève dépasse les frontières culturelles car la relation pédagogique touche à l'humain, non à la politique. Inconsciemment ou non, tous les hommes s'élèvent. Il y a toujours une contribution, elle est différente selon les pays mais nous pouvons retrouver des similitudes. Cependant, cela dépend davantage du professeur que du pays, en fonction de la conscience qu'il a de ce que les élèves peuvent lui apporter. Tout provient de la motivation des deux partis à jouer un rôle, des individus, des types de cours...

III. Ainsi, c'est une contribution qui se doit d'être universelle mais qui à l'heure actuelle ne l'est malheureusement pas partout dans le monde. Les dimensions pédagogiques en sont politiques, sociales, psychologiques et morales. Chaque enseignant peut tirer quelque chose de ses apprenants. Ce *devrait* être le cas dans tous les pays.

Enquête réalisée par Frédéric Miquel, octobre 2020, Université Paul Valéry-Montpellier3

Mise à jour : janvier 2021.

➤ **Anne-Pierre GAVILLET DE PENEY, « Un matin de novembre »**

Comment mes élèves me rappellent que venir à l'école et apprendre dans la confiance sont les meilleurs remèdes à la violence ?

Dimanche 1er novembre 2020.

La légère boule au ventre des reprises de vacances n'est rien à côté de la boule de pétanque de ce jour. Nous reprenons l'école demain et comme tous, je m'interroge. Notre ministre nous demande de faire preuve de vigilance et de perspicacité. J'ai peur de ne pas trouver les mots... de faillir dans le soutien que je dois apporter à mes élèves.

Comment rendre hommage à Samuel PATY ? Quels mots trouver avec mes élèves de CE2 ? Quelles réponses apporter ? Comment gérer les débordements s'il y en a ?

Vivant dans un quartier dit « sensible », je me dis que mes élèves sont d'autant plus vulnérables à cette violence et aux chocs émotionnels. Et puis, comment vont-ils supporter cette nouvelle période de confinement ? Le port du masque ? La classe aseptisée et maintenant masquée...? Je me dis que c'est trop, qu'ils vont avoir du mal à le supporter, et très égoïstement, que je ne verrai plus leurs petites bouilles d'enfant de 8 ans.

Et puis dans le lot des réjouissances, il va falloir aussi leur annoncer que le spectacle qu'ils préparent depuis un an est à nouveau annulé, que la salle de spectacle est fermée, que les artistes ne peuvent plus travailler...

La journée passe. 21 heures. Je suis terrassée en apprenant qu'une fusillade vient d'éclater au cœur du quartier où habitent quasiment tous les élèves de l'école. Un jeune homme est blessé. Je vais me coucher en pensant encore à mes élèves et en me disant que l'addition est décidément trop lourde, qu'à cet âge, on n'a pas les épaules assez solides pour vivre autant de traumatismes, et que je n'arriverai jamais à trouver les mots pour les aider.

Lundi, 8 heures 30. Mes élèves arrivent. Surprenant : ils ont l'air tellement heureux et souriant, derrière leur masque. Mais bien sûr ! Je me rends compte qu'ils sont tout simplement contents de venir à l'école, de se retrouver, de nous retrouver. L'école prend alors tout son sens. La sécurité, les repères, les apprentissages scolaires, les récréations, le contact avec des adultes rassurants sont autant d'éléments qui concourent à ces sourires.

Avant même d'avoir le temps de commencer la classe, les questions fusent et le débat s'installe, tout naturellement :

« Maîtresse, on va parler de Samuel PATY ? Mon frère m'a dit qu'on va faire silence ? Pourquoi ils l'ont tué ? C'est comme si on t'avait tuée toi, maîtresse ? »

« Maîtresse tu as passé de bonnes vacances ? »

« Maitresse, tu sais qu'hier soir on a eu peur. Y'avait des coups de pistolet partout en dessous de chez nous ! On les a vus, ils se sont tirés dessus.»

« Parle plus fort, on comprend rien avec ton masque..»

« Ma mère est sûre qu'on va encore annuler notre spectacle à Paloma, y'en a marre... Tu peux faire comme la dernière fois, maîtresse, tu peux demander si l'on peut le faire plus tard ? »

« Moi je trouve que c'était bien avant le confinement parce qu'on pouvait faire plein d'ordi mais bon maintenant je préfère venir à l'école. On pourra quand même faire les récréés maîtresse ? »

« Maitresse, maîtresse, on travaille quand ? »

Belle leçon, ce matin-là pour la maîtresse que je suis. Leurs questions et le dialogue si vite installé me permettaient d'oublier le vertige de l'absence de mots, les vertus de l'écoute et mettaient en exergue les ressources insoupçonnables de détermination de mes élèves. Je sais toutefois qu'ils n'en restent pas moins sensibles au climat de danger et perméables à la violence ambiante. Je ne veux pas sous-estimer les répercussions de tels événements et la nécessité d'un accompagnement, mais je réalise, ce matin-là, que mes élèves sont finalement beaucoup moins démunis que moi car ce qu'ils veulent, avant toute chose, c'est garder le cap, leur cap, celui que l'école rassurante, structurante et sécurisante leur apporte.

Merci à eux de m'avoir rappelé ce matin-là que, comme le disait Nelson Mandela, « L'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour changer le monde. »

Mise à jour : janvier 2021.

➤ **Virginie DUFFAUD, À Léa, Tess, Elsa, Fanny, Guillaume, Manon, Alexandre, Adrien et tous les autres**

Parce que nous traversons une période si douloureuse, il est important d'évoquer les bonheurs de l'enseignement

Il arrive qu'un étudiant songe à un enseignant qui a marqué son parcours scolaire mais je crois, malheureusement, que certains élèves ne se doutent pas de la trace qu'ils peuvent laisser dans l'esprit de leur professeur. Ils sont nombreux ceux qui m'apparaissent lorsque je pense à ces élèves qui m'ont donné envie, chaque matin, de me lever et d'aller parler de littérature, ces jeunes que l'on présente trop souvent comme désabusés et intéressés par rien. Parfois, c'est un individu, parfois c'est une classe entière qui nous emporte. Il y a trois ans, j'ai passé une année scolaire des plus enrichissantes auprès d'une classe de 1^{ère} L. Chaque séance était un véritable bonheur. Il m'est arrivé de les consulter pour le choix de certains textes et, pour eux, j'ai créé une séquence qui m'a demandé des semaines de travail sur l'éveil des sens dans le genre romanesque. Il y a deux ans, j'ai eu la chance de partager une année avec une classe de seconde incroyable : aussi pertinente que drôle. Ces élèves m'ont donné envie de me dépasser à nouveau. J'ai été plus originale dans les activités proposées parce que je souhaitais, plus que jamais, les embarquer à mes côtés. Il y a aussi eu, toutes années confondues, les élèves qui se sont pleinement investis et qui ont exprimé une créativité insoupçonnée entre le journal de lecture de Sarah, rédigé en plein jour avec de l'encre invisible, le booktrailer réalisé à partir de dessins et dont le montage a demandé des semaines de travail à Carla, la plaidoirie lors du procès fictif de Phèdre d'Héloïse, les illustrations de Tess lors de la mise en scène des Fausses Confidences. La liste est longue. Enfin, il y a aussi les élèves qui nous élèvent, je pense à Léa, mais qui ne parviennent plus, l'espace d'un instant, à s'élever eux-mêmes et qui décident de disparaître parce qu'ils oublient leur singularité et leur beauté.

Il est, aujourd'hui, plus qu'essentiel de leur dire à quel point ils comptent pour leurs professeurs.

Mise à jour : janvier 2021

➤ **Hélène ULAS, « Un voyage pédagogique vers soi »**

Mes élèves du secondaire, de FLS et mes étudiants en Arménie m'ont aidée à progresser humainement, à polir ma pierre.

L'enfant a une dette envers ses parents, l'élève envers ses enseignants : voici sans doute l'un des clichés les plus universellement admis. Si l'on accepte de penser honnêtement cette relation, on se rend compte que le lien est bien plus riche et complexe que l'on pourrait le croire. La dette est à l'évidence réciproque. Mes élèves m'ont beaucoup apporté. J'ai appris à leur contact à me maîtriser, à trouver un point d'ancrage profond, une paix intérieure inébranlable. Faire cours à une classe de trente élèves nous fait accéder à un plan de l'existence subtil, vibratoire. Ce que l'on éprouve, ce que l'on dégage, se répercute immédiatement sur l'ambiance de classe. Un enseignant fatigué, triste, ou agacé face à sa classe voit ses élèves s'agiter. À l'inverse, une classe agitée s'apaisera si le professeur s'efforce de dégager du calme. Lorsque l'on se fâche contre un élève, l'énervement doit, pour être efficace, être joué et non ressenti. Cet apprentissage a souvent été précieux dans ma vie personnelle. Lorsque j'ai eu mon premier enfant, je savais que pour calmer un bébé qui pleure, il est inutile de le changer sans cesse de position, et de se laisser gagner par la panique. Il suffit de garder l'enfant contre soi et de rester parfaitement serein. Cela marche aussi quand on est confronté à une personne agressive. Mes élèves de FLE/FLS m'ont appris le pouvoir de l'autodérision. Ces élèves vivent souvent des situations personnelles très difficiles : ils se trouvent coupés de leurs amis, d'une partie de leur famille, et s'opposent parfois au choix de leurs parents de vivre en France. Le nouveau monde qui les entoure est fait de bruits incompréhensibles et ils n'ont pas les mots pour exprimer leur mal-être. Cela génère souvent des blocages. La première étape pour l'enseignant est donc de parvenir à lever les freins psychologiques et à dédramatiser la situation. On ne peut pas se permettre une relation verticale à l'élève. L'autodérision est un outil très efficace : le professeur chante une chanson ridicule, tente d'ânonner des mots dans la langue de l'élève. L'enfant rit du professeur et dépasse ainsi sa propre honte. Mon expérience en Arménie, à la chaire de français de l'université d'Erevan, m'a poussée à réviser mes méthodes pédagogiques. L'Arménie se situe dans l'ère post-soviétique et l'enseignement a gardé la trace des méthodes soviétiques : apprentissage par cœur, travail très précis sur les règles de grammaire, importance accordée à l'histoire littéraire. Mes étudiants étaient très conscients de la chance qu'ils avaient d'étudier et m'ont d'abord menti sur la durée prévue du cours, y ajoutant une heure. Habitée à voir mes collégiens commencer à ranger leurs affaires deux minutes avant la fin du cours, j'ai été agréablement surprise. Les étudiants arméniens sont très doués à l'écrit, leur français est académique. Ils ont une vaste culture générale. Ils sont en revanche moins à l'aise à l'oral et peu coutumiers de l'analyse des textes. Il m'a semblé qu'en France, nous péchions par l'excès inverse, nos élèves ont souvent davantage de difficultés à l'écrit. J'ai donc inclus dans mes cours en France des exercices répétitifs, afin que les règles de grammaire soient mémorisées, et plus de travail écrit. Je leur rappelle aussi la chance qu'ils ont de pouvoir étudier. Je repense souvent à mes étudiants arméniens : ils m'ont poussée à réviser mes méthodes pédagogiques mais ils m'ont aussi appris à être reconnaissante pour ce que la vie m'offre.

Mise à jour : février 2021.

➤ **Jean-Louis DENIZOT, « Du vrai travail »**

Une élève apporte un éclairage personnel et fort instructif sur le travail mené en classe.

A propos du chapitre 6 (« Ces élèves qui m'ont formé ») de Quand les élèves nous élèvent de Frédéric Miquel, essai publié aux éditions L'Harmattan (2021).

Dans les échanges qu'un enseignant peut avoir en classe avec ses élèves, il en est certains, apparemment anodins, qui peuvent avoir une influence importante sur ses propres pratiques, pourvu qu'il soit disposé à les entendre.

« Là, c'est du vrai travail. »

Cette année- là, j'avais une classe de CE1/CE2 et j'avais accepté de prendre en plus, 4 élèves de CM1 afin de soulager la collègue de CM qui, sinon aurait eu 32 élèves alors que je n'en avais que 20, sous réserve qu'ils soient autonomes car je n'aurais que peu de temps à leur consacrer. D'ailleurs chaque matin en arrivant, mes 4 CM1 découvraient la liste des travaux à réaliser dans la journée et ils avaient de quoi être occupés. En prévision de la fête de Noël, nous avons décidé de faire une adaptation théâtrale de « Tistou les pouces verts » de Maurice DRUON. Après avoir créé les dialogues et les avoir retranscrits, je décidai de bloquer un samedi matin afin que chaque élève puisse repartir chez lui avec le texte complet de notre pièce. On a déplacé les tables et on s'est organisé autrement avec des tâches précises ; les élèves qui écrivaient bien devaient recopier les textes, cela en faisait beaucoup, sur des stencils ; il fallait faire attention de ne pas les toucher car on se mettait de l'encre partout ; et puis, surtout, il fallait écrire soigneusement et sans erreur car on ne pouvait pas corriger ; à chaque fois qu'une page était prête, un élève me l'apportait et je l'installais sur la machine à alcool (pas de photocopieuse à cette époque, on était à peu près en 1982); un élève tournait ensuite la manivelle ; à chaque fois qu'une feuille sortait de la machine, comme elle était humide, on l'emportait pour la faire sécher ; il y avait des feuilles qui séchaient partout dans la classe ; dès qu'elles étaient sèches, on les ramassait et on les classait sur une table ; d'autres élèves les prenaient et les triaient pour préparer les livrets. A la fin de la matinée, on avait terminé tous les livrets, chaque élève avait le sien, agrafé ; on n'était même pas sorti en récréation, on n'avait pas vu l'heure. C'est alors que Isabelle s'est approchée de moi et m'a dit :

« Qu'est-ce qu'on a travaillé, ce matin ! »

Je l'ai regardée, un peu surpris avant de répondre: « Parce que, d'habitude, tu ne travailles pas beaucoup ?

- Si, bien sûr, mais là, c'est du vrai travail. »

J'avoue que, sur l'instant, sa remarque m'a un peu surpris : « du vrai travail ! » Si je comprenais bien le message, cela signifiait que tout ce que mes CM1 faisaient en classe, de manière passive puisque totalement imposé, n'avait pas vraiment de sens : ils étaient certes obéissants, travailleurs, mais peu impliqués dans leurs nombreuses tâches. Étant donné qu'ils n'avaient pas de difficultés scolaires, je me suis décidé à leur proposer d'autres activités, à leur laisser davantage d'initiative.

Les exercices étaient toujours présents bien entendu, mais ils laissaient la place à des projets personnels (production d'écrits, préparation d'exposés ou de poésies) à présenter éventuellement à la classe. Le groupe était toujours aussi calme mais l'ambiance avait évolué. Et lorsqu'une production intéressait vraiment toute la classe, on prenait un moment et on la photocopiait avec la machine à alcool. Par la suite, j'ai toujours veillé à ce que mes élèves aient la possibilité de mener en classe des projets personnels, parfois modestes mais toujours à leur initiative. En donnant davantage de sens à leurs activités, j'en donnais aussi un peu plus, à leurs apprentissages. C'était peut-être ça, du vrai travail !

Mise à jour : février 2021.

➤ **Marion RILHAC, « Quand l'élève nous pousse à l'analyse et la diffusion de nos pratiques... »**

Un élève m'a permis de prendre conscience que ma posture en classe était au service de ma pratique pédagogique...

...et que cette prise de conscience pouvait servir à d'autres.

Un élève de classe de seconde, redoublant, charismatique et charmeur... tout un cocktail pour en faire un élève à part... Cet élève avait de la ressource et était loin de manquer de raisonnement mais son envie d'être dans le paraitre et contre le système en faisait un élève dit "perturbateur". Dans la salle des professeurs c'était à celle ou celui qui lui avait mis le plus d'heures de colle ou bien à celui ou à celle qui l'aurait renvoyé le plus de fois de sa classe dans la semaine.

Le premier conseil de classe se tient et la Direction souligne le bilan catastrophique concernant cet élève, sauf dans deux disciplines, l'EPS et la mienne (SVT). La collègue d'EPS mettant en avant les qualités athlétiques de l'élève sans plus d'emphase et moi de dire que c'est un élève qui, certes, a besoin d'être canalisé mais qui une fois intéressé est un élève moteur pour la classe. À ce moment j'ai fait deux constats : - ce qui pour moi était une évidence : "mettre l'élève en activité en prenant appui sur ses atouts ou, au contraire, en lui montrant la plus-value pour lui de s'investir dans la tâche, est gage de motivation et d'investissement (voire de réussite) pour l'élève", ne l'était pas pour tous mes collègues.

- ce qui relève de l'évidence des actes limite l'analyse des actions qui sont à l'origine de cette "évidence".

C'est ce deuxième point que je vais particulièrement développer car c'est celui pour lequel l'impact de cet élève sur ma pratique et sur ma vie professionnelle a été le plus grand. Je me suis donc mise en quête d'une analyse de ma propre pratique et pour une fois, ce n'était pas sur une action pédagogique qui s'est déroulée mais sur mon jugement d'une situation de classe et les actions qui en découlent : mon attitude, mon retour à l'autre.... J'ai passé le deuxième trimestre à comprendre ce qui pouvait expliquer que cet élève allait à l'affrontement permanent avec mes collègues, comme pour faire augmenter le nombre de professeurs "ayant craqué" et pouvant s'ajouter à son tableau de chasse, et pas avec moi (du moins le ressentais-je ainsi). Ce trimestre d'auto-observation de moi-même dans la classe et avec les élèves, notamment lui, m'a donc permis de prendre conscience que :

- J'évitais d'entrer en conflit ouvert avec cet élève tout en sanctionnant, au besoin, son attitude provocatrice. Je le sanctionnais moi-même par quelques heures de colles. Le fait est qu'elles étaient en nombre très réduit par rapport à mes collègues. Les raisons (exprimées a posteriori par l'élève lui-même) étaient qu'il connaissait à l'avance les conditions impliquant la sanction (et que je ne cétais pas à l'énerverment) et parce que je donnais un travail pédagogique en lien avec la situation ayant induit cette sanction ce qui, au pire, le faisait travailler en permanence au lieu de "dormir habituellement" et, au mieux, lui faisait prendre conscience des conséquences de son attitude.

- J'adaptais mon discours et mon action en fonction des élèves et de lui en particulier afin que lui soit investi mais également que les autres ne se sentent pas démobilisés ou mis de côté.

- Je tentais de comprendre, derrière sa nonchalance ou bien sa désinvolture, le message qu'il voulait faire passer pour ajuster mon action et envisager la manière avec laquelle je pourrais retourner la situation à mon avantage pédagogique (et donc le sien par la suite).

Un exemple qui m'est resté en tête car il y a eu une réponse positive de la part de l'élève et moins positive du côté de l'équipe éducative. La situation décrite fait suite au conseil de classe du premier trimestre. L'élève n'a pas apporté sa blouse en cours :

Moi : "Sans blouse tu ne peux pas manipuler et donc aujourd'hui tu vas regarder les autres faire, c'est dommage car tu aurais pu trouver cela intéressant."

L'élève : "Ben, pas de matériel faut me renvoyer m'dame, comme les autres (avec un sourire léger au coin des lèvres)".

Moi : "Pourquoi te renvoyer ? Tu n'as pas le matériel mais tu as des yeux, des oreilles, une bouche, une main et un cerveau pour faire lien entre tout cela, donc tu vas te mettre avec ton binôme qui manipulera et tu travailleras avec lui."

L'élève : "Madame pourquoi voulez-vous qu'on travaille en SVT, j'veux faire ES ! ?".

Moi : "Très bien, c'est intéressant et je pense que cela te conviendrait effectivement. Je te rappelle qu'en première il y a encore des SVT (à l'époque c'était le cas) et puis à l'heure actuelle, as-tu fait le nécessaire pour pouvoir entrer en première ES ?"

L'élève : "Ouais il y a SVT mais c'est pas très utile, et puis pour le niveau tous les autres ils disent que j'ai pas le niveau."

Moi : "Et toi t'en penses quoi ?"

L'élève : "Ben, moi j'sais qu'on peut !"

Moi : "Alors prouve-le et montre aux professeurs ce que moi je vois : tu sais réfléchir et même bien réfléchir et moi je crois que tu as les capacités pour réussir. Mais pour cela il faut que tu évites de te faire renvoyer de classe et que tu fasses un minimum d'efforts pour fournir le travail attendu.

Maintenant au boulot !"

Le deuxième trimestre s'est déroulé avec de réels efforts de la part de l'élève, et, dans toutes les disciplines. Comme indiqué plus tôt, canalisé, il s'est révélé comme un élève moteur pour la classe par moment. Le deuxième conseil de classe se tient et la Direction souligne l'amélioration du bilan concernant cet élève, et pose la question de la proposition d'orientation pour cet élève. Confiante, j'indique qu'il souhaiterait poursuivre sa scolarité en première ES et que son évolution permet de penser qu'il saura s'y épanouir. Ma proposition a été suivie par une objection unanime de tous les collègues indiquant qu'un trimestre n'est pas suffisant pour pouvoir statuer sur ce point et que même si des progrès étaient constatés ils ne semblaient pas suffisants pour une réussite dans le Général, il fallait qu'il aille en première STMG, au mieux. J'ai eu beau essayer de dire qu'un avis du deuxième trimestre favorable, même sous réserve d'un maintien du travail et de l'attitude, au passage vers une première ES pourrait permettre de donner confiance à cet élève et lui montrer que les efforts sont payants. La réponse a été claire : Avis défavorable pour le passage en première ES et avis favorable sous réserve de nets progrès pour la première STMG.

Inutile de dire que le troisième trimestre a ressemblé en tout point au premier. Cela m'a également conforté dans le premier constat effectué stipulant que ce qui est une évidence pour certains ne l'est pas pour tous et à partir de là je me suis efforcée d'analyser mes pratiques professionnelles pour mieux les comprendre et les faire évoluer dans le bon sens : celui de la réussite des élèves, et pour mieux accompagner les collègues dans leurs pratiques. Mon développement professionnel a commencé ce jour de retour de conseil de classe du premier trimestre de 2014 à partir duquel mon cheminement a été le suivant : enseignante heureuse, tutrice/formatrice épanouie, chargée de mission d'inspection rayonnante, inspectrice accomplie.

Je remercie Damon mais également, Andy, Abdhon, Rayanne, Nolwenn, Rahet, Pierre, Julie, Chloé, Dimitri, Jérémy, Camille, Clément... et tous les autres élèves qui m'ont élevée. Pour cela je les en remercie tous.

Mise à jour : mars 2021.

➤ **Gilles ROUMIEUX, « Touche pas à mon professeur »**

Quand les élèves prennent la parole suite à l'assassinat de Samuel Paty: fraternité des élèves et des professeurs unis dans une élévation commune.

« Le 16 octobre dernier, un professeur d'histoire-géographie, Samuel Paty, a été assassiné pour avoir enseigné ce qui est au cœur de nos vies et notre ADN, la liberté, le ciment et le socle de la République. L'hommage qui lui a été rendu au collège Racine à Alès était empreint d'une grande dignité partagée par tous les acteurs de la communauté éducative. Les élèves, sidérés par l'acte commis envers un professeur qui aurait pu être le leur, ont été particulièrement sensibles à la lecture d'une lettre d'Albert Camus destinée à son maître d'école et à l'observation d'une minute de silence.

Leur permettre de mettre des mots sur des maux était nécessaire pour libérer la parole. Comment alors ne pas leur demander de réfléchir par eux-mêmes et de s'exprimer librement alors que l'on venait de porter atteinte à ce qui les construit, un professeur, et à ce qui les fonde, les valeurs de la République. Je les ai donc conviés à s'exprimer en classe sur l'assassinat de Samuel Paty, sur ce que représentaient un professeur et la liberté puis je les ai invités à déposer symboliquement le fruit de leurs réflexions dans mon cartable. Se sentant investis d'une mission, ils étaient concernés et concentrés ; ils étaient solennels et dignes quand ils remirent leur contribution au projet « Touche pas à mon professeur ». Spontanément, je me suis exclamé : « Ce sont des trésors que vous déposez dans ce cartable. »

L'espace qui leur avait été ouvert, la prise en compte de leurs paroles et le sentiment d'être entendus les auréolaient de considération, dans un moment d'altérité et d'horizontalité contrastant avec la verticalité du système scolaire. Nous ne faisons qu'un dans un échange vital où les mots étaient le cordon ombilical, une féconde réciprocité où élèves et professeur se rejoignaient dans une élévation commune avec comme point de convergence notre humanité. Nous bâtissons ensemble : l'élève qui compte en tant qu'acteur de sa propre réflexion et dont l'avis est entendu; le professeur qui accompagne avec bienveillance l'élève dans la construction de sa pensée. Chacun était à sa place, l'un pour l'autre : l'élève qui construit et explore avec le professeur qui éclaire sa voie ; le professeur qui apprend de ses élèves et qui poursuit son cheminement pédagogique jamais rassasié, une condition de son évolution personnelle.

Ce sont bien des trésors que j'ai recueillis dans mon cartable, d'un éclat différent selon les mots et les personnalités, mais d'une lumière éclairant l'esprit et la réflexion. Ils sont le reflet de ce à quoi nous aspirons, élèves et professeurs, de ce que nous souhaitons de meilleur à l'autre, à notre semblable, la liberté, l'égalité, la fraternité et la dignité pour exister.

L'édition de la brochure *Touche pas à mon professeur* qui est le recueil de ces réflexions d'adolescents, du professeur et du chef d'établissement me conforte dans l'idée qu'il n'y a pas de transmission, d'élévation, d'évolution sans lien, sans interaction, sans reconnaissance entre tous les acteurs éducatifs à défaut d'être stérile. La construction se fait ensemble en rassemblant les divers matériaux qui font la richesse et la complexité du monde.

Le projet m'a fait réellement prendre conscience qu'on ne devenait pas professeur par hasard, qu'un professeur ne pouvait incarner sa mission, s'élever et évoluer qu'en se construisant pour, par

et avec ses élèves afin d'obtenir leur adhésion et gagner leur confiance par son exemplarité. Donner confiance, c'est apporter de la confiance, c'est la mériter aussi. Si le professeur a la grande responsabilité d'élever ses élèves pour en faire des citoyens réfléchis, éclairés et responsables, l'élève a la capacité de faire grandir son professeur en lui ouvrant de nouveaux champs d'actions porteurs d'espérances. »

Mise à jour : mars 2021

➤ **Timothy AUGÉ, « Elève à professeur : une leçon de vie »**

Devenu adulte, on évoque souvent des souvenirs d'enseignants passionnés, originaux, décalés ou charismatiques qui ont marqué notre mémoire.

Nous avons tous en tête un enseignant qui a marqué notre scolarité. Une personne qui a changé en nous la façon dont on pouvait appréhender la pédagogie scolaire. Inversement, il est fréquent pour un professeur de faire la rencontre d'un ou plusieurs élèves qui à leur tour peuvent altérer sa perception de l'enseignement. Au travers de notre argumentation, nous tenterons d'expliquer dans quelle mesure un(e) élève peut élever un professeur ou inversement. En quoi, une rencontre entre un élève et un professeur, peut-elle aboutir à un changement de vision du monde ?

Tout d'abord, avant toute réflexion, il est important de noter que la qualité des relations entre élèves et enseignants, outre le fait qu'elle favorise un climat propice à l'apprentissage, constitue aussi un facteur de protection contre l'échec scolaire. La relation enseignant-élève a un impact plus grand que ce que l'on pourrait croire. Pourtant, nombreux sont les acteurs du système éducatif qui considèrent encore que les affects n'ont pas leur place à l'école. Se pose parfois la question d'un rapport de force qui peut s'installer dans la relation professeur-élève ou même un affrontement qui peut les opposer. On peut relever plusieurs types d'attitudes de la part des enseignants : une attitude d'attachement, de préoccupation, d'indifférence et de rejet. En effet, certains semblent occulter la prise en compte de la sensibilité individuelle des élèves avec un discours sur l'agir efficace mais la récente attention accordée à l'idée de bienveillance à l'école laisse à penser que les choses changent. Cependant, cela n'est pas certain : on peut craindre que la bienveillance se révèle encore une notion confuse. De plus, l'idée de responsabilité apparaît être aussi un élément déterminant car comprenons qu'enseigner, ce n'est pas donner une information, c'est la rendre accessible, accompagner, transmettre. La responsabilité est grande, l'enjeu important. En somme, les enseignants qui respectent, soutiennent et encouragent leurs élèves, favorisent la motivation scolaire car n'oublions pas aussi que la relation enseignant-élève est une extension de la relation d'attachement parent-enfant. L'enseignant est un accompagnant, un référent de l'élève en classe et en dehors. En 2003, l'écrivain Français Boris Cyrulnik écrivait : « [...] il est étonnant de constater à quel point les enseignants sous-estiment l'effet de leur personne [...] ». Tant de professeurs sont également portés par une flamme, celle de la transmission à l'élève. Traditionnellement, les professeurs élèvent leurs élèves par leur passion, leur engagement, leur humanisme et même leur rigueur au service de l'épanouissement et des progrès de l'élève mais la réussite n'est-elle pas aussi une œuvre collective ? On peut aujourd'hui se demander si les élèves n'élèvent pas aussi leurs professeurs. En effet, il serait intéressant de réfléchir à reconsidérer la place du professeur à côté d'un élève beaucoup plus acteur de ses apprentissages. La relation pédagogique n'est pas à sens unique car c'est aussi l'élève qui éclaire parfois cet enseignant en posant un regard autre sur l'éducation ou la méthode pédagogique. L'élève peut jouer un rôle dans l'évolution personnelle et professionnelle des adultes. Beaucoup d'histoires peuvent être racontées : l'élève qui marque à jamais son professeur existe. Beaucoup d'histoires seraient très émouvantes. Serait-ce utopique de penser à dépasser les relations professeurs-élèves pour engager une relation de personne à

personne ? Le sujet-élève transmet son talent, son écoute, son capital culturel, sa joie, sa créativité. Ceci est un peu une façon de guider l'enseignant de façon implicite ou explicite. Il y a une façon de transmettre son savoir mais aussi une façon d'écouter qui rejaillit sur celui qui transmet. L'élévation est ainsi réciproque. Il est question de reconsidérer les situations dans lesquelles finalement, ce sont les enseignants qui « élèvent » car il est enrichi par la diversité des réactions de ses élèves. Son métier n'est jamais réglé une fois pour toutes. Savoir montrer qu'on ne sait pas tout et qu'on va chercher avec les élèves, accepter les suggestions, les critiques ou leurs regards car l'initiative de l'élève ne dégrade pas l'enseignement. Il contribue aussi à la formation de l'enseignant. Par ailleurs, sans ignorer les difficultés d'enseigner, il s'agit de construire la confiance au lieu d'insister sur les rapports de force. Un élève envoie une leçon de vie. Ce regard est de nature à apaiser les tensions.

En conclusion, certaines rencontres entre professeurs et élèves donnent lieu à des expériences et des perceptions nouvelles. Mais il est à noter que ces relations professeurs-élèves ne sont pas à sens unique ; un professeur peut élever et transmettre un enseignement à un élève tout comme un élève peut élever et transmettre un enseignement à un professeur. Si l'on est enclin et ouvert au processus, tous deux peuvent travailler et coexister ensemble, étant mutuellement profitables et bénéfiques l'un pour l'autre. Chacun peut avoir un grand impact sur la vie de l'autre ; il suffit d'en avoir conscience.

Mise à jour : juin 2021.

➤ **Myrtille FRECHET, « Réserve aux initiés »**

En lisant la question j'ai eu peur de répondre à côté, d'avoir un discours qui porterait à confusion.

Ainsi j'ai voulu faire des recherches. Je me suis rappelée avoir un jour lu dans le journal Le Monde l'expression « ces élèves qui nous élèvent », j'ai découvert que c'était en réalité tout un mouvement pédagogique. J'ai lu de nombreux témoignages de professeurs et je dois bien l'avouer ce fût très enrichissant, j'ai dû y passer quelques heures. C'est triste à dire mais je n'imaginai pas que les enseignants pouvaient être aussi touchés par leurs élèves. Après avoir lu ces témoignages je me suis rendu compte que répondre à cette question est très compliqué car certains professeurs sont explicites et les élèves comprennent ce qu'ils ont pu leur apporter mais beaucoup ne le font pas alors il faut le deviner ce qui n'est pas toujours évident. De plus la relation élève-enseignant est complexe car l'élève doit respecter son professeur ce qui veut généralement dire qu'il ne peut pas lui parler crument, il faut faire comprendre ce que l'on souhaite dire implicitement si c'est une remarque trop négative.

Je ne pense pas avoir jamais « élevé » un de mes professeurs ou alors je ne m'en suis pas rendu compte. Souvent j'ai fait des remarques sur le comportement ou des réflexions de mes professeurs ou instituteurs que je trouvais inapproprié. Peut-être étaient-elles mal formulées car je n'ai jamais vu de changement. Les témoignages que j'ai pu découvrir étaient très variés. Ils ont tous eu le sentiment d'être « élevé » mais chacun différemment. Pour beaucoup ce fut par des mots, des remarques d'élèves sur leur façon de travailler qui leur ont fait changer quelque chose ou justement sur des compliments qui leur ont fait comprendre l'importance de complimenter sur le travail. Ce qui ressort c'est qu'il est aussi important de formuler des remarques négatives que positives, faire avancer quelqu'un c'est aussi lui faire prendre confiance en lui et cela vaut pour les élèves mais aussi les professeurs. D'autres enseignants se sont vu évoluer au contact de différents comportements, la joie des élèves de venir en cours qui leur donne envie de tout donner pour une classe ou justement l'ennui de ces élèves qui va le pousser à adapter sa méthode de travail pour qu'elle soit plus active par exemple. Pour résumer c'est la communication qui permet d'« élever » nos enseignants, quelle qu'elle soit : avec la parole, le corps, les regards, des signes ou encore des travaux rendus. Enfin il faut ajouter que souvent cela se fait sans que les élèves ne s'en rendent compte, les paroles d'un enfant de 6 ans n'ont pas forcément ce but, chaque élève peut apporter. On entend souvent « la vérité sort de la bouche des enfants », c'est cette insouciance dans leur propos qui nous annonce souvent la véracité de ceux-ci, c'est pour cela que leurs paroles sont si précieuses. C'est donc en communiquant sous toutes les formes que l'élève élève son enseignant lui apportant souvent plus que n'importe quelle formation qu'il aurait pu suivre avec des adultes qui parfois ne sont jamais entrés dans une salle de classe.

Mise à jour : juin 2021

➤ **Emma RUSSO, « Tous les chemins mènent à ... »**

Je ne suis pas tout à fait certaine d'avoir « élevé » un professeur, mais j'ai vécu un épisode m'ayant fortement marquée et dont je me souviendrai toujours, et je pense que mon professeur aussi.

Lorsque j'étais en primaire, j'ai accompagné une chanteuse au violon pour un impromptu, c'était une très bonne expérience dont je me souviens bien. Lors de mon arrivée au collège, j'ai eu une professeur de langues anciennes exceptionnelle que j'ai eue trois ans en latin et en grec, et c'était elle, cette même femme que j'avais rencontrée trois ans plus tôt lors de cette magnifique expérience musicale. Avec mon amie Faustine nous étions totalement captivées par ses cours, lors des récréés nous restions avec elle pour des précisions plus pointues sur les cours, la civilisation ou les mythes. Pour nous ce n'était pas seulement un cours qu'elle nous donnait mais une passion qu'elle nous transmettait. Je l'ai toujours vue passionnée et souriante, ouverte, humaine. Elle est l'une des professeurs m'ayant le plus marquée, et j'ai essayé de lui montrer à quel point ce qu'elle nous apprenait restait ancré en moi. Je lui étais tellement reconnaissante que j'ai voulu lui faire plaisir. Lors du dernier jour de l'année de 3eme, je finissais par latin, elle était donc la dernière avec qui j'avais cours de mes quatre années de Collège... Pour l'« évènement » nous avons décidé de lui faire une surprise avec Faustine, elle s'est désistée au dernier moment mais moi je m'y suis tenue. Tout le monde s'est moqué de moi, et pour cause, je suis venue au collège en toge ! Mais je n'en avais cure, c'était pour ELLE que je faisais cela, pas pour les autres, alors seul son regard m'importait. Lorsqu'elle m'a vue ainsi elle a beaucoup rigolé et m'a remerciée. Une fois que toute la classe est partie je lui ai demandé si cela se faisait de serrer un professeur dans ses bras lorsque c'est notre dernière occasion de lui montrer toute sa gratitude et qu'on sait qu'on ne le verra peut-être plus jamais. Elle m'a répondu qu'elle n'était pas très sûre mais que dans une telle situation elle accepterait, alors je l'ai serrée contre moi et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, puis je suis rentrée en larmes chez moi et j'ai pleuré toute la soirée.

J'espère à travers cet épisode lui avoir montré à quel point les élèves peuvent être touchés par les enseignements des professeurs, qu'ils ont la capacité de faire naître des passions, j'espère aussi avoir réussi à lui montrer tout l'intérêt et la curiosité que je portais sur ses enseignements, et ainsi lui avoir fait se souvenir pourquoi elle avait choisi le métier de professeur.

Mise à jour : juin 2021.

➤ **Matias REQUIN, « Une relation saine »**

L'expression « ces élèves qui nous élèvent » désigne une inversion du rapport entre l'élève et le professeur : l'enseignant apprend de l'apprenant.

Elle désigne certains moments de la vie professionnelle de l'enseignant où, d'une manière carnavalesque, le professeur devient élève et l'élève devient professeur. Il est possible que cette inversion de la relation pédagogique soit en réalité son accomplissement. En effet, peut-être que l'apprentissage devrait se donner dans la réciprocité, que la relation devrait être à double-sens pour être saine.

En raison de ma timidité et de ma pudeur, mes questions et remarques ne s'éloignent jamais réellement du cours, je crois donc n'avoir jamais « élevé » un professeur. En effet, je pense que pour qu'un élève puisse élever un enseignant, ce dernier doit sortir des conventions de l'apprentissage, déstabiliser l'enseignant en questionnant sa conception de l'enseignement. Je crois que les professeurs se trouvent élevés par leurs élèves principalement au début de leur carrière. C'est à ce moment de leur vie professionnelle que s'établit une confrontation entre les idées qu'ils se faisaient de l'enseignement et sa réalité, il en ressort forcément des déceptions ou des trouvailles inattendues, qui deviendront les fondements de la pédagogie de ces enseignants. Peut-être que les élèves avec leur personnalité et leurs particularités peuvent contribuer à l'assouplissement d'un enseignement souvent trop rigide des nouveaux professeurs. A l'inverse, une classe trop dissipée voire turbulente peut contribuer à durcir la manière d'enseigner d'un professeur trop conciliant.

Cependant, je ne crois pas que le professeur ne puisse apprendre de l'élève qu'au début de sa carrière, ce processus peut durer tout le long d'une carrière, chaque élève étant différent. Le professeur peut également apprendre de ses élèves dans le strict domaine de la connaissance ; un élève passionné par un sujet, une matière, une civilisation et cætera pourra transmettre à son professeur une partie de son savoir. Une classe peut aussi être pour le professeur le témoignage de l'évolution d'une civilisation. En effet, dispenser un cours à des élèves dix années avant les événements de mai 1968 devait être bien différent que de faire cours à une classe en 1978, il en va de même pour l'avènement d'internet, des réseaux sociaux et cætera.

Ainsi, la réciprocité de l'enseignement peut se donner sous de multiples formes que l'on peut cependant toutes rapprocher, elles ont de commun qu'elles consistent toutes à remettre en question les préjugés et les certitudes des professeurs. La relation pédagogique tel qu'il est convenu de la concevoir, voudrait cantonner les élèves à leur rôle d'apprenant et les professeurs à leur rôle d'enseignant, or, c'est en réalité une relation humaine qui s'opère entre les murs d'une classe, il est donc naturel que les deux partis s'élèvent conjointement.

Mise à jour : juin 2021.

➤ **Sarah-Louna DARNON, « Le dérapage salvateur »**

Ces élèves (qui) nous élèvent est une expression qui permet de mettre en avant le rôle important et indéniable que peuvent avoir certains élèves à faire évoluer leur professeur.

En effet, on aurait tendance à penser que seul le professeur, par son statut, est amené à transmettre des connaissances, à former l'esprit de son élève ainsi qu'à assurer son bon développement. Toutefois, il arrive assez fréquemment que ce soit l'élève qui élève son professeur, et ce sans même en prendre conscience. En effet, un sentiment d'injustice, un geste chaleureux ou une parole dévoilée de la part d'un élève peuvent amener son professeur à se questionner, à remettre en cause des propos ou des façons de faire qu'ils pensaient indubitables. Ce retournement de situation implique l'élève dans l'élévation de son professeur, à différents niveaux (professionnel, spirituel, etc.).

De plus, dans l'Éducation nationale, l'humain est au cœur de tous les sujets et bien que l'instruction et l'apprentissage des élèves soient la priorité du professeur, il doit toujours s'assurer d'entretenir avec eux une relation de tolérance et de bienveillance.

Trop de fois j'ai gardé des remarques pour moi alors que j'aurais dû les clamer à voix haute. Respectueusement, bien entendu, mais cela relevait d'un devoir, autant pour mes camarades de classe que pour mes professeurs. Il y a eu un jour où s'en était trop, où, à l'unanimité on a su dire non. Cette fois-là, comme chaque séance avec ma professeure d'histoire-géographie au collège, l'ambiance est pesante et maussade. Autour de moi, je vois des élèves ennuyés et distraits. Un en particulier se tient mal pendant le visionnage d'une vidéo sur le génocide des juifs durant la Seconde Guerre Mondiale. Elle le voit et explose soudainement. Je me rappelle encore de ses cris, hystériques, et de sa colère qui envahirent la salle. Cette réaction nous a paru à tous démesurée et injustifiée, et ce n'était pas la première fois que cela se passait de la sorte. Un peu plus tard, cette même heure, plusieurs élèves décidèrent de mal se tenir, en soutien à l'élève en question et en signe de rébellion. C'est à cet instant précis que tout dérapa, elle sortit de ses gonds et rentra dans une telle rage que, très vite, plus de la moitié de la classe rangea ses affaires, se dirigea vers la porte et sortit du cours. Ébahie, je les regardai faire, tous dépassés par la situation et guidés par leurs pulsions. Je restai là, sur ma chaise, face au tableau, ne sachant que faire. J'attendis peu à peu que la situation se calme.

Quand elle décida de se rasseoir, dépitée, elle regarda les quelques élèves qui se tenaient face à elle. Lorsque son regard croisa le mien, je sentis un long frisson parcourir mon corps. Ses yeux plongés dans les miens, elle me demanda d'un air désabusé ce que je pensais de ce qu'il venait de se passer. Je savais qu'elle cherchait un certain réconfort. Toutefois mon statut de « bonne élève » m'offrait la légitimité de son écoute et je savais que mes propos pourraient avoir une incidence. Je décidai donc d'être sincère et lui expliquai, du mieux que je pus, le sentiment général de la classe, l'incompréhension souvent ressentie par les élèves face à ses remarques et finalement la déception de ne pas croire en nous. Nous ne nous sentions pas reconnus.

Il faut croire que ces quelques mots ont eu de forts échos chez elle car dès la séance suivante, elle prit le temps de nous écouter, d'essayer de résoudre les conflits et mit en place une certaine entente.

Bien que ces améliorations fussent légères et ne tinssent pas jusqu'à la fin de l'année, nous étions heureux d'avoir pu trouver ces quelques accords. L'essentiel résidait dans la prise de conscience de notre professeure, qui avait enfin accepté de se remettre en question et de faire des compromis afin d'essayer d'améliorer la situation. Nous étions, certes, une classe plutôt difficile à gérer, mais nous ne demandions que du respect et de la gentillesse. Voir que notre réaction avait touché notre professeure nous a permis de nous rendre compte que nous pouvions avoir un impact et tenter, du mieux qu'on le peut, d'élever nos professeurs.

Mise à jour : juin 2021.

➤ **Thierry VINCENT, Classe inversée**

Une seule séance a suffi pour qu'une collégienne en herbe pleine de fraîcheur et d'audace vienne chambarder mes méthodes d'un autre âge

Une seule séance a suffi pour qu'une collégienne en herbe pleine de fraîcheur et d'audace vienne chambarder mes méthodes d'un autre âge, moi qui pensais pourtant avoir maîtrisé la didactique de l'anglais. Si je ne craignais pas d'user d'une formule un peu facile, j'irais même jusqu'à dire que nos élèves nous élèvent. Oui. L'enseignement transversal et transdisciplinaire si bien ancré dans ma pratique a pris tout son sens le jour où Clara – élève de sixième – s'est portée volontaire pour un petit exposé en anglais sur les différentes parties du corps humain.

La jeune adolescente a, me confie-t-elle, une passion égale pour les Sciences de la Vie et de la Terre et la langue de Shakespeare. Elle m'avoue qu'elle emploie son temps libre à capturer toutes sortes d'insectes volants ou rampants, les arachnides et même les myriapodes.

Une fois la collecte effectuée, Clara passe au « démontage », terme qu'elle préfère à « dissection », trop cruel ; signe que, outre sa passion pour les animaux, l'enfant fait déjà preuve d'un amour du mot juste. Seule dans sa chambre, l'adolescente nomme en anglais et à haute voix les différents organes qu'elle retire un à un de l'animal vivant : « This is a leg, this is another leg, this is a wing, this is a head, ... ». Un mille-pattes l'occupe tout un mercredi-après-midi. Elle s'applique ensuite à « remonter » soigneusement les différentes pièces détachées, mais pas toujours au bon endroit, reconnaît-elle innocemment. Ces inversions accidentelles sont pour elle comme autant de mutations qui lui permettent de créer de nouvelles espèces originales, dit-elle avec assurance. Je suis resté sans voix devant une telle connaissance des mécanismes de l'évolution. Grâce à ses bricolages anatomiques elle espère même créer les abeilles résistantes du futur.

Vous comprendrez que, partisan de longue date de la classe inversée, j'accepte avec enthousiasme la proposition de Clara. C'est donc elle qui initierait ses camarades au lexique anglais des différentes parties du corps humain.

Le jour de la séance sur les « Body Parts » venu, Clara dessine au tableau un joli petit bonhomme dont elle flèche chaque partie d'un terme anglais en le faisant répéter par ses camarades. Elle inverse toutefois les noms de quelques organes, mais rien de bien grave et je n'interviens pas afin de ne pas interférer avec son processus méta-cognitif en cours de rodage.

Une fois son bonhomme criblé de flèches terminé, Clara me lance un regard plein de fierté de ses belles oreilles en amande, alors que sur son abdomen s'affiche un sourire radieux. Elle retourne à sa place sur la pointe des mains.

J'applaudis des deux pieds et regagne le tableau en marchant sur la tête comme à mon habitude.

Mise à jour : juin 2021.

➤ **Jacques JOGUET, « Récréation, point de départ »**

Une observation des élèves dans un environnement différent de la salle de classe peut aider l'enseignant à franchir plusieurs obstacles

Au tout début de ma carrière, sans formation spécifique, je me suis retrouvé dans une classe de perfectionnement face à une douzaine d'élèves dont les attitudes et les comportements en classe avaient eu raison de plusieurs enseignants... (Langage grossier, conflits, relations avec les parents pas simples du tout). C'est en connaissance de cause, du moins en apparence, que j'accepte d'entrer dans l'arène !!

Je ne suis pas déçu, les élèves n'ont aucune appétence pour tout ce qui relève du scolaire, le vocabulaire utilisé est assez particulier, les coups donnés ou promis solutionnent de nombreuses situations, mes différentes tentatives d'apprentissage semblent peu ou pas efficaces. Une visite assez rapide de l'IEN se traduit par un 6/20, simple constat de mon impuissance.

Heureusement les temps de récréation se passent bien, mes élèves ne se font pas remarquer, aucune plainte les concernant m'est rapportée... Je décide alors d'observer avec attention à quoi ils s'adonnent.

Sitôt sortis de la classe, plusieurs d'entre eux se positionnent à différents endroits de la cour et, à chaque lieu choisi, ils installent au sol un tas de « boulets ». Ce sont de grosses billes aux multiples éclats avec lesquels ils dressent une sorte de pyramide. Là, ils hèlent les enfants qui s'approchent en leur proposant de « tirer » leur tas. Apparemment, la règle est fort simple : si le tas est démolé, le tireur gagne les boulets ; si le tas n'est pas touché, le boulet du tireur est gagné par le maître des lieux.

Dès qu'un joueur est intéressé, une négociation précède le tir ; le joueur observe le tas (nombre et état des boulets), montre avec quel boulet il souhaite tenter sa chance (taille et aspect). Le joueur dépositaire du tas propose alors à quelle distance son tas peut être tiré et combien de tirs il accepte. Les deux parties, sans aucun conflit, échangent quelques arguments : soit l'accord est scellé, soit le joueur s'éloigne.

Si l'issue est favorable, le jeu a lieu et l'accord est respecté à la lettre - pas de situation conflictuelle.

En confrontant ce que j'observe sur la cour de récréation et le fonctionnement de ma classe, je découvre un véritable gouffre et en même temps je suis dynamisé par ce qui me saute aux yeux. Ces élèves arrivent à gérer une situation complexe qui oblige à prendre en compte plusieurs variables. Ils peuvent même changer de rôle ; les règles plus ou moins tacites sont respectées, le conflit n'a pas lieu d'être.

Désormais je n'ai plus le droit de douter. Chacun de ces élèves a un réel potentiel, et leur comportement « inadapté » en classe n'est surtout pas une fatalité. C'est à moi désormais de les amener à découvrir ce que les apprentissages fondamentaux vont leur apporter. Le chemin à suivre n'est pas balisé mais le point de départ est la cour de récréation. A partir de là, je vais opter pour de

nombreuses activités pratiques, sorties variées, rencontres avec les familles, pour tendre avant tout vers une confiance mutuelle.

Au volant de ma 2CV, je passais récupérer certains élèves chez eux, j'en ramenaient d'autres en fin de journée, etc.

Ce sont ces enfants issus de milieux sociaux défavorisés qui m'ont révélé l'importance de la "rencontre" puis de la "confiance" à mettre en place pour obtenir de leur part un "droit d'accompagnement pour un temps donné.

Mon ouvrage *L'éducation inclusive, concrètement que faire ?* (éditions Tom Pousse), écrit quelques 40 années plus tard, conserve en filigrane cette leçon inaugurale donnée par mes premiers élèves et qui m'a permis de « décoller », donc de m'élever.

Je leur en suis reconnaissant.

Mise à jour : juin 2021.